Auteur Raymond Maurel

Ouvrage tiré à 100 ex.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

C
Schaff

DE L'INFLUENCE
DE LA POÉSIE
SUR
LE BONHEUR PUBLIC ET PRIVÉ.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/delinfluencedela00maur

DE L'INFLUENCE

DE LA POÉSIE

SUR

LE BONHEUR PUBLIC ET PRIVÉ.

A PARIS,
Chez BLAISE, Libraire, quai des Augustins, n°. 61,
près le Pont-Neuf.

1814.

2.50.-

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PN
1031
.M38
1814
Coll. office.

Cet ouvrage est des dernières années du siècle passé; tellement que, dans celui-ci, il n'a pas été changé une seule phrase au discours ni aux notes qui viennent à la suite pour en être le développement, et pour lui servir, en quelque sorte, de pièces justificatives.

On auroit pu le rendre plus analogue aux circonstances heureuses où nous nous trouvons depuis le retour du Roi Louis-le-Désiré, *mais on a cru qu'il n'étoit pas, sans quelque raison; de lui laisser l'empreinte de l'époque où il a été conçu et rédigé.*

En le relisant, après quinze ou vingt années, l'Auteur a été pénétré de cette sorte d'émotion et de curiosité qu'on éprouve à entretenir une ancienne connoissance dont les aimables services nous ont aidé, jadis, à supporter mille peines; dont les conseils nous ont été souvent utiles; et dont la vue nous fait, de nouveau, sentir les vives impressions de la jeunesse.

Si, telle qu'elle est, cette composition, importante d'ailleurs par son objet, mérite d'occuper les loisirs du Lecteur; si elle lui rappelle les études et les goûts de ses jeunes années; si elle promène son imagination et si elle peut l'arrêter, pendant quelques instans au moins, sur des pensées dignes d'être méditées; l'Auteur ne

regrettera point de ne l'avoir pas absolument laissé dans le porte-feuille.

Il dit absolument, *parce que les exemplaires en petit nombre, qu'il s'est procuré par l'impression, sont uniquement destinés ou à ses amis, ou aux personnes instruites et judicieuses dont l'estime et la bienveillance seront toujours pour lui du plus grand prix.*

Il a la confiance que les sentimens dans lesquels cet ouvrage fut composé, ne sauroient les lui faire perdre.

ERRATA.

Page 16, ligne 9, *souvent*, lisez : *même.*
P. 19, l. 22, *Zamolxir*, lisez : *Zamolxis.*
P. 26, l. 16, *l'expérience*, lisez : *celles de l'expérien*
P. 44, l. 10, *anéanti*, lisez : *anéantie.*
P. 45, l. 1, *des peuples*, lisez : *du peuple.*
P. 49, l. 25, *dus*, lisez : *dû.*
P. 53, l. 17, *succédées*, lisez : *succédé.*
P. 59, l. 21, *et toi*, lisez : (12) *bis. Et toi.*
P. 61, l. 1, *dédaignes*, lisez : *dédaignas.*
P. 84, l. 27, *summe*, lisez : *summè.*
P. *ead.*, l. 28, *quaque*, lisez : *quæque.*
P. 89, l. 7, *haude*, lisez : *haud.*
P. 93, l. 9, *que*, lisez : *quæ.*
P. 97, l. 5, *salionum*, lisez : *saliorum.*
P. 99, l. 8, *possumu*, lisez : *possumus.*
P. 109, l. 5, *senserim*, lisez : *senserint.*
P. 113, l. 23, *poëmeta*, lisez : *poemata.*
P. 118, l. 22, *Rocroi*, lisez : *Raucou.*
P. 128, l. 13, *judicia*, lisez : *judicio.*
P. *ead.*, l. 17, *Orphens*, lisez : *Orphæus.*
P. 130, l. 16, *cet*, lisez : *cette.*
P. 133, l. 17, *Hectatée*, lisez : *Hecathée.*
P. 135, l. 18, *Allavius*, lisez : *Ablavius.*
P. 141, l. 23, *historiæ*, lisez : *historia.*
P. *ead.*, l. 25, *introspisiat*, lisez : *introspiciat.*
P. 144, l. 19, *à ces côtés*, lizez : *à ses côtes.*
P. 146, l. 21, *de*, lisez : *des.*
P. 150, l. 17, *res*, lisez : *rem.*
P. 155, l. 31, *expulsoi*, lisez : *expulsoit.*
P. 158, l. 11, *celebrat*, lisez : *celebrant.*
P. 177, l. 17, *le chant*, lisez : *que le chant.*
P. 180, l. 29, *les*, lisez : *ses.*
P. 185, l. 21, *dont y il est*, lisez : *dont il y est.*
P. 195, l. 7, *précédé*, lisez : *précédée.*
P. *ead.*, l. *ead.*, *renversé*, lizez : *renversés.*
P. 202, l. 17, *artifices*, lisez : *artifice.*
P. 238, l. 28, *homini*, lisez : *hominis.*
P. 256, l. 30, *il leur éviteroit*, lisez : *elle leur.*
P. 266, l. 2, *de lettre*, lisez : *de lettres.*
P. 274, l. 7, *priorem*, lisez : *priorum.*
P. 275, l. 22, *penseroit*, lisez : *penseroient.*

AVANT-PROPOS.

CE n'est point ici une histoire de la Poésie, mais seulement un discours sur son influence, sur son utilité. Après tant de siècles, croiroit-on qu'un tel sujet n'eût pas été traité ?

Plusieurs auteurs de l'antiquité ont parlé de l'empire que la Poésie avoit exercé sur les hommes primitifs. Aristote s'est appliqué à pénétrer ses mystères ; il a eu la gloire de les révéler à ces peuples fameux que ce bel art avoit d'abord réunis, ensuite civilisés et perfectionnés : mais de tous les génies qui éclairèrent le monde, il n'en est peut-être aucun qui ait senti mieux qu'Horace et mieux que Bâcon l'influence de la Poésie sur tous les peuples, quels qu'ils soient. Aussi méritent-ils de partager avec Homère l'éloge éclatant qu'Horace a fait de ce dernier :

Qui, quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non
Pleniùs ac meliùs Crysippo ac Crantore dicit.

Quant à la foule des littérateurs et des poètes,

même les plus distingués, sur-tout parmi les modernes, la plupart ont regardé la Poésie comme un art, comme un passe-temps, qui n'avoit d'autre but qu'un plaisir stérile, quelquefois même dangereux.

Cette opinion, depuis quelque temps, s'est insensiblement répandue, ou même établie, de sorte qu'elle ne semble plus aujourd'hui pouvoir faire la matière d'un doute. Cependant elle m'a paru directement contraire à la vérité; je la crois d'ailleurs aussi funeste aux hommes, lorsqu'elle égare le génie, qu'elle est nuisible à tous les beaux-arts dont elle tend à affoiblir, comme à dénaturer, les productions. Cette opinion, quelque générale qu'elle soit dans toute l'Europe actuelle, doit donc être examinée de nouveau, et avec tout le soin et toute la prudence dont nous serons capables.

En attendant qu'un homme d'un talent supérieur, d'un talent plus exercé, en attendant *qu'un plus savant le fasse*, je vais essayer de démontrer, sur-tout par les faits, de toutes les manières de raisonner la plus courte et la moins fautive, qu'aucune production de l'esprit hu-

main, *que rien sur la terre* n'a une influence aussi souveraine, aussi durable sur le bonheur, soit public, soit privé, de l'être social.

« Ne sentons-nous pas au-dedans de nous-» mêmes, dit Cicéron, des semences de vertus, » qui, si nous les laissions germer, nous condui-» roient naturellement à une vie heureuse (*a*) ? » Or, c'est le développement de cette belle partie de notre âme, qui est l'objet nécessaire de toute production digne du nom de Poésie. Tel est aussi le but qu'on s'est proposé dans la composition de ce discours, et dans la rédaction des notes dont il est accompagné.

Avant de terminer ce court avant-propos, auquel nous suppléerons dans la suite, il nous reste à demander au lecteur de ne point juger cet ouvrage sur une seule de ses parties, bien moins encore sur quelques expressions isolées (*b*). Les

---

(*a*) *Sunt enim ingeniis nostris semina innata virtutum : quæ si adolescere liceret, ipsâ nos ad beatam vitam naturâ perduceret.* Tuscul. 3, § 1.

(*b*) *Non ex singulis vocibus philosophi spectandi sunt, sed ex perpetuitate atque constantiâ.* CICER. *Tuscul.* 5, cap. 10.

choses de sentiment, dit d'Olivet (*a*), ne sauroient être rigoureusement définies et distinguées. Et dans ce genre, comme dans beaucoup d'autres, entreprendre de les traiter avec cette méthodique précision qui n'appartient qu'aux mathématiques, ce seroit les dénaturer entièrement, ou même les anéantir (*b*).

(*a*) Prosodie franç. § 2, art. 5.

(*b*) *Nondùm juvenes declamationibus continebantur, cùm Sophocles, aut Euripides invenerunt verba quibus deberent loqui: nondùm umbraticus doctor ingenia deleverat, cùm Pindarus, novemque lyrici Homericis versibus canere non timuerunt.* PETRON. Satyric.

Voyez aussi Bâcon, *De la dignité et accroissement des sciences*, liv. 1. Deff. 4, où il dit : Que lorsqu'on resserre la science dans des méthodes, on la peut bien, par aventure, polir et embellir, mais qu'alors elle ne prend plus d'accroissement.

DE L'INFLUENCE
DE LA POÉSIE
SUR
LE BONHEUR PUBLIC ET PRIVÉ.

PREMIÈRE PARTIE.

Que chacun définisse à son gré l'art sublime de la Poésie ; j'oserai l'appeler le plus utile, comme le plus durable et le plus éclatant des beaux-arts.

Ce n'est point assez que les philosophes et les littérateurs de tous les âges et de tous les lieux, suivant leur manière propre d'en concevoir les beautés, d'en sentir les effets, se soient appliqués à pénétrer sa nature, à caractériser ses attributs, à développer ses agrémens. Ils ont bien par leurs recherches, souvent aimables, quelquefois profondes (1), éclairé nos goûts sur ses délicatesses, et disposé nos esprits aux séductions innocentes dont il est la source ; et sous ce rapport, il faut

convenir que les génies de tous les siècles leur doivent une partie de leur gloire, comme c'est à leurs veilles laborieuses que nous devons nous-mêmes les plus purs et les plus nobles de nos plaisirs (2).

Mais un point que ces lumières des arts ont laissé dans une obscurité fatale ; une vérité qu'à mon avis, ils n'ont point développée autant qu'elle méritoit de l'être : c'est que les poètes illustres, génies créateurs, au temps des sociétés naissantes et dans les anciens gouvernemens qualifiés de divins (3), sont en effet le plus précieux de tous les présens que le Ciel ait fait à la foible, à la malheureuse humanité.

Pour envisager cet art céleste dans tout son éclat, pour nous en former une idée qui soit digne enfin des bienfaits que lui doit l'univers, suivons le conseil d'un des plus judicieux historiens de ce siècle ; osons nous dépouiller, ce sont ses termes, de toutes les idées tristes de nos pères François, de tout ce qui reste, dans nos mœurs, de la dureté et de la barbarie des peuples du Nord ; reconnoissons avec lui que la Poésie n'est point un jeu, mais au contraire qu'elle a quelque chose de très-grand et de très-solide (*a*).

(*a*) Neuvième discours sur l'Histoire ecclésiastique.

Egalement éloignés des prestiges de l'imagination et des hauteurs périlleuses des théories purement spéculatives, appuyons-nous uniquement sur les faits les plus authentiques de l'histoire (4), sur la nature immuable du cœur humain; ne jugeons de l'influence de la Poésie sur le Bonheur public et privé, que par l'expérience des siècles. Grande et utile question ! bien digne d'occuper toutes les facultés de notre esprit, toutes les forces de notre âme. Franchissons donc, pour la résoudre, les intervalles immenses qui séparent les hommes de tous les temps et de tous les lieux; voyons-les d'abord réunis ou civilisés par les prodiges que le sage enthousiasme des premiers poètes avoit enfantés (5).

L'homme est né bon sans doute (6), puisqu'il est né pour vivre en société; mais dans ce premier état où nous le considérons en ce moment, dénaturé dès son enfance par des besoins tyranniques et sans cesse renaissans, il devint bientôt le plus féroce des animaux. Les hommes primitifs, bornés par la faim et par l'engourdissement des sentimens de l'âme (7) à un petit nombre d'individus, dûrent errer long-temps à l'aventure sur la terre inculte et sauvage, disputant aux monstres de leurs déserts, se disputant entre eux une existence déplorable et précaire. L'homme

moral n'existoit point alors, les beaux-arts ne l'avoient point encore éclairé.

Mais enfin, ou plus tôt, ou plus tard, ou dans telle contrée, ou dans telle autre, ou dans plusieurs en même temps, arriva cette première révolution (8) de l'esprit humain. Les traditions universelles de tous les peuples anciens, confirmées par les témoignages de toutes les histoires, par les découvertes des temps modernes, par les inductions du raisonnement, tout nous apprend, tout nous atteste que l'enthousiasme de quelques génies privilégiés avoit, bien long-temps avant toutes les époques historiques, changé la face du globe.

Plus on mettra d'attention à méditer sur ce point, peut-être le plus important de l'homme primitif, et plus on se convaincra que la poésie dût être la première cause de la civilisation du genre humain. Quelle autre eût été plus appropriée à la nature de l'homme (9), à ses passions, à son défaut absolu de connoissances, à son goût inné pour l'harmonie (10), pour les fictions, pour les symboles, pour les allégories (11), pour les causes surnaturelles (12). Quelle autre eût pu faire sur lui des impressions aussi profondes, aussi universelles, et se graver ainsi dans la mémoire d'une multitude strictement

illitérée. Il est donc bien plus vraisemblable que, sortant des routes ordinaires, l'instinct de quelques génies bienfaisans ou même ambitieux ait fait briller au milieu des ténèbres, par l'enthousiasme de la poésie, quelques rayons d'un culte ou d'une morale salutaire, que d'imaginer les hommes incultes et grossiers, se traînant de front et sur la même ligne, du point de l'ignorance et de la férocité la plus absolue, jusqu'à l'idée compliquée d'un gouvernement plus ou moins permanent.

Aussi tous ceux qui ont écrit sur les premiers âges du monde, ou plutôt sur l'établissement des sociétés, font-ils honneur à la poésie (13) d'un aussi grand prodige.

Les historiens (*a*), comme les poètes, nous disent unanimement que ce fut elle qui retira les hommes du fond des bois, qu'elle les rassembla sous la bannière d'un plaisir commun, qu'elle les subjugua par les charmes de l'harmonie. Ah! sans doute, ils furent inspirés du ciel ces génies heureux qui révélèrent

---

(*a*) *Strabon*, Géograp. l. 1. *Condillac*, Hist. anc. — Les vers et les dieux régnèrent long-temps avant la prose et les rois. RIVAROL, *de l'universalité de la Langue française.*

aux hommes les secrets de leur intelligence divine (14), qui les arrachèrent à la brutalité de leurs penchans, qui firent couler de leurs âmes cette foule de sentimens généreux et sublimes, et qui ouvrirent enfin à l'homme devenu sensible et vertueux la carrière du bonheur.

C'est dans les monumens les plus antiques, dans les fastes les plus reculés de l'humanité qu'il faut, à travers la nuit des siècles, distinguer des allégories ingénieuses de la poésie, les faits historiques que ses agrémens ont conservés jusqu'à nos jours.

Sur tout le globe, dans toutes les parties du monde, les premiers philosophes, les premiers législateurs, les premiers historiens ont été les poètes (15).

Aussi loin que nos connoissances actuelles, que les traditions du monde peuvent nous permettre de remonter, nous trouvons en Perse et sur les rives du Gange (16) les prédécesseurs des Saady, des Lokman et des Pilpay, qui donnent de la couleur et du corps aux principes de la morale, qui, les revêtant d'images sensibles, les gravent dans l'esprit des hommes, et les font pénétrer dans leurs cœurs.

Dans cette ancienne Egypte, qui semble, dit

Condillac (*a*), avoir été le berceau de toutes les connoissances humaines, nous trouvons cet Hermès Trimégiste dont on a raconté tant de merveilles ; cet Osiris ou Ménès auquel on attribue également l'invention de tous les arts, qui parcourut l'Asie et l'Europe pour les répandre, attirant les peuples par un cortége de musiciens et de satyres.

En Arabie, c'est le législateur des Hébreux, entonnant sur les bords de la mer Rouge, ces cantiques de reconnoissance dont nos temples retentissent encore aujourd'hui.

Dans la Grèce, c'est la déesse elle-même de la poésie qui s'élance toute armée de la tête du père des dieux et des hommes ; c'est Apollon qui garde les troupeaux d'Admète, emblême touchant d'un ministre poète qui sait former l'esprit d'un roi pasteur, humaniser son peuple, et l'initier aux mystères de l'agriculture.

Ailleurs, c'est Orphée qui adoucit et rassemble les tigres au son de sa lyre (*b*) ; c'est Amphion qui bâtit la ville aux cent portes, ou plutôt qui réunit les hommes errans et dispersés

---

(*a*) Hist. anc., liv. 1er., chap. 2.

(*b*) Sur la fable d'Orphée, voyez BACON, *de la dignité et accroissement des sciences*, l. 1.

par le sentiment d'un amour plus généreux et mieux entendu de soi-même.

En Europe, ce sont les Druides (17), ce sont les Bardes (18), les Scaldes (19), qui chantent les amours et la beauté, qui célèbrent la valeur et la générosité des héros, qui révèlent aux peuples le sublime principe de l'immortalité de l'âme, le dogme social des peines et des récompenses.

A la vérité, il faudra dire de la poésie naissante, ce que, tant de siècles après, Cicéron disoit du nombre oratoire, qui en fut une imitation (*a*). Rien de ce qui est nouvellement découvert ne sauroit être sur-le-champ porté à la perfection ; et la poésie, moins sans doute que les autres arts, mais enfin comme tous les autres arts, ne fut pas dans les premiers âges des sociétés ce qu'elle devint dans la suite. Quoique les hommes eussent été frappés de son éclat, et qu'elle eût déjà puissamment influé sur leurs destinées, l'art n'existoit point, les caractères de l'écriture n'étoient pas même inventés (20) ; le hasard et le génie présidoient seuls à ses compositions. Elles n'en étoient que plus vives et plus extraordinaires, elles n'en

---

(*a*) *Orator.* cap. 21.

faisoient qu'un plus grand effet sur l'esprit des peuples. Cependant, bien qu'elles présentassent un caractère de naïveté, d'exaltation et d'énergie auquel l'art ne pourroit que très-difficilement atteindre, il est impossible qu'elles ne fussent le plus souvent moins heureuses dans leurs détails, moins belles dans les formes, moins parfaites dans leur ensemble. Il seroit même permis de penser que la poésie des peuples primitifs consistoit (21) uniquement dans un tour plus véhément et plus impétueux inspiré par l'enthousiasme, dans une harmonie, une grâce, une cadence plus agréable à l'oreille, plus marquée que dans le discours commun : plus propre que dans celui-ci à exalter l'âme des guerriers, à seconder, à exciter les éclats bruyans de la joie, à graver les pensées, les sentimens, les hauts faits des ancêtres et des contemporains dans la mémoire.

C'est ainsi que les Pouranams des Indiens (*a*), que les cantiques de Job et de Moïse (22), que

---

(*a*) Pouranams. Voyez *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, vol. 31, p. 328. D'autres disent *pouranons*. Voyez SONNERAT, *Voyage aux Indes*, livre 3, chap. 3, où il prouve que les livres sacrés des Indiens sont tous en vers et par couplets.

les nômes (*a*) (23) des Chrisothémis, des Philamon, des Orphées, des Tamyris; que les hymnes qu'on chantoit au tombeau de Thésée (*b*), que les tables Eugubines (24) (*c*) de l'ancien Latium, que les chants saliens institués (*d*) ou transférés (*e*) à Rome par Numa (25), que les vers Ausoniens dont parle Ovide (*f*), que les poëmes des premiers Druides (26), que la Voluspa, l'Edda (*g*) et les poésies rhuniques encore gravées sur les rochers du Danemarck (*h*), ne l'auroient pas disputé sans doute en exactitude, en véritables beautés, aux productions

---

(*a*) Voyez le Dialogue de Plutarque sur la Musique, et les Remarques de Burette dans le 10e. vol. des *Mémoires de l'Académie des Inscript. et Bell.-Lett.*

(*b*) Suivant Platon.

(*c*) Voyez Gebelin, *Monde primitif*, vol. 6, Discours préliminaire.

(*d*) Cicéron, *de Oratore*, lib. 3, et *Tuscul.*, lib. 4, n°. 1.

(*e*) Gebelin, *Monde primitif*, vol. 6, Discours préliminaire, p. 254.

(*f*) Nec non Ausonii, Troja gens missa coloni
Versibus incomptis ludunt, risuque soluto.

(*g*) Mallet, *Introduct. à l'histoire de Danemarck.*

(*h*) Huet, *Origine des Romans.*

des temps postérieurs. Sans trop s'arrêter à la valeur, ni peut-être au nombre des syllabes, sans connoissance du mètre, ni même si l'on veut de la rime (27), l'onomatopée des mots, l'euphonie des sons, la mesure ou la cadence des phrases pouvoient tenir lieu du reste. Tout ce qui pouvoit se chanter, étoit de la poésie ; et ce qui le démontre, c'est que le mot *carmen*, auquel nous n'avons pas d'équivalent dans les langues modernes, parce que nous n'avons plus la chose, comme le dit Vossius (*a*) et le développe très-savamment Dubos (*b*), n'exprimoit rien de plus que des paroles notées pour le chant.

Cependant Héraclide, au rapport de Plutarque (*c*), Strabon (*d*), le même Vossius (*e*) que je viens

---

(*a*) Cap. 13, § 6, lib. 1. *De Re poeticâ.* Carmen nil aliud est quàm oratio cantui accommodata.

(*b*) Part. 3, § 2.

(*c*) Dialogue sur la Musique.

(*d*) *Strabon*, l. 1.

(*e*) Si non metro saltem rithmo constabant, quod et dictum velim de antiquis Græcorum versibus, item de vetustissimis Romanorum. Cap. 13, § 6, lib. 1. *De Re poeticâ.*

de citer, Leclerc, Fourmon aîné (*a*), Mallet (*b*), Fleury (*c*), et plusieurs autres, ont cru que les compositions des poètes même les plus anciens, n'étoient pas affranchies de toute mesure poétique; et l'on ne peut s'empêcher d'être de leur avis, lorsqu'on pense d'abord à la difficulté d'exclure constamment de la prose ces sortes de mesures qui s'y glissent furtivement contre le gré de l'écrivain (*d*); ensuite, lorsqu'après avoir consulté les argonautes modernes de la mer du Sud...., on réfléchit avec Mallet, avec Rousseau (*e*), avec Gebelin, sur la facilité d'une pareille exécution dans ces langues primitives (28) où les expressions monosyllabiques étoient si fréquentes, où les accens étoient si prononcés, où les voyelles étoient si abondantes, où les sons peignoient à l'oreille et présentoient à l'esprit des images si vives, où l'idiome enfin

---

(*a*) Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, *vol.* 23, *p.* 99.

(*b*) Introduction à l'histoire de Danemarck, *chap.* 13, *pag.* 371, *et* 2e. *partie de l'*Edda, *à la fin.*

(*c*) Neuvième discours sur l'Histoire ecclésiastique. *De la Poésie des Hébreux.*

(*d*) Cicero, *de Oratore*, cap. 23.

(*e*) Essai sur la formation des Langues, *chap.* 19.

n'étant point encore formé, permettoit aux passions de rendre tous les mouvemens de l'âme par des mouvemens de style, par des inversions de phrases ou des compositions de mots qu'aucune règle, qu'aucun usage décidément établi ne venoit ni ralentir, ni dénaturer, ni interdire.

Cette raison, si grande aujourd'hui, de la difficulté vaincue sans le secours des règles, la seule qu'on puisse opposer au système d'Héraclide et de Strabon, lorsqu'il s'agit des productions qui ont précédé chez tous les peuples la naissance de l'art, n'en sera jamais une, ni pour le poète inspiré par la nature, qui aujourd'hui même n'a eu quelquefois qu'à se laisser entraîner aux mouvemens de la mesure et aux charmes de l'harmonie; ni même pour l'homme attentif et non prévenu qui, après avoir vainement cherché ces limites précises, cette borne métaphysique où la sage prose commence, où la poésie et la fiction finissent (29), rassuré enfin par l'incertitude des systèmes précédens (30), aura sagement refermé l'équerre et le compas, pour ne plus mesurer l'étendue immense des domaines de la poésie que par l'incalculable explosion des passions humaines.

Eh! comment la poésie, si hardie, si extraor-

dinaire et si naïve toutefois, dit Bossuet (*a*), n'auroit-elle pas changé les habitudes des hommes grossiers et sauvages, n'auroit-elle pas fondé les premières sociétés (31), elle qui ne pouvoit alors avoir d'autre maître que la nature (*b*), et qui, même aujourd'hui, ne sauroit en avoir de plus grand, ni recevoir de leçons plus efficaces que celles de l'enthousiasme; elle qui, pour surprendre l'oreille, saisir l'imagination, émouvoir le cœur, et s'imprimer plus vivement dans la mémoire, n'exige rigoureusement d'autres moyens mécaniques que les accens si prodigieusement variés de la voix humaine (*c*); elle qu'on a vu, si long-temps après, au milieu du perfectionnement des sociétés, et lorsqu'elle partageoit déjà son empire avec tant d'autres sciences auxquelles elle a donné le jour, et dont elle sera toujours la plus belle

---

(*a*) Histoire universelle, *part.* 2, *chap.* 3.

(*b*) Cicer. *Orator.* cap. 23. Neque enim ipse versus ratione est cognitus, sed naturâ atque sensu..... Ita notatio naturæ peperit artem.

(*c*) Cicer. *Oratore,* cap. 8, n°. 57. — Il est à remarquer, dit Bailly, *Essai sur les Fables,* chap. 14, que les Muses ne furent d'abord qu'au nombre de trois, Mélété, Mnémé et Aœdé, ce qui signifie la méditation, la mémoire et le chant.

partie, régner en souveraine sur l'univers, présider à tous les codes des législateurs, à tous les ouvrages des sages, même aux discours publics des hommes d'Etat (*a*), et propager toutes les découvertes et tous les systèmes des savans; elle enfin qui, presque de nos jours, malgré la monotonie insipide (32) et l'indigente pusillanimité des langues modernes (33), malgré les entraves et la multitude des règles, malgré la rigueur des convenances actuelles, s'est encore et partout élancée la première dans la carrière des arts et des sciences, pour y donner le signal et le mouvement (34) aux génies de tous les ordres et de tous les genres.

Sans doute, si l'homme n'avoit pour toute qualité de l'âme que la seule intellection (35), si toutes les impressions qui lui arrivent par les sens se réduisoient à de froides et positives perceptions, les pensées les plus exactes, les mots les plus simples, le style le plus précis seroit celui qui lui conviendroit le mieux et l'attacheroit davantage. Mais, hélas! il faut en convenir, l'intelligence humaine, sur-tout dans les sciences qui ont un rapport immédiat avec l'homme lui-même, est foible, est bornée. Si

---

(*a*) Condillac, *Histoire ancienne*, liv. 3, ch. 10.

nous sommes tous et toujours enfans par le cœur (*a*), c'est que nos opinions en tous genres dépendent presque uniquement des sentimens et des affections de notre âme; si, pour tous les hommes, le plaisir d'apprendre est consommé par le plaisir de savoir (*b*), c'est que l'espèce humaine a reçu de la nature deux facultés infiniment plus actives (*c*), et réellement incapables d'être maîtrisées ni souvent gouvernées par l'intelligence : telles sont l'imagination et le sentiment, qui se présentent toujours à nous avec une nouvelle force (*d*).

Aussi n'est-ce qu'à l'imagination et au sentiment que se sont adressés et que s'adresseront

---

(*a*) MARMONTEL, *Poétique française.*

(*b*) DUBOS, part. 1re. § 9.

(*c*) BACON, *de dignitate et augmentat. Scientiarum*, lib. 6, cap. 3.

(*d*) Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment.... On auroit besoin d'une règle, la raison s'offre, mais elle est pliable à tous sens, et ainsi il n'y en a point. PASCAL, *part.* 1re., *art.* 10, *pens.* 4.

Tout bien examiné, il faut ou en croire Pascal sur la foiblesse, sur l'insuffisance de la raison humaine, ou bien en revenir aux idées de Platon. *Voyez* FÉNÉLON, 23e. *Dialogue des Morts.* Qu'on ne sauroit s'en passer pour établir la certitude de quelques vérités.

éternellement

éternellement les maîtres du monde. L'âme, sur-tout dans les premières années de la vie, en reçoit des impressions ineffaçables (36), qu'elle se plaît à rappeler, et qui acquièrent ainsi chaque jour un nouveau degré d'intensité et d'énergie. C'est pour cela que les anciens sages, bien éloignés de chercher à faire de tout un peuple des investigateurs téméraires ou timides, fanatiques ou incertains, de la stricte, de l'impalpable et fugitive vérité (37), s'attachèrent avant tout et presque uniquement à ravir l'admiration par les sens, à captiver les hommes par le plaisir, à se rendre maîtres de l'homme tout entier par ses passions.

Ce mot suffit pour la solution d'une multitude de problêmes historiques que les modernes ont enfin pris le parti de nier, de ridiculiser ou de négliger, ne pouvant, en aucune manière, les rapporter sur l'échelle fautive et partielle de la foible et froide raison humaine (38).

C'est ainsi que nous serions tentés d'attribuer à la grossière ignorance des premières sociétés, ou de reléguer parmi les fables milésiennes, tout ce que les histoires de l'antiquité nous apprennent de la vénération éclatante des peuples pour les prodiges des arts, de leur respect pro-

fond pour ces sages, pour ces savans illustres, pour ces législateurs, pour ces philosophes aimables ou sublimes, qui tous, qui, seuls pendant tant de siècles, furent compris sous la dénomination de poètes amis des dieux (39). Cependant, faut-il s'en étonner? c'étoit sur ce culte national que reposoit alors le bonheur public et privé; il étoit la base nécessaire de tous les systèmes de religion, de morale et de politique.

Il semble que la plupart des écrivains modernes aient craint de nous dévoiler cette partie si essentielle du tableau des mœurs humaines, que Lanause, Hardion (*a*) et Fleury (*b*) ont si bien sentie; dont Bossuet, dont Fénélon ont fait dans leur temps un si bel usage. Ceux qui passoient pour avoir épuisé dans les siècles précédens la doctrine des anciens âges, comme ceux qui nous font voyager (40) avec autant d'utilité que d'agrément dans la patrie des arts, dans ces contrées illustrées à jamais par les plus beaux génies de l'univers, tous paroissent

---

(*a*) Voyez leurs Mémoires dans les *Recueils de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.*

(*b*) Voyez *Discours sur l'Hist. ecclés. Mœurs des Israélites. Traité des Etudes.*

avoir à peine entrevu cette influence prodigieuse, peut-être unique, de la poésie sur les peuples du globe.

Cependant, fondé sur l'expérience des siècles, sur les témoignages les plus authentiques de l'histoire, je laisse à penser au philosophe s'il est, oserai-je le dire? un troupeau plus docile à la voix de son pasteur, que les hommes ne l'ont toujours été aux accens de ces êtres privilégiés, qui ont su réunir les charmes de la fiction aux attraits irrésistibles d'un sentiment énergique, sublime et passionné.

Voyez ces grands hommes, dont les succès nous servent encore à marquer les époques du monde, ces génies créateurs qui ont laissé de leur passagère existence une si longue mémoire; voyez les Hermès (*a*), les Osiris, les Brama (41) (*b*), les Budda, les Zoroastre (42), les Orphée (43), les Moïse (44), les Confucius (45), les Charondas (46), les Salomon (47), les Lycurgue (48), les Dracon (49), les Pythagore (50), les Zamolxis, les Numa (51), les Solon (52), les

---

(*a*) Condillac, *Histoire ancienne*, liv. 1er. ch. 2.

(*b*) Voyez les *Mémoires de l'abbé* Mignot *sur les Philosophes de l'Inde*, dans ceux de l'Acad. des Inscript. vol. 31.

sept sages de la Grèce, et tant d'autres : ils avoient tous renfermé leur législation publique et privée, les leçons de la morale, les principes de leur politique, dans des poëmes plus ou moins harmonieux, mais toujours attachans. La plupart ne souffrirent même pas qu'on gravât leurs lois ou oracles, ainsi qu'on les appeloit, ni sur le marbre, ni sur le bronze : ils reposoient, ils se conservoient plus présens et plus inaltérables dans la mémoire, dans l'âme des citoyens; souvent ils n'étoient sanctionnés que par le plaisir de les entendre, de les chanter, que par l'admiration universelle.

Ainsi ce n'étoit pas seulement chez les Egyptiens primitifs (53) et les Nomades de l'Afrique, chez les Indiens (54), les Perses (55), les Arabes (56) et les Scythes (57) de l'Asie, chez les Teutons (58), les Calédoniens (59), les Goths et les Trudetains (60) de l'Europe, chez les féroces sectateurs d'Odin (61) et les initiés (62) aux mystères des Druides, que la poésie présidoit au culte des dieux, à l'éducation de l'enfance (63), à l'instruction de la jeunesse, au maintien des mœurs nationales, à la distribution de la justice, à la vertu guerrière, à la mémoire des ancêtres, aux fêtes de la paix, aux festins de la concorde, aux repas de l'amitié,

aux chaînes de l'amour, enfin au rapprochement des hommes, à l'institution des lois, au gouvernement, à la durée des Etats; mais chez les peuples les plus éclairés et les plus policés, ainsi qu'on le verra, elle se mêloit aux autres arts, dont elle est la source, pour rassembler dans un foyer unique les sentimens de la multitude; pour ôter, suivant l'expression de Pascal, cette fatale racine de diversité (*a*), et pour faire d'une foule d'êtres chétifs, féroces, timides, apathiques, dissimulés, vindicatifs (*b*), misérables, dispersés et affamés, une nation industrieuse, loyale et magnanime, réunie sous l'étendard de la justice et des lois.

Mais sur-tout, c'est chez le plus ancien des peuples de l'univers qu'on voit un exemple frappant de l'influence incalculable de la poésie sur les habitudes et les mœurs des hommes. La Chine qui, suivant Bailly, nous abandonne les régions de la gloire, et s'est réservé le bonheur; la Chine semble avoir reçu de ses poètes

---

(*a*) Part. 1re. art. 8, pens. 5. C'est dans ce sens qu'on doit entendre le principe de Pythagore: *Omne quod musicum, est opus Dei.* Strabon, *Géog.* liv. 10: « L'harmonie est fille du Ciel. »

(*b*) Voyez Smith, *Sentim. mor.* part. 5, ch. 2.

l'attribut constant de l'immutabilité : ses mœurs ont la fixité des lois du firmament ; elles en ont la simplicité touchante et majestueuse ; par la pureté de la morale que ses poètes lui ont inspirée, elle a triomphé dans tous les temps de la féroce ignorance de ses vainqueurs. Les moindres usages, les plus journalières habitudes de ce peuple sage, immense, industrieux et poli, semblent disputer aux passions humaines le droit qu'elles ont par-tout ailleurs de tout bouleverser.

Quelle intelligence suprême préside à cette imperturbable harmonie? Quelle puissance surnaturelle réunit en une seule volonté tant de volontés différentes? Ferons-nous au despotisme le plus absolu l'honneur d'un aussi grand prodige? Non sans doute. J'oserai le dire : ce sont les charmes d'une poésie qui, dès le berceau (64), ne cesse d'infuser dans toutes les âmes les ineffables sentimens de la nature, l'attachement aux devoirs même les plus légers de la vie commune.

Parmi cette foule de sages auxquels ce peuple heureux doit ses coutumes et ses mœurs, il n'en est qu'un seul, suivant Du Halde, qui n'ait pas revêtu les siennes de l'harmonie poétique; aussi comparent-ils les ouvrages de cet

estimable lettré à cette fleur éclatante (*a*) qui seroit parfaite, disent-ils, si, à la beauté de la forme, à la vivacité des couleurs, elle joignoit encore l'odorante suavité des parfums.

Nos lois européennes, divisées par articles, n'arrivent qu'à peine à l'entendement d'un homme formé; des strophes morales, dont l'origine se perd dans la nuit des siècles, pénètrent les âmes des Chinois au milieu des jeux de l'enfance, et la pratique de leur douce et paisible vertu s'apprend avec les élémens du langage.

Dans toute l'Europe moderne, la prétendue doctrine des Pères, les établissemens de leur froide prudence ne sont jamais, aux yeux de leurs descendans, que des hochets surannés dont on berça leur enfance, et que leur ingrate légèreté ensevelit avec leurs auteurs dans l'oubli d'un même tombeau. Chez les Chinois, depuis cinq à six mille ans et plus (65), les générations ne se succèdent que pour ajouter un nouveau respect à la sagesse des premiers instituteurs de leurs lois.

C'est le culte religieux des ancêtres, c'est le

(*a*) *Hai-tang* est le nom de la fleur, *Tseng-nan-fong* est celui du lettré.

désir ardent d'une interminable postérité, c'est ce double sentiment, le plus moral que l'enthousiasme de la poésie ait pu inspirer aux hommes, qui lie les générations présentes aux générations écoulées et futures; c'est lui qui, par la plus douce, par la plus consolante des illusions, évoquant, de la nuit des tombeaux comme des ténèbres de l'avenir, et ceux qui ont perdu la clarté du jour, et ceux qui n'en ont point encore vu l'aurore, n'en fait, avec les êtres qui jouissent encore des momens rapides que nous appelons la vie, qu'une seule et même famille éternellement subsistante.

Bienfaisante poésie! quels charmes tu répandis sur tous les objets de nos pensées, sur tous les ouvrages de la création (66)! De quelles couleurs vives et touchantes tes magiques pinceaux n'ont-ils pas embelli l'univers! Toi seule sèmes à pleines mains les fleurs de l'illusion sur les épines de la vérité; toi seule sais adoucir les amertumes de la vie! C'est par les jouissances dont tu es la source, même pour celui qui ignore jusqu'à ton nom, que les hommes sont frères, et non par les froids préceptes d'une abstraite philosophie (67). Des cailloux de nos champs déserts, la magie créatrice de tes anciens favoris avoit su former des

hommes sensibles; la métaphysique moderne, qu'en a-t-elle fait?

C'est par tes célestes inspirations que dans la nature tout s'anime, tout prend un cœur, une âme, un mouvement. Dans tes yeux brillent la délicatesse et les transports du plaisir et de l'amour; dans ton sein est la chaleur créatrice et féconde du sentiment universel (68). Sans toi l'homme, isolé, seul au milieu de ses semblables, insensible aux attraits de la beauté, sourd à la voix de la vertu, sans consistance dans ses désirs, sans connoissance de lui-même, sans affections véritables, n'auroit connu pendant des siècles, ne connoîtroit peut-être encore d'autre douceur que le sommeil, d'autre plaisir que la vengeance, d'autre jouissance que de se rassasier de la chair et du sang de ses prétendus ennemis.

Qu'on ne nous taxe point cependant d'une prévention aveugle et trop exclusive pour la poésie. Nous pensons au contraire que tous les arts, que tous les beaux-arts ont dû germer dans son sein presqu'au moment de sa naissance, et concourir à la civilisation des hommes par tous les moyens qui leur sont propres. Ce qui est arrivé dans les siècles d'Orphée et d'Homère, d'Eschyle, de Sophocle et d'Au-

guste, du Dante, de l'Arioste et du Tasse, de Pétrarque et du grand Corneille (*a*), n'a pu manquer d'arriver au moins également dès le principe. C'est une question qu'on a faite bien souvent, pourquoi les grands hommes, dans tous les genres, naissoient aux mêmes époques? Elle me semble facile à résoudre. Il avoit paru sur la scène du monde un grand poète qui avoit exalté toutes les âmes (*b*).

Qu'on ne nous accuse point non plus d'exagérer à plaisir l'influence de la poésie sur l'homme primitif, ou de prendre pour la cause de sa civilisation ce qui n'en fut peut-être que l'effet : car à toutes les raisons que nous avons indiquées (*c*), aux leçons formelles de toute l'antiquité, nous pouvons joindre l'expérience

---

(*a*) Notre théâtre achevoit l'éducation de l'Europe. RIVAROL, *Disc. sur l'univers. de la Langue française.*

(*b*) La nature ne manque pas de faire naître dans tous les pays des esprits et des courages élevés, mais il faut lui aider à les former. Ce qui les forme, ce qui les achève, ce sont des sentimens et de nobles impressions qui se répandent dans tous les esprits, et passent insensiblement de l'un à l'autre.

BOSSUET, *Hist. univ.* 3e. part. ch. 6. — Des Romains.

(*c*) Disceret unde preces, vatem ni Musa dedisset?

HORAT.

des hommes et des pays nouvellement découverts, telles qu'elles ont été rapportées par les historiens les plus judicieux et les plus véridiques.

Vous avez enfin, écrivoit l'historien Gibbon (*a*) au docteur Robertson, à ce sage dont le sentiment fut qu'un historien doit se regarder comme un témoin qui dépose sous serment (*b*); vous avez, lui disoit-il, rendu un compte savant et satisfaisant des progrès de la découverte (de l'Amérique); et la plus originale, peut-être la plus curieuse portion de l'histoire des mœurs et des coutumes humaines, est enfin mise à l'abri des incursions des sophistes et des déclamateurs (*c*).

Eh bien, telles étoient les mœurs de ces hordes, chez lesquelles nul ami des dieux et des hommes n'avoit porté le flambeau du sentiment, que ma plume se refuse à les tracer.

(*a*) En 1777, Mémoires de Gibbon.

(*b*) Mémoires de Gibbon, lett. 46.

(*c*) Gibbon avoit-il tort de qualifier de ces noms odieux des Ecrivains qui, pouvant éclairer la société, préféroient la bouleverser par des paradoxes? Voyez LINGUET, 1re. part. *de ses Lois civiles et sur Rousseau.*

Voyez HELVÉTIUS, *de l'Homme*, sect. 1re. ch. 8.

Oui, j'en atteste la vérité de l'histoire, dans ce vaste continent où les vociférations, où les hurlemens des cannibales n'avoient point été adoucis par les accens généreux, tendres et persuasifs de la poésie, la vertu sans autel, le courage sans pitié, la beauté même sans attraits, ne laissoient aux malheureux enfans des hommes d'autre sentiment que la haine, d'autre passe-temps que le sommeil, d'autre conseiller que la faim. Plongés vivans dans les fers d'une apathie stupide autant que féroce, ces tigres à faces humaines, sans mémoire du passé, sans idée de l'avenir, sans âme, et qui le croiroit, si le fait n'étoit constant? sans instinct même pour l'amour (69); dans un égoïsme absolu, pire encore, quoique moins ingrat, dans le sauvage que dans l'homme civilisé, laissoient au plus foible, pour eux, au plus insensible des besoins, l'accomplissement du vœu le plus ardent de la nature, celui de la reproduction des êtres.

Ainsi, par respect pour la vérité, par amour pour le bonheur des hommes, cessons de vanter ce bonheur absolu de l'homme sauvage, mille fois plus malheureux et plus corrompu (*a*) par

---

(*a*) Smith, *Richesses des Nations*, liv. 1er. chap. 1er. Mallet, *Introduction à l'histoire de Danemarck*, ch. 6.

la tyrannie de ses besoins, que l'homme en société ne sauroit l'être par ses fantaisies ; et regardons enfin tant de déclamations dangereuses contre l'état social, quelque éloquentes qu'elles puissent être, ou comme les invectives d'un Philoctète souffrant et relégué dans l'île de Lemnos, ou comme les égaremens d'une imagination en délire à la vue des fruits sauvages de l'âge d'or (*a*).

Cependant quelle terre habitée put rester toujours inaccessible à l'heureuse influence de la poésie? Au milieu de ces déserts ravagés par la haine et par l'indifférence; de ces climats si divers, où l'imagination prestigieuse de quelques Européens s'est trop égarée : un peuple, grâces à l'art enchanteur qui sait adoucir et réparer les malheurs qu'il n'a pu prévenir, ne connoissant point encore les superfluités, au moins embarrassantes de la vie (*b*), avoit ce-

---

GIBBON, *Histoire de la décadence de l'Empire romain*, chapitre 26.

(*a*) Voyez le roman de *Don Quichotte*, repas des bergers, chap. 3, liv. 1er.

(*b*) Les métaux les plus précieux n'étoient pour les Péruviens qu'une matière première pour la fabrication de leurs meubles.

pendant commencé d'en goûter les douceurs. Le génie du premier des Incas avoit brillé (*a*) au milieu de cette nuit déplorable, et les Péruviens, seuls des nations américaines, avoient réellement une poésie ; seuls ils avoient commencé à défricher le *délicieux Jardin des Grâces* (*b*) ; le soin d'apprendre à l'enfance à célébrer par des chansons historiques l'apparition sur la terre de leur poète législateur, et celui de perpétuer la gloire et les vertus des ancêtres, étoient chez eux une partie essentielle de l'éducation. Aussi étoient-ils déjà bien éloignés de cette férocité révoltante qui caractérisoit toutes les hordes du Nouveau-Monde. Ils ne souffroient plus que les autels fussent souillés (70) de sang humain (*c*) ; les Incas ne purent s'imaginer que le soleil, leur père, pût agréer ces barbares sacrifices. Ils ne faisoient la guerre, ajoute l'estimable Robertson, que pour civiliser les vaincus, que pour répandre leurs connoissances et leurs arts aimables. Leurs sentimens, leur culte même,

---

(*a*) Depuis environ trois siècles, à l'époque de la découverte.

(*b*) Expression de Pindare.

(*c*) Voyez FRERET, *Mémoires de l'acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, vol. 24, p. 404.

étoient purs comme l'astre bienfaisant auquel ils prodiguoient leur touchante reconnoissance (*a*). Des plantes que sa chaleur avoit fécondées, des fleurs qu'elle avoit fait éclore, des meubles choisis, ouvrages de leurs mains guidées par sa lumière : telles étoient les offrandes dont ils accompagnoient leurs hymnes et leurs chants lyriques.

O peuple aimable et bon ! tu fus englouti dans les abîmes de l'ambition et de la cupidité ; ton empire qui, semblable à un arbre jeune et vigoureux, planté dans un sol propice, et sous un ciel favorable, laissoit espérer un ombrage salutaire à cette belle moitié de l'univers, fut, dans ces derniers siècles, renversé par des mercenaires atroces. Il n'en reste aujourd'hui, pour l'instruction de l'ancien hémisphère et du nouveau, que le souvenir d'une barbarie sans exemple, et le dirai-je? les *quipos* imaginaires, si ingénieusement tissus, si délicatement dénoués, de la tendre et constante Zilia.

(*a*) Ceux qui voient les plantes prendre leur naissance et leur accroissement par la chaleur du soleil, pourroient croire qu'il en est le créateur.

BOSSUET, *Hist. univ.* part. 2, chap. 1er.

SECONDE PARTIE.

Tel fut l'empire de la Poésie sur les hommes primitifs, que par-tout elle présida à la formation des sociétés, que par-tout elle développa les élémens du langage (1), qui servit dans les premiers temps à les réunir; et qu'antérieurs même à l'art de graver la pensée, les hymnes des poètes (2) furent nécessairement, par tout le Monde, le premier code des nations.

Ici un nouvel horizon, un horizon immense se découvre encore à nos regards. C'est la Poésie qui, dans les âges postérieurs, disposa des opinions humaines, et régit à son gré l'univers : elle est cette mère des dieux et des hommes, qui porte le globe sur son giron : elle est cette Vénus syrienne, par qui tout dans la nature et s'anime et se reproduit : elle est cet Hercule gaulois (3), des lèvres duquel une multitude de chaînes aimables, invisibles, infinies, tiennent captifs l'âme et le corps des foibles mortels.

Qu'il est loin de concevoir la nature de cet art divin, son éternelle fécondité, son insurmontable puissance, l'esprit timide et borné, qui le croit essentiellement occupé de l'arrangement des

mots

mots ou des syllabes (4), du rythme et de la mesure, de la fiction ou de l'invention, du choix des termes et du coloris des images. Ces attributs ne le caractérisent qu'à peine, et peuvent se reproduire en lui sous mille formes différentes, plus ou moins sensibles. Mais, réunis ou séparés, ce ne sont point eux, j'ose le dire, qui le constituent essentiellement : il est bien plus que tout cela, il est la source de toute production émanée de l'âme, de tout ouvrage où le sentiment domine.

C'est faute de s'en être tenu à ce mot unique, que les littérateurs les plus profonds, que les poètes même les plus divins, en recherchant sa forme essentielle et primitive, se sont tellement éloignés les uns des autres, qu'ils n'ont jamais pu se réunir à l'unité de son principe (5).

Maintenant, quel est le mécanisme inconcevable sur lequel est fondé l'universalité de son empire ? L'enthousiasme est la sagesse des peuples, la poésie fut dans tous les temps le langage des sages. Je les vois de toutes parts renfermant en eux-mêmes le secret de leurs profondes méditations, ne faire entendre que le langage du sentiment. C'est à sa voix sublime et tendre, à ses accens qui feraient le bonheur de l'homme, si l'homme pouvoit être heureux,

que les génies supérieurs s'élevèrent comme par une magie secrète sur les trônes du monde, sur les mobiles pivots de l'opinion. C'est par les ressorts du sentiment et de l'enthousiasme qu'ils établirent, changèrent, détruisirent, modifièrent d'un pôle à l'autre les mœurs et les coutumes des peuples, qu'ils subjuguèrent tout l'univers. Les monumens de leurs triomphes subsistent par-tout sous nos yeux, et les mages de la Perse ne sont pas les seuls qui brûlent encore de ce *feu sacré* que le *Très-Juste* apporta du ciel aux législateurs du genre humain.

Dans l'espace des temps, je vois deux poètes sur-tout, Homère et Platon (6), tous les deux enfans de cette ancienne Grèce, où l'on ira long-temps chercher la source de tout ce qui est grand et sublime : doués tous les deux d'une imagination ardente, et pour tout dire en un mot, d'un génie plus qu'humain, je les vois se partager l'empire des esprits et le culte des mortels.

En effet, l'on peut dire avec vérité, que si l'un ou l'autre de ces deux grands hommes n'eût existé, rien peut-être de ce que nous voyons sur le globe n'y seroit à la place qu'il occupe aujourd'hui.

Le premier, plus rapproché de la jeunesse

des sociétés, a peint les hommes avec toute l'énergie, la fougue et la naïve candeur du premier âge. Ce sont des enfans sublimes qui remuent l'Europe et l'Asie; et dans ce tumulte épouvantable de la terre et des cieux, on reconnoît par-tout la simplicité touchante des premiers mouvemens de la nature.

C'est dans ces poëmes sur-tout qu'il faut étudier l'homme sans voile et sans faux dehors; qu'il faut le voir dégagé des timides entraves des costumes et des convenances modernes, et toujours emporté par son impétuosité naturelle au-delà de l'astucieuse et perfide politique de l'homme foible et dégradé (7).

Ce temps où il a vécu, ces mœurs simples dont il fut le témoin et dont il nous offre le tableau, laissoient au sentiment toute son énergie, au génie tout son essor. Aussi le plus ancien des poètes sera-t-il peut-être le plus durable des auteurs (8). L'on est encore sensible à la beauté de ses peintures (9), parce que le cœur de l'homme est et sera toujours le même; tandis que les modèles réels où il a puisé, n'existant plus aujourd'hui, il faudroit un talent plus grand que le sien pour les reproduire.

C'est ainsi que les temps les plus voisins de cet âge d'or si heureusement imaginé par les

poètes, pour adoucir des siècles toujours de fer (10), furent aussi le véritable âge d'or de la poésie. Ses élémens étoient purs, lorsque les sujets de ses chants, choisis dans la nature primitive, n'avoient d'autre objet que de répandre le culte des simples vertus dont elle avoit doté l'enfance des sociétés.

L'essor que ce poète illustre sut donner à l'esprit humain, l'influence directe qu'il eut sur tous les âges suivans, est incalculable. Religion, politique, guerre, philosophie, gouvernement, sciences, beaux-arts, il fut le principe et la source de tout pendant des siècles; nos enfans, dit Montaigne, s'appellent encore du nom des héros qu'il a chantés. Ce ne serait point un paradoxe de soutenir qu'il a disposé plusieurs fois des couronnes et des empires du monde. Ce fut à l'enthousiasme de ses poëmes, répétés par les chantres de la Grèce, qu'Athènes et Sparte durent les trophées de Salamine et de Marathon. Euripide, Sophocle et Pindare puisèrent dans cette source vive, intarissable, ces traits sublimes, ces fictions ingénieuses qui nous ravissent encore; c'est par lui qu'un simple citoyen d'Athènes fit chanceler le trône de Macédoine.

Il n'est pas moins constant qu'Homère fut

le compagnon d'armes du jeune Alexandre ; la valeur franche et loyale de ce vainqueur des Perses (11), lui fit plus d'une fois l'hommage de ses succès. Ce fut le rival d'Achille qui changea toute la face de l'Orient ; et lorsque quelques siècles après, il fallut enfin à la ville de Rome, abîmée dans tous les vices de l'opulence et de la grandeur, un héros pour la soutenir, sans la gloire du fils de Thétis et l'exemple d'Alexandre, Jules César eût-il existé ?

C'est ainsi que ces génies supérieurs, qui font le destin du monde, sont, par un instinct secret, les admirateurs les plus ardens, les juges les plus éclairés des chefs-d'œuvres de la poésie. Soit qu'après avoir cherché vainement où se prendre dans l'universalité des objets réels (12), ils ne trouvent que dans ses fictions sublimes l'aliment nécessaire à la hardiesse de leurs conceptions, ou soit qu'ils se portent plus avidement vers ces peintures du beau idéal, seules capables de les satisfaire, en leur présentant, comme dans un fidèle miroir, l'image de l'entière étendue de leurs âmes, de la chaleur expansive de leurs sentimens.

J'ai dit que le génie de la poésie planait

devant les armées des Grecs, et conduisoit généraux et soldats à la victoire. Il présidoit encore aux délibérations publiques (13), à l'ordre intérieur, à la durée des états. C'est une vérité que les sages nous ont clairement fait entendre, lorsqu'ils ont représenté la déesse de la Prudence, ornée de tous les attributs de la valeur (14), et couronnée de ceux de la poésie.

Dans ces gouvernemens tumultueux où les passions effrenées des grands, et les caprices inconsidérés et versatiles du peuple (15), étoient la loi suprême, où l'association entière n'étoit trop souvent qu'un composé de tourbillons électriques, qui, chacun avec un centre différent et des planètes rivales ou ennemies, se mouvoient en sens contraire, avec une impétuosité terrible et dans un espace trop resserré : que seroit devenu l'équilibre des forces, ou pour parler sans figures, la stabilité du principe national et le bonheur public et privé, si les notions sacrées du juste et de l'injuste, si les exemples de bonne foi, de générosité, de candeur, d'oubli de soi-même, de désintéressement, de courage magnanime et de toutes ces vertus loyales gravées en caractères de feu dans le cœur des hommes par les chants des

poètes (16), n'étoient venus sans cesse refroidir le ferment des passions haineuses, et purifier l'horizon par le souffle bienfaisant du sentiment et de la pitié.

C'est à quoi les Grecs et sur-tout les Athéniens avoient donné une attention particulière. Ils n'avoient pas confié, comme on le fit à Rome, à l'imperturbable fermeté d'un sénat de rois, ou à la barbare nécessité de guerres continuelles, ou même au hasard de l'ingénieuse apologue de Menenius, le soin de tenir liées ensemble les parties élémentaires du corps social. Les jeux avoient dans la Grèce le même but (17) que les déclarations hostiles, que les combats atroces de gladiateurs (18) chez les Romains; ils étoient le lien du pacte fédératif, et la guirlande des vainqueurs d'Olympie le disputoit à toutes les autres gloires (19). Les fêtes religieuses du culte public, embellies par le génie des poètes, opéroient le même effet dans chaque cité sur l'âme des citoyens : et loin d'ensanglanter la terre par une politique anti-humaine, ce peuple aimable, dont tous les autres ont été jaloux, avoit trouvé dans l'enthousiasme de la poésie, l'heureux secret de captiver l'esprit et les sens des citoyens, de tourner à leur avantage leur vaine et vague inquiétude, de subsister

par le plus noble des plaisirs, d'en faire le garant de la douceur, de la stabilité même de son gouvernement.

On ne sauroit se figurer parfaitement aujourd'hui, et cela par une foule de raisons qui m'éloigneroient trop de mon sujet, l'effet prodigieux que devoient produire sur toute une nation vive, délicate et sensible jusqu'à l'enthousiasme, les fictions théâtrales d'Eschyle, d'Euripide et de Sophocle. Outre la moralité profonde et sentie, outre les règles admirables de conduite (20) qui sont mises en action, dans toutes ces pièces, avec cette chaleur qui n'appartient qu'à la poésie, le chœur, le chœur sur-tout (21), cette touchante image du peuple assemblé, toujours le soutien du foible, toujours le protecteur de l'opprimé, le conseil de l'innocence, toujours l'ami des malheureux et de la vertu, étoit l'invention la plus politique que le génie de la législation, lui-même, eut pu concevoir. (22)

Dans ces intermèdes délicieux où l'esprit n'a plus rien à apprendre, où l'âme bouleversée par le spectacle des vicissitudes et des tempêtes humaines, cherche à recueillir en elle-même la foule de ses sentimens, à jouir de ses émotions, à en prolonger la durée, les strophes et les anti-strophes qu'on chantoit

au peuple, qu'on faisoit chanter au peuple, étoient le dernier coup de pinceau que la poésie donnoit au tableau des vertus. Le crime enchaîné, humilié par l'enthousiasme général à l'aspect de la vertu persécutée par les hommes ou par les Dieux, étoit forcé de s'avouer vaincu, et d'apprendre à courber sa face hideuse devant l'auguste splendeur de ses rayons. Il suffit de lire avec quelqu'attention et de comparer le peu qui nous reste de tant de chefs-d'œuvres, avec les faits contemporains de cette nation, pour apercevoir clairement l'influence que la poésie devoit avoir sur les délibérations publiques. Ainsi, non-seulement le théâtre étoit pour les Athéniens de tout âge l'école des vertus publiques et privées (23), non-seulement ils y puisoient cette douceur de mœurs, ce discernement exquis, ce goût, ces agrémens qui font le charme de la vie et qui caractérisoient jusqu'aux dernières classes de ce peuple à jamais célèbre, mais encore la masse entière des citoyens y étoit éclairée par le génie sur ses véritables intérêts, elle y saisissoit les traits de lumière dont il frappoit les hommes publics et les délibérations du jour. Elle s'y pénétroit de l'excellence des lois et des usages reçus; elle y étoit confirmée dans le respect

des principes nationaux, dans l'excellence de ces maximes pratiques de politique sur le maintien desquelles repose essentiellement tout gouvernement établi.

Voilà ce que faisoit la poésie pour les peuples de la Grèce, voilà ce que par-tout elle seule est capable de faire (24). Sans doute que tous les beaux-arts ont le même principe, l'imitation de la belle nature (25); sans doute qu'ils ont tous le même but, celui de rendre l'homme meilleur et plus sociable; tous ils ont un droit égal au culte de l'homme fait pour les goûter ou pour les sentir; et l'on s'honore soi-même de tous les hommages qu'on leur rend. Mais, il faut en convenir, leur empire et leur influence sur les mœurs et les coutumes des peuples, sont bien éloignés d'être les mêmes.

La sculpture, la peinture, et si l'on veut, l'architecture, qui ne sont qu'une poésie muette, ne peuvent représenter qu'un moment, elles ne développent rien : hors cet instant, il faut que l'imagination supplée à tout. Peu d'hommes sont en état de le faire, et le peuple est presqu'insensible à leurs plus ravissans chefs-d'œuvres.

La musique peint, à la vérité, la succession

des rapides mouvemens de l'âme. Elle peut, elle doit même revenir sans cesse à cet endroit du cœur qu'elle a d'abord touché, à cette émotion souveraine et principale qu'elle veut produire ; et si la passion qui l'inspire est naïve et forte, fortement et naïvement exprimée (26), l'effet en est immanquable, il entraînera tout un peuple (27) ; mais cette direction de ses forces est instantanée comme elle, et ne laisse aucun souvenir.

L'éloquence fait une impression aussi générale, mais bien autrement profonde. Fille et sœur de la poésie (28), dont elle ne peut, dans ses plus beaux momens, être séparée, rien n'est comparable au pouvoir de l'homme de bien, cultivé par l'art et favorisé par la nature, qui, porté sur les aîles du génie, ravit tout un peuple après lui. Un seul instant prêtez l'oreille à la voix modeste et touchante de cet orateur, accordez à ses paroles l'attention qu'on ne peut refuser à la piquante et naïve simplicité de son début : c'en est fait, il a vaiucu ; l'homme est arraché à lui-même : ses rivaux sont à ses pieds : il a triomphé des maîtres du monde.

Cependant, quelque grand qu'il soit, cet orateur, ou plutôt même parce qu'il est grand,

il ne parlera jamais qu'à son siècle, qu'à son pays, qu'à ceux qui l'écoutent ; les convenances du jour, de l'heure, du moment, voilà tout le secret de l'art oratoire. Ici c'est l'homme qui parle, et ce discours admirable aujourd'hui, demain ne sera plus que l'objet d'une utile curiosité, qu'un modèle parfait, si l'on veut, éternellement gravé dans le temple des arts ; mais sa force, semblable à celle du tonnerre, s'est anéantie dans le coup qu'il a frappé.

La philosophie est sceptique, elle est imposante, elle est grave : ne parle qu'à l'entendement, et dédaigne tout le reste (29) ; ses spéculations métaphysiques, ses abstractions pénibles, qui rompent, du moins en idées, toutes les chaînes du cœur et de l'âme ; ce doute insupportable (30) pour des êtres prompts à sentir et désireux de connoître; cette diction coupée, froide, inanimée, sans couleur, qui, loin d'emprunter le langage des passions, s'obstine à ne parler qu'à l'esprit, tout cela ne convient ni à la vive délicatesse de cette belle moitié du genre humain (31), dont l'exaltation et la sensibilité sont la nature ; ni à l'enjouement de la jeunesse (32), ni à la fougue des désirs (33), encore moins à l'igno-

rance des peuples (34). Il est de fait que l'imagination et le sentiment seuls ont des attraits pour la plupart des hommes, que la raison, purement spéculative, ne peut rien sur eux. Aussi, quoique très-ingénieux à détruire (35), les philosophes n'ont, dans aucun temps, pu rien établir. Egarés trop souvent loin des routes de la vérité, ils n'ont fait qu'entraîner les peuples dans un flux et reflux continuels d'opinions, et même dans ces derniers temps, ne sachant plus à quoi les fixer, à quoi se fixer eux-mêmes, transfuges de leurs propres écoles, parés et surchargés des brillantes couleurs de la poésie (36), ils ont essayé de les ramener au fond des bois, d'où cet art divin les avoit depuis si long-temps retirés.

Pourquoi cela ? Parce qu'il est impossible au philosophe qui doute, d'établir rien de stable dans la mémoire des hommes. Ces maximes, ces principes, ces vérités éternelles et sublimes, énoncées par quelques-uns d'entr'eux, ou froidement enregistrées dans leurs traités, ne sont qu'un or brut qui n'enflamme point la cupidité (37), c'est le Dieu inconnu que le petit nombre des sages adorent, mais dont il n'est réservé qu'à l'enthousiasme d'établir et de propager le culte.

Qu'en seroit-il aujourd'hui du démon de Socrate, sans la gloire immortelle de Platon? Etoit-il poète, ce génie créateur qui a fait l'étonnement et l'admiration de l'univers? Cet esprit délicat, fécond, lumineux, ardent, universel, qui charmoit l'oreille par la mélodie de ses accens, qui ravissoit l'âme par l'étonnante sublimité de ses pensées, qui, favorisé par la richesse et l'harmonie de la plus belle des langues, sût, plus que tout autre, donner à son style cette hardiesse de tours, cette abondance d'expressions, cette marche noble et brillante, et jusqu'à ces repos et ces mouvemens variés, dont les agrémens infinis le disputent au charme des vers?

Parloit-il le langage des Dieux, celui que les nations ont porté sur le trône de l'imagination, celui qu'elles ont couronné des palmes du sentiment et de la vertu? celui dont les fictions séduisantes ont prévenu la croyance des peuples; celui dont le pur et sublime enthousiasme fut le flambeau des législateurs; celui enfin que la terre a qualifié de divin, que les siècles ont appelé l'Homère des philosophes, et dont, suivant l'expression du plus illustre de ses disciples, l'Etre éternel eût emprunté le langage s'il eût daigné se faire entendre aux hommes.

Que le génie d'Homère nous donne vingt pieds de haut ! C'est le mot naïf et senti de Bouchardon. Celui de Platon fait bien autre chose : il nous tient suspendu, pour ainsi dire, entre la terre et les cieux. Il nous ravit à tous les objets corporels ; il éclipse le monde à nos regards : il nous introduit dans le séjour de la justice éternelle, de la vertu incorruptible, dans le sein d'un bonheur inaltérable. C'est là qu'épris de la plus belle partie de nous mêmes, les objets sensibles ne nous paroissent plus, à leur tour, qu'une illusion vaine et passagère : c'est là que dégagée enfin de ses entraves matérielles, exaltée par les peintures du beau idéal, aggrandie par la conviction et le sentiment intime de son immortalité (38), l'âme humaine ne sauroit plus trouver, dans ce qui n'est pas elle, que dégoût, foiblesse, abjection. L'amour est sa devise ; la pureté, voilà le souverain bien.

Aussi n'appartenoit-il qu'à Platon de croire et d'avancer que les hommes ne seroient heureux que sous le règne des philosophes (39).

Homère a peint l'homme physique dans toute sa force ; Platon, l'homme moral dans tout son éclat : dans le premier, ce sont des géans de quinze ans, remplis d'énergie et de capri-

ces ; dans le second , c'est l'homme formé au dernier terme de sa grandeur. Le premier ouvre le cœur à tous les orages des passions brûlantes , mais puériles ; le second les dirige au bonheur et les exalte encore par la sublimité de leur objet. Les héros de l'un sont d'illustres malheureux , des captifs inquiets , qui s'agitent , qui se tourmentent vainement dans le dédale de leurs fougueux désirs , et la sagesse elle-même peut à peine en ramener le prudent Ulysse. Le héros du second, éclairé sur l'excellence et la sublimité de son être , vogue , calme et tranquille , à travers les foudres et les tempêtes , et le regard fixé sur l'imperturbable sérénité de la profondeur des cieux , ne dédaigne pas même de goûter la fraîcheur des zéphirs.

Faut-il s'étonner qu'un tel homme ait changé la face du monde , et que les fables ingénieuses et brillantes de la mythologie aient pâli devant ces vives clartés comme l'étoile du matin à l'arrivée de l'astre du jour ?

Maintenant par quels prodiges a-t-il établi , sur les ruines des opinions les plus antiques et les plus respectées , les principes de cette morale pure et sublime qui , dans tant de climats divers , subsiste et fleurit encore aujourd'hui ?

Les

Les abstractions, les systêmes du génie sont-ils doués de l'immortalité ? Non sans doute ; ils subissent, ils subiront éternellement le sort attaché à tout le reste des choses humaines, et nous pouvons bien le dire après l'auteur de l'Esprit des lois (40) : Ce Platon, qui étoit comme un Dieu pour les philosophes, sa philosophie n'est plus rien pour nous. Ce qui vit encore en lui, c'est sa poésie, c'est la chaleur et l'enthousiasme dont il a imprimé le charme à ses ouvrages. C'est par-là qu'il s'est rapproché de si près de ce beau idéal, de ces idées, ainsi qu'il les appelle (41), de ces formes purement intellectuelles du parfait, qui n'ont point été produites, mais qui existent par elles-mêmes, et renfermées dans les facultés de notre âme. C'est par la force du sentiment que son empire est indestructible, parce que le sentiment seul s'adresse au cœur de l'homme, et que le cœur est la seule partie de l'homme qui ne sauroit changer.

Tels ont été ces deux génies immortels dont la séduisante sagesse a porté l'influence et la gloire de la poésie au dernier terme des grandeurs humaines. Mais, peut-être n'ont-ils dû ces triomphes éclatans qu'aux circonstances du moment, qu'aux mœurs, aux caractères des

peuples qu'ils ont éclairés. Peut-être que dans les âges postérieurs, et sur des esprits moins rapprochés des merveilles de l'âge d'or et des autres brillantes superstitions de la mythologie, leur empire n'eut pas été le même.

Ah ! gardons-nous d'une erreur trop commune. Eternellement elle existera dans le cœur de l'homme physique et moral, cette source intarissable d'inquiétude, de vains désirs et de crédulité sans bornes. Eternellement, les élémens dont son être est composé, s'embrâseront à la première lueur de l'espérance. C'est à ses attraits toujours nouveaux que l'homme de tous les lieux et de tous les temps se laissera toujours entraîner. La séduisante image d'un bonheur toujours à venir, le poursuivra sans cesse à travers les dégoûts et les infortunes de la vie ; jamais il ne dépendra de lui d'en détourner un seul instant ses avides regards : et le talent consolateur, le don divin de la poésie, qui, seul ou plus que tout autre, semble en réaliser la chimère, la lui faire envisager de plus près, la placer, pour ainsi dire, auprès de lui (42), fera toujours le destin du monde.

Prévenus en faveur de notre prétendue sagesse (43), nous ne pouvons presque plus nous

la persuader aujourd'hui cette influence éternelle de la poésie sur les révolutions humaines. Cependant, il me semble qu'on pourroit démontrer clairement, par l'histoire des siècles et par la nature même du cœur de l'homme, que son pouvoir comme ses attraits sont bien loin d'avoir été détruits par les mœurs et les habitudes modernes.

Mais ici l'esprit et la science du moment ne suffisent plus ; il faut, pour juger sainement, l'expérience des siècles. La vaine prudence qui se borne à calculer ce qu'elle verra par ce qu'elle a vu (44), qui retrécit timidement le cercle immense des possibles, qui compte et suppute toujours partiellement les chances du vraisemblable, par-tout où des passions nouvelles sont mises en jeu, par-tout où le sentiment leur commande, se trouve et se trouvera toujours honteusement déçue dans ses résultats.

Pour confirmer de la manière la plus authentique ce que je viens d'avancer, que la poésie présidera éternellement aux révolutions de l'esprit humain, supposons qu'un poète (et quel autre qu'un poète aurait cette audace) fit aux hommes de nos jours cette étonnante prédiction :

Le temps approche, qu'un chétif orphelin,

qu'un marchand ismaélite chassé de son toit obscur, et proscrit pour ses jongleries extravagantes, n'ayant de qualités extérieures que les accès d'un mal foudroyant ; de système que des passions brutales ; de prudence que le délire ; d'amis que son courage ; de trésors qu'une imagination ardente, paroîtra sur la scène du monde. Il se dira l'envoyé du ciel ; l'alcoran dans une main, le glaive dans l'autre (45), au nom du Dieu clément et miséricordieux, il entonnera ses chants lyriques : la cinquième partie des enfans des hommes les répèteront avec lui : ils se rangeront sous ses lois nouvelles : ils ne pourront soutenir ses regards : ils se prosterneront devant sa face : il fondera sur les débris fumans des religions et des états modernes, trois empires immenses dont la splendeur et la durée attesteront la puissance de la poésie sur l'esprit des hommes.

Que penserions-nous d'un tel discours ? ne nous paroîtroit-il pas le comble de l'extravagance ?

Hélas ! jouets aveugles de la destinée, savons-nous ce que les temps nous préparent. Je n'entrerai dans aucun détail ; mais les chances des événemens sont incalculables, et

le cœur de l'homme, que rien ici bas ne sauroit contenter, est toujours crédule. Ce qui s'est passé presque sous nos yeux, puisque quelques siècles ne sont rien dans la durée des opinions politiques, ne sauroit-il arriver encore? Plus qu'aucun autre peuple nous sommes capables de tout, excepté de supporter un état durable. Ah! sans sortir du pays qui nous a vu naître et de ce siècle tant vanté pour ses lumières en tous genres et sa philosophie, si je voulais ici nombrer les illusions où nous nous sommes laissés entraîner depuis les folies de la régence et les fureurs du jansénisme, jusqu'aux rêveries des Mesmer et des Cagliostro, il me seroit facile de faire voir, même en négligeant les années si fertiles qui leur ont succédé, que non-seulement le génie des anciens poètes pourroit donner aux âmes une impulsion différente, mais que les forfanteries sanguinaires d'un Mahomet nouveau, changeroient peut-être la face de l'Europe, comme des autres parties du monde. Ainsi, du moins, le pensoit ce Nestor de notre âge, ce sage et judicieux Fontenelle, lui qui, sans doute, avoit bien mesuré la profondeur à laquelle nous nous flattons d'avoir établi la base de nos opinions en tous genres. Si j'avois, disoit-il,

assez d'imagination pour persuader à cinq ou six personnes que ce n'est pas le soleil qui fait le jour (46), je ne désespérerois pas d'en convaincre bientôt des nations entières.

TROISIÈME PARTIE.

O vous dont les entretiens aimables et les savantes veilles sont les délassemens de mon esprit, et la lumière de mon intelligence, Dolivet nouveau, qui rendîtes ma muse naissante docile aux règles de l'art, c'est par vous qu'elle ose aujourd'hui, dédaignant les sentiers battus, s'égarer loin des yeux du vulgaire à la poursuite de la vérité. Et vous aussi que n'étonnèrent ni le tumulte des cours, ni les fureurs d'un peuple égaré, vous qui jouissez enfin dans le silence, de l'oisiveté laborieuse des champs, du plaisir de penser, du bonheur domestique, et de ce jour pur qu'une vertu constante et l'amour des lettres répandent comme à l'envi sur la carrière du sage (1), que me reste-t-il à faire pour remplir, autant qu'il est en mon pouvoir, la tâche que vous m'avez imposée ? J'ai démontré l'empire de la poésie sur les gouvernemens et sur la politique des nations; je vais faire sentir son influence sur les mœurs journalières des hommes. Ils jouissent

tous des bienfaits dont elle les a comblés (2), de cet air bienfaisant et salubre qu'elle fait circuler autour d'eux ; de ce rayon céleste qu'elle osa dérober aux Dieux pour animer leurs âmes : ils en jouissent, comme de la lumière du soleil, sans s'y arrêter : cependant c'est à sa chaleur douce et féconde qu'ils doivent toutes les vertus et tous les sentimens de leurs cœurs.

C'est l'âme du poète qui est le foyer de ces qualités sublimes et tendres (3), qui lient les hommes entr'eux, qui maintiennent l'harmonie des sociétés, qui propagent ces maximes pratiques d'humanité, ces égards, ces tendresses réciproques, le plus grand charme de la vie, et par lesquels les plus grandes infortunes, les coups les plus épouvantables du sort, deviennent supportables.

Tout, dans l'univers, retentit de la sublimité (4), de la riante gaieté de ses accens, les palais fastueux du pouvoir, comme l'humble attelier de l'industrieuse indigence. C'est par elles que les fatigues du plaisir sont le repos du villageois ; que l'artisan, comme le moissonneur, charment la durée de leurs pénibles travaux (5) ; que le citadin opulent est encore sensible aux malheurs qui lui sont étrangers.

Elle offre au moraliste (6), à l'orateur, à

l'homme d'état, au guerrier sublime et généreux, les plus utiles délassemens. De Socrate au Grand Condé, d'Alexandre à d'Aguesseau, de Salomon à Bossuet, des Scipions à Montesquieu, de Démosthènes jusqu'à nos jours, vous ne trouverez pas un héros, pas un sage dont elle n'ait fait les délices (7). Elle rappelle sans cesse les hommes aux plus doux sentimens de la nature, aux premières impressions d'une éducation cultivée ; elle les anime par la chaleur de ses productions ; elle embellit jusqu'à la gloire, jusqu'à la vertu ; elle présente les vérités éternelles de la morale, sous des traits tellement séduisans, qu'il n'est pas au pouvoir du cœur de ne pas s'en laisser attendrir et pénétrer.

Disons-le hardiment, il n'appartient qu'au poète de généraliser le culte bienfaisant des vertus. Il n'appartient qu'à la poésie de retremper les âmes et de les épurer. Le dernier terme de l'abrutissement ou de la perversité seroit de rester absolument insensible à ses attraits, et le dernier des malheurs pour l'être social, de n'en avoir aucune idée.

J'ai dit plus haut quel usage en firent les Grecs, et quel usage sur-tout en font encore

aujourd'hui les Chinois ; mais nul peuple ne fut assez aveugle pour l'avoir absolument négligée dans ses institutions civiles, politiques et religieuses.

Je vois de toutes parts s'agiter le laurier brillant et philantropique de l'aimable poésie. Je vois la troupe immortelle des génies de tous les temps et de tous les âges, se rassembler et chanter sous son ombrage. Quel concert sublime ! quelle harmonie ravissante (8) ! Toutes les nations de la terre s'approchent pour les ouïr : les peuples de toutes les régions font silence : tous prêtent avidement l'oreille, et se pénètrent de leurs aimables accords. Leur persuasive et touchante mélodie met en fuite les tristes haines, les discordes fatales, les horribles guerres détestées des âmes maternelles, et les autres fléaux dont l'ignorance et la férocité du cœur humain accablèrent les malheureux enfans des hommes.

Toutes les règles tracées depuis Aristote jusqu'à M. de Marmontel (9), pour l'invention, la texture et la composition des poëmes, sont calquées sur les principes immuables de la morale et de la saine politique. Il ne se peut pas absolument qu'un grand poète soit un méchant

citoyen (10). Tout homme qui a laissé corrompre son âme (11) a perdu son génie, parce que c'est la vertu qui en est la source et la base. Parcourez l'univers, et trouvez, si vous le pouvez, un exemple du contraire. Etrange et sublime privilége de ce don divin, de ne pouvoir être départi qu'à l'homme probe, de ne pouvoir dignement chanter que la vertu. Dans les fictions de l'épopée, dans celles du théâtre, même dans les jeux anacréontiques des Muses légères et badines, quel sujet de ses chants fut jamais avare, insensible, sanguinaire ou perfide?

O pasteur de Mantoue (12)! ô peintre des malheurs d'Euridice et de Didon! elle n'est point encore effacée de la mémoire des hommes la leçon effrayante que ta main immortelle grava sur l'horrible porte du Tartare (*a*); et les douces vertus qui passèrent de ton âme dans tes écrits, se reproduiront à jamais sur la terre pour le bonheur de l'humanité.

Et toi rival heureux de Pindare et d'Anacréon, modèle du goût le plus exquis et de la plus aimable sagesse! toi que le Dieu des vers fit passer du sein de la pauvreté à la familiarité des maîtres du monde; échappé à la brillante

---

(*a*) *Discite justitiam moniti et non temnere divos.*

servitude des cours, tu revenois sous les ombrages de Tibur chanter au plus ambitieux des mortels les attraits de la médiocrité, les plaisirs purs dont elle est la source.

Horace et Virgile, illustres amis ! que d'insensés n'avez-vous pas éclairés (13)! que de crimes n'avez-vous pas prévenus! que de sang, que de larmes amères n'avez-vous pas épargné à la terre ! La sublime harmonie de vos accens qui firent oublier quarante ans de proscriptions, qui perpétuèrent cette urbanité romaine que tant d'horreurs sembloient devoir à jamais détruire, qui peut-être valurent à Octave le nom d'Auguste, vivent encore dans tous les cœurs avec le souvenir et l'exemple de vos douces et sociales vertus.

Oserons-nous franchir enfin la barrière de cette enceinte sacrée, de ce temple de la poésie ouvert de toutes parts à l'admiration des mortels ! Pourrons-nous, sans en être éblouis, soutenir la vue de ce sanctuaire des vertus, brillant de tous les feux de l'imagination et du sentiment !

C'est par toi que je commence, illustre fils de Fingal (14). Les échos de l'antique Calédonie répètent, après quinze siècles, les transports de ton chaste amour, les regrets de l'inconsolable

Malvina. Tu dédaignes la mémoire du guerrier sombre et sanguinaire, du cœur lâche et du héros perfide. Mais de quels rayons de gloire tu décores les valeureux enfans de la terre de Morven! quelles douces larmes tu répandis sur la tombe de ton cher Oscar! Le voyageur étonné reconnoît encore dans l'Ecossois moderne les qualités aimables et brillantes qui furent l'objet de tes chants, et son oreille est encore frappée de leurs sublimes accens.

Et toi le confident éternel de la nature, Shakespeare, à qui les hommes de tous les âges et de tous les rangs semblent avoir révélé les secrets de leurs passions innombrables, la profondeur et la fécondité de ton génie étonnent et confondent l'imagination. Faut-il que maître absolu de toutes les facultés de notre âme, tu te plaises à la frapper sans cesse à l'endroit le plus douloureux? De quels remords, de quelle effrayante inquiétude tu poursuis le crime; mais de quels sublimes attraits tu décores les vivantes images de toutes les vertus? En est-il une seule que tu n'aies montrée plus céleste? Est-il un seul vice que tu n'aies rendu plus difforme et plus odieux? O piété filiale du jeune Hamlet! ô religieux amour de Romeo et de Juliette! ô douceur! ô bonté divine de Desdemona!

Il est impossible que de pareils tableaux n'influent sur les mœurs de tout un peuple, ne le rendent meilleur : et sans doute qu'il faut attribuer en grande partie, au génie de Shakespeare, au respect que les Anglois ont conservé pour lui (15), cette touche mâle et vigoureuse, ce goût pour la morale, cette connoissance exacte et profonde du cœur humain, qui les ont rendu si célèbres, et qui caractérisent de la manière la plus frappante, les écrivains de cette nation. Du moins je n'en connois aucun qui ne me paroisse avoir puisé dans cet Homère de leur théâtre, dans les ouvrages de ce prince de la poésie angloise la plus utile et la plus brillante partie de son génie.

Un grand poète est toujours une grande époque (16) dans les fastes de l'humanité. C'est un astre bienfaisant dont l'heureuse influence agit et se perpétue pendant des siècles; c'est une source intarissable et pure, de laquelle une multitude de canaux salutaires viennent de toutes parts atténuer les vapeurs de la vengeance et de l'ambition, féconder ces germes de vertus publiques et sociales que nous sentons tous au-dedans de nous-mêmes, et qui, si nous les laissions prospérer, nous conduiroient infailliblement à une vie heureuse.

Ainsi, des bords à jamais célèbres de Vaucluse, l'amant fidèle de Laure, ce Platon moderne de l'Europe encore barbare, eut la gloire, la gloire véritable, de calmer par la douceur de ses accens, les passions atroces qui, pendant cinq cents ans, avoient ravagé l'Italie. A sa voix sublime et tendre, à ses peintures du bonheur d'aimer, les hommes de tous les partis, réunis par les transports d'une admiration commune, et rappelés par le brillant éclat de sa flamme au sentiment le plus ardent qui brûle au cœur de l'homme, expièrent enfin, par un hommage (17) digne des plus beaux jours de la Grèce, les crimes dont leur stupide férocité avoit couvert cette belle et fameuse partie du monde.

Cette révolution que l'imagination fougueuse et bizarre du Dante (18) n'avoit pu faire dans les esprits de ses compatriotes, il étoit réservé à la belle âme de Pétrarque, aux charmes innocens de son amante, de l'opérer dans tous les cœurs. Mouvement sublime qui, de la belle Provence, se communiqua dans toute l'Europe (19), et que nous ressentons encore dans les tableaux de l'Arioste et dans les stances harmonieuses du Tasse.

O sentiment! lumière de notre foible intelli-

gence ! flamme pure et céleste (20), que l'Eternel départit au cœur de l'homme pour adoucir la férocité de ses penchans, rayon émané de sa bonté paternelle ; que tes délicieuses émotions, que ta voluptueuse ivresse, que les douleurs même que tu nous causes sont au-dessus des vains plaisirs des sens (21) et de la tyrannie de nos injustes désirs ! Il ne connoîtra jamais toute l'étendue de son âme, celui qui ne palpita jamais d'amour ; celui que les Grâces ne soumirent jamais à leur empire ; celui que les charmes de la beauté modeste ne purent arracher à la triste et dangereuse solitude de ses pensées. (22)

Cet allégorique flambeau de l'amour, il fut dans tous les temps le flambeau véritable du génie : l'Univers lui doit ses plaisirs, et le genre humain ses vertus comme son existence. Il ne brille pas moins dans les fastes de l'histoire que dans ceux de l'immortelle poésie. Des esprits sans profondeur ont taxé de foiblesse les hommes célèbres qu'il introduisit dans la brillante carrière de la vie, les héros aimables qu'il a créés ; mais ils n'ont pas assez réfléchi qu'inaccessibles à ses traits, la plupart n'eussent rien fait de grand, et quelques-uns n'eussent été que des monstres.

Tendre

Tendre et malheureuse Irène, le cœur d'un tyran barbare balançoit entre le bonheur d'aimer, et les transports d'une homicide ambition; tu ne pus l'emporter dans son âme atroce, et des fleuves de sang, et des montagnes de cadavres infectèrent l'air de ta malheureuse patrie.

Tel qu'un voyageur, que le noble désir de s'instruire exila loin du toit paternel, soupire chaque jour à la vue des obstacles sans nombre, qui semblent lui interdire l'espoir d'un retour ardemment désiré; tels retenus long-temps sur des terres étrangères, les plaisirs si vifs et si purs, qu'elles nous offraient en foule, semblaient perdre à chaque instant de leur prix, en nous éloignant de plus en plus du terme de nos désirs, des souvenirs toujours présens de notre jeune âge.

O les premiers compagnons des jeux de notre enfance! O nos premiers plaisirs! véritable ami des hommes, bon Lafontaine, aimable Chaulieu, tendre Racine (23), inimitable Molière (24), grand Corneille, et vous qu'une poésie plus austère, mais non moins touchante, et véritablement inspirée pour le bonheur des mortels, plaça au rang des génies, Fénélon, d'Aguesseau, Bossuet (25), Montesquieu, la

gloire du nom François, il n'est pas une de vos pages immortelles, qui ne nous retrace l'image de vos aimables et lumineuses vertus.

Il ne sera point deçu dans son attente celui qui vous aura confié les destins de sa vie et de sa gloire. C'est vous qui échaufferez son âme d'un feu pur et durable. C'est vous qui formerez son goût, qui développerez ses facultés, qui éclairerez son intelligence ; c'est vous qui lui révèlerez la bassesse et la stupidité du crime, l'immortel éclat de la vertu embellie par les talens du génie. C'est vous qui lui ferez sentir que la gloire d'éclairer l'homme par ses écrits, mais bien plus encore par ses exemples, de diriger ses penchans et ses habitudes au bonheur général, de le rendre meilleur, plus sociable et content de son sort (26), est bien au-dessus de toutes les autres gloires.

O mes amis, dispensez mes foibles yeux d'envisager de près les rayons qui ceignent ces fronts sublimes, pourrois-je en soutenir l'éclat? L'aigle seul planant au-dessus des vapeurs terrestres et des régions du tonnerre, peut fixer la splendeur de l'astre du jour.

On a dit que le Cid, cette tragédie qui est une des plus belles époques de l'esprit humain, qui éblouit la France et toute l'Europe avec la

rapidité de l'éclair, qui vint comme un coup de foudre, tomber sur l'âme d'un ambitieux (27), assis au faîte des grandeurs, on a dit que cette tragédie illustre avoit commencé le siècle de Louis XIV. Ce n'est point assez. Le Cid, les Horaces et Cinna l'ont réellement produit. La lumière de ces poëmes dissipa en un instant la nuit qui couvroit la France. L'éclat et la chaleur des sentimens qui y sont répandus, retrempa toutes les âmes. Toutes les nobles séductions de l'honneur et de la beauté, toute la magnanimité de la justice, de la bonté, de la clémence, tout l'héroïsme de l'amour de la patrie entrèrent à ce coup dans le cœur des François. Et de-là tant d'enthousiasme dans tous les esprits, tant de grandeur, de loyauté, de noblesse, de désintéressement dans les caractères; tant d'agrémens, de politesse, de franchise dans les manières; tant de merveilles dans tous les genres (28), dans tous les arts, dans toutes les sciences; dans la politique comme dans la morale; dans la guerre comme dans la religion. Le grand Corneille, planant sur la France, sembloit distribuer aux génies de tous les ordres, ce nectar céleste qui les douoit jadis de l'immortalité.

Remarquez que même les plus légères productions de ce siècle étonnant, n'ont encore rien perdu de leur éclat : jusqu'aux lettres familières des esprits cultivés, tout en est presqu'inimitable. C'est ainsi que la tendresse maternelle de madame de Sévigné, comme le Lutrin de Boileau, comme les stances et les idylles mélancoliques par lesquelles madame Deshoulières et Chaulieu calmoient leurs souffrances, semblent avoir été produites pour humaniser à jamais tous les esprits, pour entraîner à jamais tous les cœurs, et faire l'éternel désespoir de ceux qui voudroient les égaler.

O vous, génies heureux, destinés à être les plus beaux ornemens de la terre ; vous qui osez vouloir, après tant de grands hommes, fonder l'édifice de votre gloire sur les ruines du temps, apprenez d'eux, et pour le bonheur de l'humanité ne la perdez jamais de vue, cette base immuable des vertus publiques et privées sur laquelle seule ils ont pu fonder les monumens éternels de leur passagère existence.

Comme eux employez principalement dans vos ouvrages ces matériaux fournis par la nature même et dispersés par elle chez les hommes de tous les pays comme de tous les âges. C'est à les découvrir, à les mettre dans tout leur jour

que vous devez employer vos veilles : défendez-vous des idées du moment, météores trompeurs, qui n'ont qu'un éclat éphémère.

Les germes de toutes les passions sont dans tous les cœurs ; c'est à vous à les développer pour le bonheur général. Le principe de toute raison est dans tous les esprits ; c'est à vous à faire jaillir de celui que vous rendrez attentif, l'étincelle qui doit éclairer les profondeurs de son entendement.

Il n'y a de grand, de beau, que ce qui est toujours grand et toujours beau, que ce qui l'est par-tout. Rien n'est durable que ces ouvrages substantiels (29), dont les agrémens sont sensibles et l'utilité réelle.

Dans tous les arts il est une sorte de néologisme de pensées (30) et de sentimens, plus fastidieuse mille fois que celui des expressions. Affectation puérile, fruit méprisable d'une vanité secrète qui cherche plus à surprendre qu'à éclairer, plus à éblouir qu'à réchauffer.

Voici une réflexion dont nous pouvons tous vérifier le plus ou le moins de justesse au-dedans de nous-mêmes. Peut-être y a-t-il peu de vérités qu'un esprit même ordinaire n'ait entrevues du moins confusément (31), soit par lui-même, soit par les secours de la conversation, de la

lecture ; car l'esprit agit sans cesse, et ses opérations se font avec une vitesse inexprimable. Peut-être n'est-il guères de mouvemens de l'âme qu'un homme n'ait ressenti, sur-tout dans la fougue du premier âge où nulle habitude n'est encore formée : la plupart des hommes n'étant guères plus différens les uns des autres, qu'ils ne le sont d'eux-mêmes dans les circonstances si diverses de la vie. (*a*)

Il ne s'agit donc que de montrer l'homme à lui-même ; que de fixer son attention sur ses propres idées ; que de les retirer du chaos où elles étoient restées comme entassées ; que de raviver le tableau mobile, mais jamais entièrement effacé de ses propres sentimens.

C'est par-là qu'on explique cette grande règle, cette méthode qu'on pourroit appeler infaillible de juger les ouvrages des arts, de distinguer les productions du génie.

La vraie poésie, l'excellente prose, la bonne musique, la belle architecture, frappent moins au premier coup-d'œil, qu'elles ne pénè-

---

(*a*) *Format enim natura prius nos*
Ad omnem fortunarum habitum.
HORAT. *Art. poetic.* v. 108.

Voyez LAROCHEFOUCAULT, *Max.* 135 et 501.

trent (32) ; elles ne saisissent pas seulement, on se les rappelle. Rien ne pouvait aller autrement : tout cela est simple. Plus l'illusion est absolue, plus la chose est parfaite, parce qu'il n'est rien d'aussi parfaitement inimitable que l'extrême facilité.

Ici se présente une dernière question, mais bien importante. Comment se fait-il qu'avec les richesses que tant de génies nous ont amassées, avec les ressources d'une langue qu'ils ont rendue si célèbre et qui leur doit tout ; avec une théorie mieux raisonnée de ses élémens, une connoissance plus exacte des règles, une science plus approfondie des principes du beau, de la nature, de nos plaisirs et de nos sentimens ; avec plus de moyens de cultiver notre esprit dans tous les genres ; enfin avec un goût plus généralement exercé, et plus de lumières dans la totalité de la nation ; comment se fait-il, dis-je, que dans tout ce qui tient à l'imagination, non-seulement on n'ait pas été plus loin que ces grands hommes, mais que ceux-mêmes qu'on a proclamés les héritiers de leur gloire, n'en aient pu conserver qu'une partie ?

Les plus légères, les moindres productions des premiers ont un charme secret qui attache

et ravit tous les âges : tandis que les compositions plus savantes, plus soignées, peut-être plus régulières des seconds, ou ne se lisent qu'une fois, ou ne plaisent qu'un moment, et ne laissent après elles, pour la plupart, qu'un foible souvenir.

Nous n'oserions entreprendre la solution d'un aussi grand problême, si ces grands hommes eux-mêmes ne nous avoient fourni les moyens de le résoudre avant même qu'il dût être proposé.

Il faut dire de tous les beaux-arts, mais sur-tout de la poésie, ce que d'Aguesseau disoit de l'éloquence : elle n'est pas seulement une production de l'esprit, elle est encore l'ouvrage du cœur. Lui seul peut donner à ses chefs-d'œuvres cette attachante et sublime *naïveté* qui leur assure un succès universel et durable. Que l'esprit éclaire l'esprit, quand l'esprit veut bien se laisser éclairer : c'est à l'âme seule à maîtriser l'âme, à ravir l'homme tout entier.

Nos plus grands esprits, en se laissant entraîner, dès l'âge le plus tendre, à toutes les passions factices des sociétés frivoles ou dégénérées, en ouvrant continuellement leurs yeux et leurs oreilles au cliquetis des escrimes académiques, en s'éloignant enfin, et sous tant

d'autres rapports, de la nature, se sont mis hors d'état de nous la peindre à ne pas s'y méprendre.

O trois fois grand, et trois fois heureux, l'homme qui, favorisé du ciel, loin des éclairs éblouissans du bel esprit, peut, comme Fénélon et Shakespeare, ne s'écarter jamais, ni dans ses actions, ni dans ses discours, de la marche dont elle nous donne l'exemple. Dans la plus riante et la plus prodigue des saisons, la nature ne fait point éclore une fleur qui ne doive, en son temps, offrir un fruit utile à quelques-uns des êtres vivans ou animés (33) qui peuplent ou l'air, ou la terre, ou les eaux. Sa richesse ne consiste point dans l'étalage d'un luxe insignifiant, et qui se dévore lui-même; mais bien dans la sage et graduelle dispensation des trésors de son sein maternel.

On a remarqué que Platon, le sublime, le divin Platon n'avoit pas exprimé une seule pensée dans ses nombreux ouvrages, n'avoit pas employé une seule expression qui ne pût être entendue par l'Athénien le moins instruit. Pour nous aujourd'hui, quelle différence! Quel homme de nos jours, pour s'assurer pleinement du mérite réel de la composition la plus simple, voudroit apprécier la censure des

illustres amis de Molière par le tact d'une servante ingénue ? (34)

Cependant, le goût naturel est tout, c'est de là que tout doit partir, c'est là que tout doit aboutir : il est plus qu'on ne pense de tous les états, de toutes les conditions, comme de tous les pays. Un cœur droit, une âme docile aux mouvemens de la nature, en savent plus qu'on ne croit.

Nous oserons le dire, les mouvemens de l'âme, dans leur suite, et leurs développemens sont inimitables à l'esprit seul. Quelqu'artifice qu'il emploie à les saisir dans les autres, à les étudier, à les traduire, pour ainsi dire, nous n'y trouverons jamais qu'un acteur qui imite, qui copie ; mais ses efforts, quelques grands qu'ils soient, n'atteindront jamais à ce vrai essentiel, que la nature est seule capable d'enfanter (35). L'illusion qu'il occasionnera ne sera jamais assez profonde pour être ineffaçable, et non-seulement l'âme ne sera pas assez satisfaite pour s'en pénétrer, mais la mémoire elle-même, moins facile à décevoir que l'imagination et même que le sentiment, refusera long-temps de se charger du dépôt brillant et menteur, qu'on s'obstine à lui faire recevoir.

Les plus belles, quoique souvent les plus

extraordinaires fictions de la poésie, ne sont réellement que l'histoire fidèle de l'âme entière du poète ; et son objet, tel qu'il faut le concevoir, ne pouvant être que le culte des vertus, il est impossible qu'un grand poète ne soit pas un grand homme par le cœur. Il est impossible qu'il eût pu imiter si parfaitement, si fréquemment, ce dont il n'auroit eu aucune notion propre, ce qu'il n'auroit jamais ressenti, ce qu'il n'eut pas été capable d'éprouver, ou même des sentimens contraires aux sentimens habituels de son âme.

L'exaltation incertaine du moment, la fougue de l'imagination, le transport d'une passion inquiète, et que malgré sa violence, on est cependant forcé de se reprocher, seroit bien plus loin encore de pouvoir suffire à la gloire du poète, à la composition des chefs-d'œuvres de la poésie. La basse envie n'atteindra jamais à la hauteur d'une noble émulation, la brigue et l'intrigue ne donnent pas le génie ; la manie, la gloriole de la célébrité ne sont pas le généreux oubli de soi-même.

C'est à des racines plus profondes, et surtout abreuvées d'un suc plus nourricier, à une tige plus droite, à des rameaux mieux émondés, qu'il appartient de produire ces fruits ex-

quis et savoureux qui, après avoir d'abord charmé la vue, flatté l'odorat et le goût, finissent par donner de nouvelles forces, une nouvelle vie à notre âme (36), en lui laissant d'impérissables et délicieux souvenirs.

C'est l'amour de la patrie et de l'humanité qui alluma le génie des grands hommes. Ce furent les jouissances ineffables du sentiment le plus vrai, qui leur assurèrent une estime éternelle; c'est la pratique constante des vertus religieuses, civiles et domestiques (37), qui leur faisoient en peu de jours enfanter des chefs-d'œuvre (38).

Ne cherchons point ailleurs cette cause tant recherchée de la décadence du goût, des arts et des lettres : elle est dans la décadence des mœurs, dans le ridicule insensé que des esprits sans âme (39) jettent, d'une main perfide, sur l'héroïque et religieuse simplicité des temps antiques : cet horrible attentat ne manque jamais d'ébranler le trône des vertus, et tout ce qui est vraiment grand, généreux et sublime, tombe; mais doit enfin renaître avec elles.

FIN.

NOTES
DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Quod si, disciplinæ ut crescant, tibi cordi sit, de truncis minùs sis sollicitus, ad id curam adhibe, ut radices illæsæ, etiam cum aliquantulo terræ adherentis, extrahantur.

BACON, *De Argument. scientiæ.* lib. 6, cap. 2.

(1) LEURS *recherches souvent aimables, quelquefois profondes.* « L'étude des lettres est plus profonde » et plus philosophique qu'on ne le croit communé- » ment. La raison donnée de ce qui plaît ou déplaît, » dans un ouvrage de goût, embrasse toute la méta- » physique de l'esprit et du cœur humain. Beaucoup » de lecteurs ne s'en doutent pas. La manière aisée » avec laquelle se présentent les ouvrages de littérature » est si séduisante, qu'on croit qu'il suffit de se laisser » aller à l'impression agréable qu'on éprouve en lisant » de beaux vers. » Le Batteux, *Princip. de Littér., avertissem.*

Ludentis speciem dabit, et torquebitur. HORACE.

(2) *Les plus purs et les plus nobles de nos plaisirs.* « Les plaisirs de l'imagination n'ont de prise que sur » l'œil et sur l'oreille, et ils sont absolument étran- » gers aux autres sens. Aussi, quand les deux pre- » miers sont en bon état, ils ne sont nullement » affectés; au contraire, nous ne pouvons avoir au-

» cune sensation de tact, de goût et d'odorat, sans » sentir en même temps nos organes correspondans » plus ou moins affectés : par cette raison, ceux-ci » sont regardés comme des sens grossiers, au lieu » qu'on regarde la vue et l'ouïe comme des sens d'une » espèce plus raffinée, et, pour ainsi dire, plus spiri- » tuelle. » Voy. tout ce morceau *des Plaisirs de l'Imagination et des Caractères du Goût*, par Priestley, inséré dans le Conservateur, ann. 1788, tom. 2, p. 184. Voy. aussi Bâcon, *De dignitat. et augment. sciencia-rum*, liv. 4, chap. 2, versùs finem.

Rousseau (Essai sur l'origine des langues, chap. 15), pense que la sensation du toucher n'est pas purement matérielle. « Je ne connois, dit-il, qu'un sens aux » affections duquel rien de moral ne se mêle : c'est » le goût. Aussi la gourmandise n'est-elle jamais le » vice dominant que des gens qui ne sentent rien. »

(3) *Qualifiés* de *devins*. Je rappellerai ici le grand principe de Pythagore : *Omne quod musicum est opus Dei.* Tout ce qui est harmonie est un présent du ciel.

Voy. Strabon, Géograph., liv. 1er. *Passim.*

Et Cicér. *Tusculan. Poëtam grave plerùmque carmen, non sine cœlesti aliquo mentis instinctu fundere putamus.*

« Nous ne pouvons absolument nous persuader que, » sans une inspiration quelconque et particulière du » ciel, le génie d'un poète fût capable de rien produire » qui fût digne de nos respects. » Ce n'étoit point là une opinion simplement populaire, c'étoit l'opinion des sages anciens et des sages modernes. *Voy.* Bâcon, *De la dignité et accroiss. des sciences*, liv. 2, chap. 13.

Elle ne peut pas faire la matière d'un doute ; je ne puis cependant m'empêcher de traduire le morceau dans lequel Horace peint la naissance des sociétés humaines. Il est d'une beauté qui doit faire excuser la foiblesse et les libertés de la traduction que je vais essayer d'en faire.

Sylvestris homines sacer, interpresq; deor.
Art. pœtic. v. 391.

« Orphée, cet ami des dieux, cet interprète de leurs volontés, fut le premier qui retira les hommes du fond des bois ; ce fut lui qui leur donna les premières leçon d'humanité, qui leur apprit à respecter la vie de leurs semblables, qui leur inspira de l'aversion pour ces festins sanglans et dénaturés auxquels ils se livroient avant lui. De-là nous est venu cette croyance, qu'il apprivoisoit les tigres, qu'il calmoit la rage des lions (*a*). La même raison a fait dire d'Amphion, fondateur de la redoutable Thèbes, qu'au son de sa lyre, les pierres se mouvoient, qu'il en disposoit par l'attrait irrésistible de ses accords. »

» La sagesse et la poésie, toujours réunies dans ces premiers temps, inspirèrent d'abord aux hommes de mettre l'amour de la patrie au-dessus de l'intérêt particulier, les préceptes de la morale et les objets sacrés du culte public au-dessus de tous. C'est ainsi qu'elles parvinrent à arracher l'homme physique à la brutale impétuosité des désirs sensuels ; qu'elles établirent l'union durable et légitime des époux, qu'elles bâtirent

(*a*) Voyez Bacon, tom. 2. *De la dignité et accroissement des sciences.*

les villes, qu'elles gravèrent sur des tables les lois protectrices ».

» Voilà ce que fit la poésie pour les sociétés humaines qu'elle avoit elle-même fondées : ce fut par de tels bienfaits que les poètes auxquels Homère succéda, méritèrent l'honneur insigne d'être qualifiés de divins. »

Bien loin qu'on doive regarder ce tableau du monde primitif, comme un jeu de l'imagination d'Horace, l'on a vu ou l'on verra dans cette première partie, que d'après les historiens les plus dignes de foi et les plus exacts, il n'est rien autre chose qu'un portrait frappant de la plupart des hordes du Nouveau Monde au moment de la découverte.

(4) *Appuyons-nous uniquement sur les faits les plus authentiques de l'histoire.* « Qui sera notre juge » dans la matière que je traite? Seroit-ce le raisonne- » ment? c'est le moyen de plaider éternellement. « Rapportons-nous-en à l'histoire et à l'expérience. Ne » faisons aucun fond sur nos propres idées; mais *re-* » *cueillons ce que nous avons appris là-dessus de* » *nos pères et des plus grands philosophes, pour com-* » *parer le tout avec l'expérience.*

Pluche, *Histoire du ciel. Plan de l'ouvrage.* C'est précisément là ce que j'ai essayé de faire. *Homines* (dit Bacon, liv. 3, cap. 4. *de dignit. et augment. scient.*) *Homines et properè nimis, et nimis longè, ab experientiâ et rebus particularibus, cogitationes suas divellere et abstrahere consueverunt, et suis meditationibus et argumentationibus se totos dedere.*

(5) *Voyons*

(5) *Voyons-les d'abord réunis ou civilisés par les prodiges qu'il sût enfanter.* C'est une grande question parmi les philosophes que celle de savoir si le besoin écartoit les hommes primitifs les uns des autres, ou bien s'il a contribué à les réunir ; mais cette question de quelque manière qu'on pense devoir la résoudre, ne fait rien à la proposition avancée. Si le besoin les séparoit, c'est donc le plaisir qui les a réunis ; si le besoin les réunissoit, c'est la poésie mère et sœur de tous les beaux-arts qui les a civilisés, par les raisons qu'on trouvera énoncées dans cette première partie.

Sur l'utilité de la poésie pour la formation des premières sociétés, *voy.* Gebelin. *Monde primitif*, *Du Génie allégorique des anciens*, art. 7, § 4, 5 et 6 ; et Rousseau, *de la Formation des langues. Comment l'expression figurée a dû précéder l'expression propre.*

(6) *L'homme est né bon sans doute.* Rousseau dit que oui. Helvétius, *De l'homme*, sect. 2, chap. 8, dit que non. Ceux qui ne se décident que par l'autorité seront fort en peine. Ce qu'il y a de très-singulier, c'est que l'un et l'autre invoquent l'exemple et le naturel des loups à l'appui de leur système. *Non nostrum inter vos tantas componere lites.* Ainsi laissant là toute discussion sur un sujet aussi épineux, et sur lequel il y auroit malheureusement trop de choses à dire, nous nous sommes rangés, sans trop d'examen, à celle de ces deux opinions que nous avons cru la plus propre à rendre les hommes ou bons ou meilleurs.

Une seule réflexion nous a décidés, parce qu'elle est fondée d'une manière assez constante, sur les récits des voyageurs. Dans tous les pays où la vie animale

est facile, est assurée, soit par la beauté et la fertilité du climat, soit par la continuelle abondance de la pêche, les hommes les moins policés ne sont point atroces comme dans ceux où la nourriture est difficile, incertaine et le produit de la chasse. Le *malas suadet fames* est également vrai pour tous les habitans du globe; il n'y a que l'*amor sceleratus habendi* qui ne soit pas universel.

(7) *Les hommes primitifs bornés par la faim et par l'engourdissement des sentimens de l'âme.* « Les » hordes de chasseurs sont au dernier degré de l'é- » chelle sociale; elles ne méritent pas le nom de » peuple. Ce n'est pas la guerre qu'elles font, lors- » qu'elles entrent en campagne : c'est la chasse; elles se » nourrissent alors de leur travail, de même qu'en » temps de paix, si elles savent ce que veut dire ce » mot, et si le sens qu'il renferme peut leur être » connu. Une armée de chasseurs ne peut guères ex- » céder le nombre de deux ou trois cents. Sa subsis- » tance est trop précaire.

Smith. *Richess. des Nat.*, liv. 5, chap. 1er., part. 1re.

Quant à l'engourdissement des sentimens de l'âme, voy. ci-après la note : *presque sans instinct pour l'amour.*

(8) *Ou plus tôt ou plus tard, ou dans telle contrée ou dans telle autre, ou dans plusieurs en même temps, arriva cette première révolution.*

L'Egypte a été pendant long-temps en possession de la gloire d'avoir inventé les arts et la science du gouvernement. *Voy.* Condillac, *Hist. anc.* Mais dans ce

dernier siècle, on a si savamment recherché, si éloquemment discuté la grande question de l'origine des arts et des sciences, qu'il est aujourd'hui très-difficile de savoir à quoi s'en tenir. Gebelin prétend que le Celtique est la langue mère de toutes les langues mortes ou vivantes de l'Europe. Il faudroit pour adopter ou rejeter son opinion, en connoissance de cause, des études si multipliées, que l'esprit s'en effraie; et nous devons sans doute nous méfier d'un système qui sembleroit arracher aux peuples de l'Orient la gloire d'avoir contribué à la civilisation du genre humain. Cependant il faut convenir que cette idée n'est pas nouvelle. *Annius de Viterbe, Comment. sur Beros. liv. 5. de regist. Babylon. pag.* 154, *edit.* in-12, dit : *Neque Galli à Græcis, sed potiùs à Gallis, Græcia et Asia litteras et disciplinas consecutæ sunt.* Platon avoit appris des prêtres égyptiens l'ancienne tradition de l'Atlantide, située par-delà les colonnes d'Hercule. Pythagore, suivant Ammien Marcellin, reconnoissoit dans les Druides des connoissances supérieures. *Druidæ ingeniis Celsiores ut auctoritas Pythagoræ decrevit*, et ce qui démontre l'ancienneté de ces Druides, c'est le peu de rapport de leur religion et de leur doctrine avec les religions et les doctrines de tous les autres peuples de la terre, Aussi Lucain disoit-il, en parlant d'eux et de leur croyance :

Solis nosse Deos et cœli numina vobis
Aut solis nescire datum est.

Le vieil Homère, dans le plus ancien des livres que nous possédions aujourd'hui, plaçoit les Champs-Elysées et la demeure des hommes pieux dans la Bétique (l'Espagne méridionale ou l'ancienne Trudétanie), dont Strabon, *Geograph.* liv. 3, nous raconte tant de

merveilles, et qu'on regardoit anciennement comme la plus belle et la plus heureuse contrée du globe : *Judicare etiam aliquis possit ob multam felicitatem hos homines etiam longœvos fuisse nominatos, maximi eorum principes, indèque esse quod dixit Anacreon :*

Non cornu Amalthei mi,
Non posco quinquaginta
Centumque : regnare annos
Tartesiis beatis.

Par où l'on voit que cette assertion que les lumières sont venues de l'Occident, n'est ni aussi nouvelle, ni aussi appropriée à notre climat qu'on pourroit d'ailleurs se le figurer.

Je ne veux pas dire que l'opinion d'Annius de Viterbe, qu'on sait d'ailleurs assez n'avoir pas été le plus infaillible des critiques, doive être adoptée; mais, d'après les témoignages si anciens et si authentiques que je viens de rapporter, et d'après la diversité des opinions modernes sur la position de l'antique Atlantide, je pense que l'opinion contraire est loin d'être démontrée; et mieux encore, que nous ne saurons jamais rien certainement des premiers âges du monde et des vicissitudes du globe. Heureusement, ces questions très-propres à occuper nos loisirs ne sauroient d'ailleurs avoir aucune influence sur notre bonheur. Permis à chacun d'errer à plaisir dans ces mers immenses des âges primitifs,

. . . . . Subit historiæ studium antiquissima summè
Quique placent. Græcos fastidit, nempe recentes;
Sanchoniatonem desiderat atque Berosum.

FLEURY, *épit.* à DORMESSON.

(9) *Quelle autre eût été plus appropriée à la nature*

de l'homme. Voyez Aristote, *Poetic.* chap. 4, et *Problêmes*, sect. 18, quæst. 3 et 9, et voy. la *Logique* de Port-Royal, part. 1, chap. 14. Le plaisir de l'âme consiste plus à sentir des mouvemens qu'à acquérir des connoissances. Voilà d'où vient ce goût universel de tous les peuples pour les fictions. Voilà pourquoi les nations les plus barbares comme les plus polies aiment toutes les inventions romanesques.

« L'Amérique en fait ses délices, dit Huet *(de l'origine des romans)*, les Péruviens l'emportent en cela » sur tous les autres. Ils ont leurs poètes qu'ils ap- » pellent d'un nom de même signification que celui » de *Trouvère.* Ceux de Madagascar ont aussi les leurs. » La Guinée a ses *Conteurs* comme le Canada. Tous les » peuples du Nord étoient dans ce cas. Les rois de Da- » nemarck avoient leurs *Scaldes*, ainsi que la Nor- » wège et l'Irlande ses *Poètes.* »

Cette inclination naturelle aux hommes pour les fictions vient, suivant le même auteur, de ce que les facultés de notre âme étant d'une trop grande étendue et d'une capacité trop vaste pour être remplie par les objets présens, l'âme cherche dans le passé et dans l'avenir, dans la vérité et dans le mensonge, dans les espaces imaginaires et dans l'impossible même, de quoi les occuper et les exercer.

Les bêtes trouvent dans les objets qui se présentent à leurs sens de quoi remplir les puissances de leur âme, et ne vont guères au-delà...

Les habitans des îles de la mer du Sud ont aussi leurs *Trouvères.* Voy. Banks, chap. 14, *Voyage sur l'Endeavour.* « Les Otahitiens joignent leurs voix au son de » leurs instrumens, qui sont des tambours et des es-

» pèces de flûtes traversières à deux trous seulement.
» Ils improvisent en chantant, ils appellent *pekai* ou
» chanson, chaque distique ou couplet. Ces vers sont
» ordinairement rimés, et lorsqu'ils étoient prononcés
» par les naturels du pays, nous y reconnoissions le
» mètre. »

Idem, chap. 17.

Cependant ces peuples n'avoient aucune espèce d'écriture.

(10) *Pour l'harmonie.* Voy. *Réveries du maréchal de Saxe*, liv. 1, chap. 6, *de la manière de former les troupes*, et liv. 2, chap. 2, à la fin.

« Lorsqu'un nabad indien va se promener en palan-
» quin, les boués (porteurs) vont très-vîte ; ils font
» jusqu'à deux lieues par heure, et s'excitent dans leur
» marche par des chants dont ils répètent ensemble
» le refrain. »

SONNERAT, *Voyage aux Indes*, chap. 2, à la fin.

(11) *Pour les allégories, pour les emblêmes, pour les Symboles.* Voy. Gébelin, *Monde primitif;* Pluche, *Histoire du ciel;* Bâcon, *De la dignité et accroissement des sciences*, liv. 2, chap. 3, en parlant de la poésie parabolique, et liv. 5, chap. 5. *Emblema deducit intellectuale ad sensibile : sensibile autem semper fortiùs percutit memoriam, atque in eà faciliùs imprimitur, quàm intellectuale. Adde etiam ut brutorum memoria per sensibile excitetur, per intellectuale minimè.*

(12) *Pour les causes surnaturelles.* « Si le peuple,
» dit Dumarsais (*Exposition d'une méthode pour ap-*

» *prendre la langue latine*, part. 1, § 4.), croit les » esprits follets et les loups-garoux, ce n'est pas parce » que les anciens avoient des empuses et des lémures; » mais parce que l'imagination humaine est construite » de telle sorte, qu'elle a aimé dans tous les siècles les » fantômes et le merveilleux. » « Les hommes » dit la *Logique* de Port-Royal, chap. 20, part. 3, « les hommes » n'aiment point à faire de distinction : le discernement » les embarrasse, ils veulent tout ou rien. » Et encore Dumarsais dans sa *Logique*, art. 13, § 12 : « D'un côté, » rien ne coûte tant à l'esprit que d'avouer son igno- » rance; de l'autre, l'esprit est paresseux et n'aime pas » les discussions de l'examen; cependant il veut juger, » et quand il ne voit pas d'une première vue la cause » d'un effet qui l'étonne, il en imagine une, et si une » cause naturelle ne se présente point à son esprit, on » a recours aux causes surnaturelles. » C'est pour ces raisons, qui sont de tous les temps et de tous les lieux, qu'Helvétius définissoit l'homme, *un animal crédule.* Voyez aussi Smith, *Sentim. mor.* part. 7, § 4. : *Que la disposition naturelle de l'homme est de toujours croire.* Et Pascal, part. 1, art. 10, pensée 11.

(13) *Font honneur à la poésie d'un aussi grand prodige.* Bossuet, *Hist. univers.* part. 2, chap. 3.

(14) *Le secret de leur intelligence divine.*

« La religion a consacré la poésie à son usage, dès » l'origine du genre humain. » (Fénélon, *Lettre à l'académie française.*) En effet, on ne peut douter qu'elles n'aient une origine commune. *Disceret undè preces, vatem ni musa dedisset.* HORACE.

Un poëme ne sauroit se passer de l'intervention des Dieux. Lucrèce lui-même commence le sien par une invocation, et cette invocation à contre-sens, ainsi que le remarque Marmontel, n'en est pas moins un des plus beaux morceaux de son ouvrage :

Neque enim nisi ritè vocato
Numine, fas quid quam ordiri mortalibus altum.
Vida *Poetic.* lib. 2, v. 24.

Parcourez le monde présent et passé, et voyez si les plus souverainement belles productions, depuis les poëmes d'Orphée et d'Homère jusqu'à l'Apollon du Belveder, la coupole de Michel-Ange ou l'Athalie de Racine : voyez si toutes ne sont pas émanées d'un sentiment religieux. Ce sentiment a été le flambeau du génie dans tous les genres, comme il est le seul qui puisse nous faire supporter les infortunes et les dégoûts de la vie. « Quelque malheureux que soient les mor- » tels, a dit un écrivain célèbre (Rousseau dans *Pygma-* » *lion*), lorsqu'ils ont invoqué les Dieux, ils sont plus » tranquilles ». Sans l'idée d'une puissance, d'une bienveillance surnaturelle, l'esprit humain, dans les jours de l'affliction, ne trouve plus où se prendre. Plus il a par lui-même de force, de grandeur et d'énergie, plus il est confondu à l'aspect de son néant, plus est horrible le mouvement avec lequel il retombe sur lui-même. « Si tu ne vois dans l'homme qu'un être périssable, » tout s'obscurcit, tout présente l'image du malheur, » et la raison gémissante ne voit que des sujets de tris- » tesse. » (Young)

C'est par cette raison que la médecine même appelle la confiance en Dieu, et la foi à l'immortalité de l'âme à son secours, ainsi qu'on l'a rapporté du célèbre Hu-

feland. Voy. *Tableau macrobiotique*, ou *l'art de prolonger la vie. Magasin encyclopédique*, du 1er. nivôse an 8, pag. 303 : *Que la sérénité et les douces occupations de l'âme, le contentement d'esprit sont la base de la santé et du bonheur.* Cette idée d'un ordonnateur suprême est aussi le type, est le fondement de tout ordre social. *Haud scio an pietate adversùs Deos sublatâ, fides etiam, et societas humani generis, et unà excellentissima virtus, justitia tollatur.* Cicer. *De Nat. Deor.* lib. 1, § 2. Et comment en effet persuader aux hommes qu'ils sont frères, qu'ils doivent se traiter en frères, s'ils n'ont pas un père commun. *Hâc unâ sapientiâ quod Deorum immortalium numine omnia regi, gubernarique perspeximus omnes gentes, nationes que superavimus* (Cicer. *De Harusp. respons.* cap. 9). Pourquoi cela? Condillac va vous l'expliquer (*Hist. anc.* liv. 5, chap. 1er.). « La piété envers les Dieux explique » le passé, répond de l'avenir, et soutient dans les » plus grandes entreprises. » Voy. aussi Smith, *Des sentimens moraux*, part. 3, chap. 2, page 260, *édit.* in-8°. an 6, et part. *ead.* chap. 5.

(15) *Les premiers philosophes, les premiers législateurs, les premiers historiens ont été des poètes.* Rien n'est plus constant. Les règles ou tables par lesquelles les Brames calculent encore aujourd'hui les éclipses avec une étonnante célérité sont en vers. Elles ont peut-être cinq à six mille ans, dit Bailly (*Astronomie ancienne*). C'étoit l'usage immémorial des Druides comme des Indiens, des Grecs comme des Chinois. L'époque où l'on commença à introduire la prose dans les écoles de la Grèce est fixée par ce passage de *Flo-*

rus, lib. 5 : *Versuum nexu repudiato conscribere ausus passivis verbis Pherecydès.* Or, ce Phérécyde ne vivoit guères que cinq cents ans avant l'ère chrétienne. Sur les annales des peuples avant Homère, voyez Dubos, *Réflexions sur la peinture et la poésie*, § 37, part. 2, et sur l'ancienne Germanie, *idem*, part. *ead.* page 540.

On peut dire et l'on a dit de tous les peuples du globe, ce que Tacite rapporte des Germains : *Celebrant carminibus antiquis (quod unum apud illos memoriæ et annalium est genus) Tuistonem Deum.* Et en parlant d'Arminius, cet illustre libérateur de la Germanie : *Caniturque adhuc barbaras apud gentes. Annal.* et *De morib. German.* § 3 : *Sunt illis hæc quoque carmina, quorum relatu, quem Barditum vocant, accendunt animos, futuræque pugnæ fortunam ipso cantu augurantur.*

Les cantiques, dit Fréret, sont la seule manière de perpétuer les traditions historiques des peuples. « C'est » parce qu'il n'y en avoit pas chez les peuples de l'A- » mérique, qu'on ne sait rien de leur origine. Les Pé- » ruviens seuls en faisoient usage. » (Remarquez que Fréret s'accorde en ce point avec Robertson, *Hist. de l'Amérique*) « Et c'est sur des hymnes semblables que » Garcilasso a composé leur histoire. Elle remonte » jusqu'à Manco-Capac, c'est-à-dire, à quatre cents » ans avant la découverte. Cet auteur, fils d'une *Palla*, » avoit appris ces cantiques dans sa jeunesse, et comme » l'intelligence des *Franges* ou *Quipos* étoit perdue, il » ne lui restoit plus d'autres mémoires. » *Mémoires de l'Académie*, vol. 24, p. 427. Huet, *de l'Origine des romans*, parle aussi des anciennes romances espagnoles, si anciennes qu'à peine peuvent-elles être en-

tendues; elles ont quelquefois servi à éclaircir l'ancienne histoire d'Espagne. Voy. *Géograph.* de Strabon, lib. 2. Bailly, *Essai sur les fables*, chap. 8.

(16) *En Perse, et sur les rives du Gange.*

Voyez *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres;* Mignot, sur les anciens philosophes de l'Inde, vol. 31; et la *Bibliothèque Orientale*, de d'Herbelot.

(17) *En Europe ce sont les Druides.* Le dogme principal des Druides étoit l'immortalité de l'âme.

..... Regit idem spiritus artus
Orbe alio, longæ (canitis si cognita) vitæ,
Mors media est.

LUCAIN, lib. 1.

Et César, *Comment.*, liv. 6 : *In primis hoc volunt persuadere, non interire animas, sed ab aliis post mortem transire ad alios.*

(18) *Les Bardes.*

Vos quoque qui fortes animas, belloque peremptas
Laudibus in longum vates demittitis ævum,
Plurima securi fudistis carmina Bardi!

PHARSAL, lib. 1.

(19) *Les Scaldes.* « C'est de l'Islande, dit Torfæus, » que sont sortis ces poètes qui, sous le nom de *Scaldes*, » se sont rendus si fameux dans tout le Nord par le » crédit dont ils jouissoient auprès des rois et des » peuples. Et en effet, cette nation a toujours pris soin » de conserver la mémoire de ce qui se passoit d'im-

» portant, soit chez elle, soit chez ses voisins les Nor-
» wégiens, les Danois, les Suédois, les Ecossois, les
» Anglois, les Groënlandois.... C'est avec le secours
» de ces poésies, que les auteurs islandois ont composé
» toutes les chroniques qu'ils nous ont laissées. » Mallet, *Introduction à l'histoire des peuples du Nord*, chap. 2.

(20) *Les caractères de l'écriture n'étoient pas même inventés.* Nous jouissons, et trop souvent nous abusons des découvertes des peuples anciens, sans songer à ce qu'il en a coûté de peines et de siècles pour les imaginer et nous les transmettre. Celles même qui paroissent les plus simples aux esprits vulgaires, n'ont pas été quelquefois les premières inventées. Quelle multitude de générations ont successivement disparu de dessus la surface du globe, avant que le genre humain en fût à l'*A B C*; voy. Pluche, Warburton, Gébelin, etc. On a commencé à graver les idées par le dessin et la peinture, comme les Mexicains au moment de la découverte de l'Amérique; puis sont venus les symboles, dont les Chinois se servent encore. Pour écrire le mot *bonheur*, dit l'historien du *Voyage de Macartney*, ils peignent une mère environnée d'enfans et de terres : ensuite les hiéroglyphes, comme les anciens Egyptiens; enfin on a peint les caractères des sons et non des choses : invention communément attribuée aux Phéniciens. Rousseau *(de la formation des langues)* prétend que cet usage fut, dans la Grèce, postérieur à Homère.

(21) *Il seroit permis de penser que la poésie des*

peuples primitifs consistoit.... Il ne faut pas croire que les règles de leur poésie fussent aussi strictes qu'elles l'ont été depuis, et sur-tout qu'elles le sont chez les nations modernes. *Antiquissima poësis solùm metro et dictionis majestate differebat a pædestri oratione*, dit Vossius, lib. 1, cap. 3, § 16; et ailleurs : *Poësis rudis à principio, sicut pictura, musica; ut in psalmis ac thernis, ne rythmus quidem observabatur, sed erat oratio soluta quà spiritu ac caractere poetico animabatur. Hebræi in versibus nihil attendunt præter syllabarum numerum et accentum.* Mais sur cette dernière question, plusieurs auteurs justement célèbres ont été d'un avis différent de celui de Vossius. Le même dit encore ailleurs : *Cantica illa (antiquissima) si non metro saltem rythmo constabant, quod et dictum velim de antiquis græcorum versibus : quos designat Maro, cum ait.*

Nec non Ausonii, Troja gens missa, coloni
Versibus incomtis ludunt risuque soluto.

Ubi non dubito, quin intelligi debeat simplex rythmus cum cantu. Hoc est versus numeros habens quidem, at non metro constans quales fuere Fescenii veteres... cùm cantui essent accomodati, ad poesin ea oratio pertinebat. Quippe carmen nihil aliud est quam oratio cantui accomodata.

Au reste, quoi qu'il en ait été ou quoi qu'il en soit aujourd'hui de la versification ancienne et des règles de la versification moderne, ce qui a constitué et ce qui constituera essentiellement la véritable poésie dans tous les temps et chez tous les peuples, est cette règle souveraine établie par la nature et énoncée par Quintilien, liv. 16 : *A poetis, et in rebus spiritus, et in verbis sublimitas, et in affectibus motus omnis, et in personnis decor, petitur.* Tout le reste est d'habitude, ou

d'usage ou de convention, et peut être ou omis, ou pratiqué ou changé suivant les divers caractères des idiômes ou des peuples, sans toucher le moins du monde à ce qui constitue essentiellement la nature de la poésie. *Et sacra quædam et divina res poesis.* C'est à elle seule qu'il appartient de réunir les hommes dans l'intensité d'un même sentiment : *Necesse est*, dit Cicéron, *uti motu animi, qui uti ratione non potest. Tuscul.* lib. 4, § 25. Nous chantons encore les cantiques de Moyse, et nous doutons de l'influence de la poésie!

(22) *Les cantiques de Job et de Moyse.*

Quelques interprètes ont regardé les paroles que Lamech adresse à ses femmes, comme un fragment de la poésie anté-diluvienne. Bacon, *De la dignité et accroissement des sciences*, liv. 1, remarque qu'entre le peu de choses que les annales sacrées racontent des temps qui ont précédé le déluge, elles ont parlé d'une manière particulière de ceux qui ont inventé la musique. Sur l'ancienneté de la poésie, *voyez* aussi Bossuet, *Hist. univers.* part. 2, chap. 3. *Voy.* sur le livre de Job, *la Démonstration Evangélique* de Huet. Sur les cantiques de Moyse, *les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, vol. 23, p. 100, où il est dit que David fut le restaurateur de la poésie et des cérémonies religieuses chez les Hébreux, et que Salomon, auteur d'un grand nombre d'odes et de trois mille paraboles, porta la poésie et la musique au plus haut degré de splendeur. Ce dernier les appeloit (Ecclésiaste, chap. 11, vers. 8) *les délices des enfans des hommes.* Saint Jérôme a remarqué le genre d'éloquence propre au siècle d'Alexandre, dans le livre *De la Sagesse*, composé par un Grec. Racine le fils y

trouve plutôt celle de l'Egypte, au temps des Ptolémés. Il porte le même jugement du style des deux livres des Machabées, et de la dernière partie de l'Ecclésiaste. Voyez Gibbon, *Histoire de la décadence de l'Empire Romain*, chap. 21.

(23) *Les nomes.* Voyez *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, tome 12, *des Hymnes des Anciens*, part. 2. Fabricius, *Biblioth. Grec.* liv. 1, c. 26, § 1. Les *Nomes* étoient d'anciens chants ou hymnes en l'honneur des Dieux. On les nommoit de ce nom qui veut dire *lois*, ou parce qu'ils avoient tous la même forme, ou plutôt parce que, suivant Aristote (*Problêmes*), avant l'invention des lettres et de l'écriture, toutes les lois étoient en vers, et se publioient en musique au son des instrumens. Il me vient dans la pensée que le lecteur pourroit bien sourire à l'idée de cette législation musicale, mais il est prié de considérer qu'aujourd'hui encore les crieurs publics se font accompagner ou précéder d'une trompette ou d'un tambour, pour exciter et captiver l'attention du public.

Les *Nomes* furent pour les Grecs, ce que furent pour les Etrusques les vers *fesceniens*, appelés ainsi de *Fescennia*, ville d'Etrurie. Les louanges des Dieux en avoient d'abord été l'objet; dans la suite on y mêla des railleries grossières, d'où naquit la *Satire* :

Nostri autem ut sanctum divos Helicona colentes
Cœperunt primum in Latium transferre, fluebant
Versu incomposito informes, artisque pelasgæ
Indociles musâ fundebant carmina agrœsti
Sylvicolas inter faunos.

Vida *Poetic.* v. 149.

Nous avons oublié de remarquer, en parlant des

nomes, qu'Aristote fut mis en justice, pour avoir honoré la mémoire de son ami Hermias d'Atame, par la composition d'un *pœan* (espèce de *nome*), et avoir ainsi prodigué à un mortel un honneur qui n'étoit dû qu'aux Dieux. Sur les prix de poésie proposés dans les jeux publics de la Grèce, voyez les *Remarques sur Plutarque. Mémoires de l'Acad. des Inscript.* vol. 10, et une *Dissertation* de Du Resnel, vol. 13, ainsi que Pausanias, *De la Phocid.* chap. 7.

(24) *Tables Eugubines.* Ces tables (dit Gebelin, vol. 6, *Discours préliminaire*) furent trouvées au nombre de sept en 1456, à Eugubium, ville considérable de l'Ombrie, située dans les Apennins. Elles sont chargées d'inscriptions. Deux d'entre elles sont gravées en caractères *latins*, les cinq autres en caractères *italiques* ou *pelasges* qu'on appelle *étrusques*, parce qu'il fut employé par les peuples de l'Etrurie qui étoient également Osques. Suivant Pline, cité par Bullet (*Etymologies celtiques*), les Umbriens étoient les plus anciens peuples de l'Italie; originairement venus des Gaules, ils se mêlèrent aux Grecs qui étoient venus dans le même pays par l'Orient, ce qui fit que la langue Sabine-Ombrienne étoit composée originairement du Grec et du Celte, deux langues qui, d'après Gebelin, étoient non pas sœurs, mais filles l'une de l'autre. Ce dernier traduit une de ces tables : c'est un cantique ou *nome* en l'honneur de Jupiter, dans le genre du poëme séculaire d'Horace. En effet, ces tables furent trouvées à quelque distance d'un temple élevé à ce Dieu au haut des Apennins, et dans une forêt de chênes qui, dit-on, avoit été son premier sanctuaire.

(25) *Les*

(25) *Les chants saliens institués ou transférés à Rome par Numa.* Cicer. *de Orator.* lib. 3 : *Numerorum vis aptior est in carminibus et cantibus, non neglecta à Numa Pompilio, rege doctissimo, majoribusque nostris : ut epularum solemnium fides et tibiæ, Salionum que versus indicant.* Et *Tuscul.* lib. 4, § 2 : *Cùm carminibus soliti illi (Pythagorei) esse dicantur et præcepta quædam occultiùs tradere, et mentes suas à cogitationum intentione, cantu fidibusque ad tranquillatem traducere,* (Voyez Quintilien, *Instit.* lib. 9, c. 4.) *gravissimus auctor in originibus, dixit Cato, morem apud majores hunc epularum fuisse, ut deinceps qui accubarent, canerent ad tibiam clarorum virorum laudes atque virtutes : ex quo perspicuum est, et cantus tùm fuisse rescriptos vocum sonis et carmina.* Gebelin, des tables eugubines bien antérieures au règne de Numa, tire l'induction, que ce dernier n'inventa point le culte et la religion qu'il donna aux Romains, mais qu'il se contenta de transférer dans la nouvelle ville le culte des nations voisines, en profitant des leçons des sages qui l'avoient précédé. Il prétend que les prêtres saliens étoient un établissement celtique, dont on retrouve encore des vestiges dans la Suisse.

Voici une réflexion de Mallet, *Edda, fab.* 20, *note d.* « On n'a jamais vu, on ne verra jamais un usage con-
» sidérable sortir tout-à-coup du néant et s'établir
» avec succès, sans que rien d'analogue y ait auparavant préparé et amené les esprits. »

Une chose assez curieuse, et que je ne puis m'empêcher de remarquer, c'est l'opinion de Gebelin sur les prêtres de l'antiquité qui présidoient aux cérémonies *fulgurales*, et qui avoient l'art d'attirer la foudre.

Suivant lui ces prêtres possédoient le secret de l'électricité. Voy. Cicer. *de Divinit.* lib. 2, et Ovide :

Eliciunt cœlo te Jupiter, unde minores,
Nunc quoque te celebrant, eliciumque vocant.

J'ai cité plus haut les vers d'Ovide, dans lesquels il est question de la poésie des Ausoniens.

(26) *Les poëmes des premiers Druides. Magnum ibi numerum versuum ediscere dicuntur. Itaque non nulli annos vicenos in disciplinâ permanent; neque fas esse existimant ea litteris mandare, cum in reliquis ferè rebus, publicis privatisque rationibus (Græcis) litteris utantur.* Cæsar. *Comment.* lib. 6. Cette loi religieuse et politique des Druides a été si bien observée, qu'il ne nous reste aucun fragment de ces poëmes volumineux qu'on mettoit vingt ans à apprendre, et qui renfermoient tous leurs principes de religion, de morale et de politique. On connoît d'ailleurs assez précisément l'histoire de leur anéantissement, lors de l'invasion des Gaules par les Romains, mais celle de leur origine se perd absolument dans la nuit des siècles, et vraisemblablement on ne saura jamais rien ni de l'époque, ni des moyens par lesquels ils s'étoient établis dans les pays que nous habitons. D'après Gebelin, l'origine de cet ordre fameux remonteroit, ainsi que l'idiôme dont ils faisoient usage, aux premiers siècles de la civilisation de l'Europe. J'ai remarqué, d'après le témoignage de Lucain, que leur doctrine n'avoit aucun rapport avec celle de tous les autres peuples du globe : ce qui démontreroit invinciblement leur prodigieuse antiquité.

(27) *Ni même si l'on veut de la rime.* Ici j'accorde

bien au-delà de ce qu'on pourroit demander, car le retour périodique des mêmes sons est agréable à tous les hommes. Quelques gens de lettres ont remarqué que même dans les langues les plus perfectionnées et qui ont une prosodie, les poètes, loin d'éviter la rime à la césure sembloient au contraire l'avoir recherchée, surtout lorsqu'il s'agissoit de peindre un objet gracieux.

Dicite, Pierides : non omnia possumus omnes.
Magnus ab integro seclorum nascitur ordo.
Desinet ac toto surget gens aurea mundo.

Les églogues les plus gracieuses de Virgile, sont celles où ces sortes de rimes sont les plus fréquentes. Les poètes élégiaques, Ovide, Catule, Tibule, en sont remplis au point qu'il n'est pas possible qu'ils ne les aient recherchées.

Dans la dix-neuvième élégie de Properce, liv. I,

Non ego, nunc tristes verteor, mea Cynthia manes.

sur laquelle je viens de jeter les yeux à l'ouverture du livre, et qui n'est composée que de vingt-six vers, j'en ai compté quatorze où la césure rime avec la syllabe finale. Nous avons vu plus haut que les couplets des Taïtiens sont rimés. Tous les peuples ont fait usage de la rime, et les plus grossiers sont ceux qui l'ont le plus employée, parce qu'elle pouvoit leur tenir lieu des autres agrémens de la poésie, et qu'elle servoit à graver ses productions dans la mémoire par le plaisir qu'y trouvoit l'oreille ; c'est pour cela que les anciennes proses étoient rimées pour la plupart, ainsi que nos proverbes populaires le sont encore. Toutes ces raisons n'ont point empêché *Dubos*, § 36, part. I, de dire que la rime, ainsi que les fiefs et les duels, devoient leur ori-

Université BIBLIOTHÈQUE Ottaviensis

gine à la barbarie de nos ancêtres. Cette proposition n'est vraie que pour ces derniers objets : mais la rime doit la sienne à une cause très-différente, à un plaisir aussi innocent qu'il est universel.

(28) *Sur la facilité d'une pareille exécution dans ces langues primitives.* « L'étude de la philosophie (dit » Rousseau, en parlant des Grecs) et les progrès du » raisonnement ayant perfectionné la grammaire, » ôtèrent à la langue ce ton vif et passionné qui l'avoit » d'abord rendue si chantante.... Alors cessèrent peu- » à-peu ces prodiges qu'elle avoit produit, lorsqu'elle » n'étoit que l'accent et l'harmonie de la poésie, et » qu'elle lui donnoit sur les passions cet empire que la » parole n'exerça plus dans la suite sur la raison. » *(Formation des langues*, chapitre 19*)* Marmontel *(Poetiq.* chap. 6*)* voudroit donc bien inutilement pour la poésie une langue composée par Locke, par Racine et par Dumarsais. En cela, suivant Rousseau, il donneroit non-seulement trop à l'art, mais il lui auroit demandé le contraire de ce que l'art sait faire : le besoin de se faire entendre, et celui de communiquer ses sentimens inspiroient plus et mieux aux hommes primitifs, que ces trois grands hommes n'auroient pu leur en enseigner ; s'il est vrai, comme le dit Rousseau, qu'en cultivant l'art de convaincre, on perde celui d'émouvoir. *Ibid.*

(29) *Cette borne métaphysique où la sage prose commence, où la poésie, la fiction, la séduction finissent.* Il n'en existe pas davantage entre la prose et la poésie, qu'il faut bien distinguer de la versification, qu'entre

le chant et la déclamation. Voy. Grétry, *Réflexions sur le Huron.* Rousseau *(Observations sur l'Alceste* de Gluck *)* demande : « Quelle étoit la distinction caracté-
» ristique de la poésie lyrique ou accompagnée de la
» poésie purement *oratoire.* (Ce mot est remarquable.)
» Cette distinction ne consistoit-elle que dans le mètre
» et le style, ou consistoit-elle aussi dans le ton de la
» récitation ? N'y avoit-il rien de chanté dans la
» poésie qui n'étoit pas lyrique, y avoit-il quelque cas
» où l'on pratiquât, comme parmi nous, le rythme
» cadencé sans aucune mélodie ? » Rousseau, en faisant toutes ces questions, se joue de tout lecteur qui entreprendroit d'y répondre. Il savoit bien que les parties les plus éloignées de ces beaux-arts, dont le propre est d'imprimer des mouvemens à notre âme par le plaisir de l'oreille, se rapprochent par des nuances si délicates et tellement inappréciables, qu'on ne sauroit les distinguer et les séparer précisément les unes des autres. Ne disons-nous pas tous les jours d'un orateur qu'il chante, d'un musicien qu'il récite. Cicéron, lib. 3, *de Oratore*, et Quintilien, liv. 1, chap. 12, nous apprennent que les orateurs romains se faisoient accompagner d'un instrument qu'on appeloit *tonorium.* Le premier trouvoit cet usage indigne d'un orateur ; cependant Caïus Gracchus, dans ces harangues fougueuses qui ébranlèrent la république, ne négligea pas d'aider son éloquence, par ce moyen presque inconcevable pour nous : c'est que la connoissance des règles de la prosodie et de la musique faisoit une partie essentielle de la grammaire chez les Romains. *Nec citrà musicen grammatica potest esse perfecta, cum ei de rythmis metrisque dicendum sit.* Quintilien, liv. 1, chap. 4. Ce

qui étoit tellement vrai que, dans les temps précédens, la musique et la grammaire n'étoient qu'un seul et même art professé par le même maître. *Grammatica quondam ac musica junctæ fuerunt....* Quintilien, liv. 1, chap. 8.

(30) *Rassurés par l'incertitude des systèmes précédens.* Voyez ci-après, la note : *N'ont pu se réunir à l'unité....*

(31) *N'auroit-elle pas fondé les premières sociétés.* Cicéron, *de Natur. deor.*, *liv.* 2, § 59, fait honneur de cette révolution à l'éloquence ; mais on sait que l'éloquence des hommes primitifs n'étoit, et même n'a pu être que de la poésie. Sentir est de la nature de l'homme, il n'apprend que tard à raisonner. *Hæc nos juris, legum, urbium societate devinxit : hæc à vitâ immani et ferâ segregavit.* Et *Tuscul.*, *liv.* 5, § 2. *Tu urbes peperisti : tu dissipatos homines in societatem vitæ convocasti : tu eos inter se primò domiciliis, deindè conjugiis, tum litterarum et vocum communione junxisti ; tu inventrix legum, tu magistra morum, et disciplinæ fuisti....* L'on pourroit appeler toute l'antiquité en témoignage de la proposition que j'ai cherché à établir dans la première partie de ce discours. Mais c'en est assez, et je n'abuserai plus, du moins à ce sujet, de la patience du lecteur.

(32) *Malgré la monotonie insipide.* Elle résulte, dans les langues modernes, de l'ordre grammatical, et dans quelques-unes du défaut de prosodie.

Pourquoi la poésie réunit-elle aux effets qui lui sont propres, la plupart de ceux que produisent sur notre

âme la peinture et la musique? pourquoi est-elle un langage qui peint? pourquoi est-elle la musique de l'âme?

Elle est un langage qui peint par l'attitude et le mouvement, que ce que nous appelons *inversion* donne à la phrase. En effet, ces prétendues inversions ne sont autre chose qu'une disposition des mots plus analogue aux mouvemens de l'âme de celui qui parle, et, par conséquent, plus propre que la construction grammaticale à les communiquer à l'âme de ceux qui écoutent. Les signes des objets, qui sont les mots, y sont présentés à l'oreille, ou du moins à l'esprit, de la même manière que la peinture devroit offrir l'image de ces mêmes objets à l'œil du spectateur. Les plus frappans, les principaux sur l'avant-scène, les autres, dans un lointain plus ou moins éloigné, suivant leur degré d'intérêt et d'importance. Or, c'est là ce que nous ne pouvons jamais faire en françois, autant et de la manière qu'il le faudroit; et c'est là une des raisons qui fait que nous avons si peu de grands poètes, parce que si, d'un côté, l'inversion grammaticale est nécessaire pour peindre, de l'autre, en françois, à la moindre inversion trop forte, l'harmonie disparoît. Or, l'harmonie est la première chose à laquelle il faille penser, la poésie étant encore plutôt une musique qu'une peinture, puisqu'elle ne modifie notre âme que par l'organe de l'ouïe.

Quelquefois, à la vérité, l'ordre grammatical est celui que le sentiment demande; et alors, dans ces situations tranquilles, nos poètes sont d'une richesse de peinture et d'harmonie qui surpasse tout ce qu'on pourroit citer des anciens.

Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde ;
Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde ;
Cette grandeur sans borne, et cet illustre rang,
Qui, jadis, m'ont coûté tant de peine et de sang ;
Enfin, tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtisan flatteur la présence importune,
N'est que de ces grandeurs dont l'éclat éblouit.

Et ceux-ci :

Heureux qui satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché.

Les morceaux de ce genre se reproduisent sans cesse dans le poète de la *Bonne* nature, dans La Fontaine. Racine, qui avoit le cœur tendre et les passions douces, en est rempli. Et voilà pourquoi il sera peut-être aussi impossible de l'égaler pour le fini de ses tableaux, que pour la mélodie de ses vers et la pureté de son style. Son génie avoit une analogie parfaite avec le génie de sa langue. Au contraire, l'âme héroïque de Corneille n'a jamais pu s'y asservir, et tandis qu'il frappoit d'admiration l'Europe entière, et que, bouleversant l'âme de Turenne et de Condé, il forçoit le premier à s'écrier : où donc Corneille a-t-il appris la politique et l'art de la guerre ? ce poète, la gloire de la France, n'a cependant pu échapper aux justes critiques des grammairiens.

Je ne sais si c'est une illusion, mais il me semble qu'on pourroit s'entendre sur cette question si controversée : quelle est la construction naturelle de celle des Latins ou de la nôtre ? La construction naturelle est celle qui peint le plus naïvement les mouvemens de l'âme ; celle qui, le plus sûrement, les fait passer

dans ceux qui écoutent. L'homme ne parle que pour cela. C'est celle que les gens les moins instruits, que les enfans même emploient sans cesse, malgré la séduction continuelle de l'exemple des gens qui parlent grammaticalement.

Il y a quelque temps que, lisant les lettres sur la construction oratoire de Le Batteux, ma fille, une enfant de trente mois, m'adressa ces propres mots : *Papa, la toupie de mon frère, c'est Bourguignon qui l'a faite.* Voilà une construction purement latine, du moins autant que la langue françoise a pu le permettre : c'est le *serpentem fuge* de Le Batteux. D'abord elle demande l'attention : *Papa*, ensuite vient l'objet qui occupe le plus l'esprit de l'enfant, *la toupie* de son frère, *enfin c'est Bourguignon qui l'a faite.* Elle a tout nommé, tout montré avant de placer le verbe.

Le même jour je me promenois, encore occupé de la même idée ; un petit garçon, d'un âge moins tendre, ramasse un caillou et crie à son camarade qui s'éloignoit : *cette pierre, je te la jette à la tête, si tu ne me rends pas ma gobille.* Ici, l'objet qui doit lui procurer sa gobille est avant tout ; ensuite le verbe, parce qu'il indique l'action violente qu'il emploiera pour cela ; enfin la gobille, dont il est d'ailleurs si empressé, est nommée la dernière. En effet, il s'agissoit essentiellement de peindre le moyen violent par lequel il vouloit la recouvrer. Voilà ce que nous appelons des inversions : elles sont des constructions tout aussi naturelles que l'accent, que le geste menaçant dont ce dernier enfant accompagna et prononça sa phrase.

Il faudroit, avant tout, ne pas perdre de vue que les théories sur les langues ne sont venues qu'après l'invention des langues, et même que la plupart des règles n'ont été tracées qu'après leur perfectionnement. Dans ce genre, comme dans beaucoup d'autres, nous voulons tout donner à l'art, parce que l'art est l'ouvrage de nos méditations, est notre ouvrage; tandis que la nature a tout fait, et même, dans ce genre, tout perfectionné par le sentiment avant l'invention, ou du moins indépendamment de ces entraves que la manie des rhéteurs tend à resserrer sans cesse, mais dont la nature se jouera éternellement. Ayez de la justesse dans l'esprit, de la chaleur dans l'âme, étudiez les langues anciennes, consultez l'oreille, et ne craignez ni la foiblesse du style, ni l'impropriété des termes, ni d'offenser les lois de la grammaire. Voy. J.-J. Rousseau; voy. Rolin, Pascal; ce dernier a dit : *la véritable éloquence se moque de l'éloquence*, mais le véritable poète, qui se garde bien de choquer l'oreille, se moque même de la grammaire. De-là sont venues, dans toutes les langues, tant de façons de parler qui s'y sont introduites, bien qu'elles soient contraires à toutes les règles des grammairiens. Elles font, suivant d'Olivet, et cela est remarquable, elles font un des principaux charmes du style; tant est profondément gravé dans l'âme humaine, ce sentiment d'indépendance, que les hommes cherchent par-tout, et jusque dans les moindres choses.

C'est à rompre cette monotonie insipide des langues modernes, c'est à les ramener autant qu'il est possible à cette généreuse liberté, à cette énergique

simplicité des langues anciennes que doivent se réunir les efforts des génies et sur-tout des poètes de tous les genres. Mais bien loin de là, on néglige, même aujourd'hui, de les enseigner à la génération qui doit nous remplacer. Aussi ne crois-je pas possible que la langue françoise conserve long-temps cette perfection, cet éclat que lui donnoient les auteurs du grand siècle et ceux qui leur ont succédé jusqu'à ce jour. Les premiers se trouvèrent écrire purement, excellement dans tous les genres, plus encore, le fait est singulier, plus encore par la connoissance des langues mortes, que par une étude approfondie de celle dans laquelle ils produisoient.

Voyons actuellement comment la poésie est une musique.

Elle est une musique, 1°. par la beauté des sons, par la mélodie et la variété avec laquelle ils se succèdent, par l'énergie des accens qui sont en poésie, et dans la déclamation, ce que les notes sont en musique.

Les vers sont enfans de la lyre,
Il faut les chanter, non les lire.

2°. Par le rythme et l'harmonie que les longues et les brèves mettent dans la suite du poëme d'une manière sensible, et qui le devient encore davantage lorsque l'auteur s'est asservi aux lois de la versification.

3°. Enfin, par la mesure que l'expérience nous apprend à varier sans cesse, soit dans les phrases, soit dans les membres de la phrase, soit dans la suite des mots, sans qu'il soit jamais permis d'altérer cette unité de mouvement, inappréciable et cependant sensible, qui ne doit faire du tout qu'un assemblage de parties

différentes, jamais étrangères, et toujours assorties parfaitement entr'elles.

On voit, par cela seul, combien la poésie des langues primitives dont les mots peignoient à l'oreille, et dont toutes les syllabes avoient une valeur déterminée comme les noires et les blanches de la musique ; on voit, dis-je, comment ces poésies devoient être plus musicales que les nôtres, et combien elles offroient de ressources que nous n'avons plus.

Je dis *que nous n'avons plus ;* parce que l'agrément de la rime, par lequel nous avons remplacé tout cela n'en est qu'un foible dédommagement ; cependant tout le mal qu'on en a dit n'empêche pas que dans une excellente versification, dans celle dont on a fait disparoître cette monotonie qu'elle est toujours prête à y répandre, la rime ne soit une consonnance agréable, ou si l'on veut, comme une espèce de note tonique à laquelle tout vient se rapporter. Autre ressource. Nos substantifs et un grand nombre de nos adjectifs, ont conservé une harmonie imitative, qu'on ne sauroit leur disputer. Le fracas d'une maison qui s'écroule, le mugissement des vents, l'haleine des zéphirs, la rage du désespoir, le murmure des ruisseaux, les ténèbres de l'ignorance, la rapidité de l'éclair, les soupirs de l'amour, la honte et la stupidité du crime, l'innocence des champs, les horreurs de la guerre, les délices de la paix, doivent être aussi généralement sentis ; que l'aurore d'un beau jour, que les séductions de l'espérance, que le calme de la vertu. Ce sont les verbes sur-tout, qui, par la nature de leurs conjugaisons, et par la profusion avec laquelle il faut les admettre dans le discours, affoiblissent la plupart

des langues modernes. Ce que les François et les Italiens expriment lourdement par quatre mots, dit Pluche, qu'ils aient senti, *ch' eglino habbiano sentito ;* et les Anglais par cinq, *that they may hare felt ;* le latin le resserre en un seul, *senserint.* Aussi, excepté dans les temps où nos verbes se passent d'auxiliaires, comme au présent de l'indicatif, de l'infinitif et autres temps, ils sont absolument sans vivacité, sans harmonie, c'est toujours un bonheur de pouvoir s'en passer.

Je voudrois bien connoître comment Delille lui-même aura rendu en françois les trois vers et demi par lesquels Virgile peint Pyrrhus massacrant, aux pieds des autels, le vieux père d'Hector :

. . . . . Altaria ad ipsa trementem
Traxit, et in multo lapsantem sanguine nati;
Implicuitque comam lævâ dextrâque coruscum
Extulit, ac lateri capulo tenùs abdidit ensem.

D'abord quelle rapidité ! combien de choses dans ce peu de mots !

Altaria ad ipsa trementem traxit. Voilà trois mots où la plus douce des voyelles est répétée jusqu'à cinq fois, pour rendre plus dure encore la prononciation des deux mots consécutifs *trementem traxit*, qui peignent la résistance du vieillard et la violence du guerrier ; et *in multo lapsantem sanguine nati.* Voilà le cachet de Virgile. Quel tableau ! *Implicuit que comam lævâ*, ne voyez-vous pas Pyrrhus saisissant fortement et s'enveloppant la main à plusieurs tours des cheveux de Priam? *Coruscum extulit* ; ce dernier mot rejeté à l'autre vers, ne rend-il pas, par la lenteur de la première syllable *ex* suivi de la consonne *t*, et par la légèreté des deux brèves qui suivent, l'action de

l'homme qui tire son glaive du fourreau par un mouvement d'abord retardé et ensuite très-rapide. *Capulo tenus abdidit ensem.* Tous ces dactyles se plongent jusqu'au spondée *ensem,* comme l'épée de Pyrrhus jusqu'à la garde.

Sans doute nous ne connoissons ni la prononciation ni les accens des Latins; mais puisqu'on retrouve encore dans leurs vers des vestiges de cette mélodie, de cette harmonie imitative, combien ne devoit-elle pas être sensible pour eux? Or, que tout cela ne soit qu'une pure illusion de notre part, c'est ce qu'il n'est pas permis de penser, malgré l'entêtement de quelques critiques: d'abord, parce que nous ne le trouvons pas également dans tous les auteurs anciens que nous admirons; ensuite parce qu'il est assez facile de distinguer, à la seule harmonie musicale, les vers de Virgile, par exemple, d'avec ceux de tout autre poète. Cette expérience a souvent été faite, et même elle seroit facile à répéter autant que décisive. On raconte même de Conrart, un des fondateurs de l'académie françoise, que bien qu'il ne sut pas le latin, par l'habitude qu'il avoit d'en entendre lire souvent à ses amis, il ne s'y trompoit jamais pour le poète que je viens de nommer.

Mais la grande difficulté pour les poètes françois, une difficulté contre laquelle l'art et le travail seroient inutiles, si l'on n'étoit guidé par un instinct particulier, c'est le défaut de prosodie, c'est-à-dire, d'accent et de quantité. Malgré tous les efforts de Dolivet et de ses partisans, nous n'aurons jamais de quantité déterminée par des règles fixes. La nature de notre langue s'y oppose.

Cependant nous avons des longues et des brèves. Quelle langue n'en a pas; quelle langue même pourroit n'en point avoir ? Le discours, en ce cas, seroit-il autre chose qu'une continuité de bruit tellement uniforme, tellement léthargique, qu'elle n'auroit pas d'exemple dans la nature.

Pourquoi donc n'a-t-on pu déterminer la valeur de nos syllabes? C'est parce que cette valeur varie presque toujours, selon la place que les mots occupent dans la phrase, selon leur rapport avec ce qui précède ou ce qui suit, selon que le sens principal porte plus ou moins essentiellement sur tel ou tel mot. Dolivet l'a remarqué de deux ou trois, comme un *brave homme*, et au contraire un *homme brave ;* un *honnête homme*, et au contraire un *homme honnête ;* mais cette observation doit être étendue à presque tous, quoique dans la plupart elle ne soit pas aussi sensible. Cela pourroit venir encore de la multitude de nos *e* muets, qui précipitent la prononciation ; des consonnes qui terminent presque tous nos mots françois, et qui, se réunissant immédiatement aux voyelles qui commencent les suivans, se prononcent quelquefois comme si deux ou trois mots n'en faisoient qu'un. Cela viendroit encore du grand nombre de monosyllabes insignifians et sourds dont le françois est rempli. Tantôt ils se prononcent comme s'ils ne faisoient qu'un seul mot, *il y a, c'en est fait*, *tout est dit.* Tantôt il faut appuyer sur tel ou tel, ou même sur tous séparément. Or, peut-on appuyer sur une syllabe sans l'allonger ? Dans *non sans doute, non* est bref. Au contraire, dans celle-ci, *vous dites oui*, *et je dis non*, ici n'est-il pas long, ne doit-il pas se faire sentir davantage, parce

qu'il est comme une négative de l'affirmation? A la vérité, Dolivet a prétendu que l'accent étoit toute autre chose que la quantité ; mais peut-on élever la voix sur une syllabe, sans donner une vibration plus forte à l'air et au timpan de l'oreille, et cette vibration plus forte ne se prolonge-t-elle pas nécessairement? « La ré-
» sonnance du son, ou pour mieux dire sa permanence
» et son prolongement, ne peut naître que de la durée
» de l'agitation de l'air. Tant que cette agitation dure,
» l'air ébranlé vient sans cesse frapper l'organe au-
» ditif, et prolonge ainsi la sensation du son. Rousseau, *Dict. de Musique*, *verb.* son.

Autre observation. Plus les mots se trouvent rapprochés de la fin de la phrase, et plus ils se prononcent lentement : comme si n'ayant pu déterminer la valeur des syllabes, l'oreille eût voulu qu'on déterminât du moins celle des membres de la phrase, pour empêcher, comme le dit Cicéron, qu'elle ne se précipitât. Dans ce vers de Racine :

L'onde approche, se brise et vomit à nos yeux.

Le mot *onde* sera-t-il prononcé par un bon acteur, comme dans cet autre de Corneille :

Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde.

Ne doit-il pas l'être dans ce dernier exemple, de manière à peindre la vaste étendue des mers soumises à la domination romaine ?

En général, lorsque l'adjectif précède son substantif, ne faut-il pas le prononcer différemment que lorsqu'il le suit? Chez nous, dans les entretiens familiers, les syllabes n'ont pas toujours la même quantité que dans la déclamation ; et le chant y met encore trop souvent

de

de la différence. L'extrême vivacité de l'esprit françois lui fait traiter les mots de sa langue, comme il traite quelquefois les sujets les plus graves. C'est avec une pétulance, une gentillesse et de certains agrémens qui, j'ose le dire, ne sont pas toujours à leur place. Et quoique nous manquions de syllabes longues pour le discours grave et soutenu, par l'usage habituel de la conversation, nous en diminuons encore excessivement le nombre. Mais la musique quelquefois et le le chant sur-tout font bien encore d'autres ravages. Voyez-en les raisons, dans Chabanon. *De la musique considérée en elle-même.* Part. 2e., chap. 1er. *Des propriétés musicales des langues.* Il est des temps où la mode exige de dénaturer absolument la prononciation la plus universellement reçue.

J'ai peut-être mal fait de m'engager dans cette discussion, parce qu'il y a des sujets sur lesquels il vaut mieux ne rien dire, que de dire des choses qui ne soient pas assez développées. Ici les détails seroient infinis et souvent inappréciables à l'esprit, quoiqu'ils le soient toujours à l'oreille, pour ceux qui ont de l'oreille, s'entend :

Non quivis videt immodulata poemeta judex.

Cela est encore plus vrai pour nous que pour les Latins, puisqu'à Rome il n'y avoit pas un seul spectateur qui, au théâtre, ne fût choqué, si un acteur, avoit fait une faute contre la quantité. (*Cicer. Orat.*) Cependant tout cela ne serviroit-il pas à démontrer que nous n'avons point de règles fixes, point de prosodie, et que nos poètes, comme nos orateurs, n'ont d'autre guide que ce même instinct de la nature, qui

a consacré, uniquement par le plaisir de l'oreille, toutes ces différences.

C'est peut-être par cette raison que nous avons si peu de grands poètes, et que même quelques-uns, comme Mme. Deshoulières et Chaulieu, ont fait si peu de vers qui aient été retenus. Ce n'est que par un heureux hasard que l'âme se trouve dans une assez parfaite harmonie avec le sujet de ses chants, pour contenter le plus dédaigneux de tous les juges, qui est l'oreille. L'instinct seul peut inspirer la rigoureuse observation de tant de nuances incommensurables, qui, cependant, font le charme irrésistible des vers; l'expression qui les qualifie d'*heureux* est très-juste. Où elles se trouvent observées, tout le monde les sent; où elles ne le sont pas, souvent on ne sauroit rendre raison de ce qui y manque, et si, d'ailleurs, les pensées sont justes, si elles sont belles et assez bien exprimées, ne voyant rien à reprendre dans une composition de ce genre, n'y trouvant point de fautes, on se dégoûte de la poésie elle-même, parce que, sans défauts, du moins apparens, elle ne plaît pas. C'est que la poésie ne sauroit être médiocre : ou elle est prodige dans son genre, ou elle n'est rien, et pour être aussi parfaite, elle ne doit pas seulement être sans défaut, mais il faut absolument qu'elle agisse sur notre âme. Enfin, il faut qu'elle soit tout à-la-fois peinture, musique, poésie, du moins à un degré approchant de celui auquel les grands poètes de la nation ont pu arriver.

(33) *L'Indigente pusillanimité des langues modernes.* On ne sauroit douter que les langues primitives, que les langues anciennes qui en dérivoient plus immédiatement, ne fussent plus favorables à la poésie

que les langues modernes. Elles avoient été inventées par des hommes qui sentoient vivement et s'exprimoient naïvement, par des hommes qui vouloient toujours peindre, toujours émouvoir, jamais discuter. Les sons qui étoient l'image la plus sensible de l'objet, qu'ils étoient destinés à rappeler à l'esprit, étoient ceux-là même qui avoient dû être le plus généralement retenus et adoptés. Gébelin est admirable là-dessus. Toutes ses observations pourroient être démontrées encore aujourd'hui, par l'exemple de nos différens idiômes rustiques. Les divers patois qu'on parle dans les campagnes, et qui varient quelquefois d'un district à un autre, ne sont autre chose que la langue générale, corrompue, appauvrie par le retranchement d'un grand nombre de mots inutiles à ceux qui les parlent, ou dont le sens est trop abstrait; par l'altération de ceux dont la prononciation est trop difficile; par le racourcissement de ceux qui sont composés d'un trop grand nombre de syllabes, par la suppression d'un grand nombre de consonnes, par une addition continuelle de voyelles; enfin par tout ce qui peut rendre leur langue maternelle plus facile, plus flexible, plus accentuée et plus sonore. On y remarque aussi l'usage de fréquentes inversions que n'oseroit se permettre l'homme qui parle véritablement sa langue. Il semble que tous ces idiômes tendent, par toutes sortes de moyens et contre toutes sortes d'obstacles, à se rapprocher sans cesse des langues primitives. Ils ont comme notre ancien style marotique, que la poésie a eu tant de peine à abandonner, une naïveté et une énergie si particulières, qu'on seroit quelquefois tenté de les regretter pour les langues formées.

Aussi dans la plupart des contrées de la France; on peut remarquer certains morceaux de poésie écrits dans ces espèces d'idiômes, et qui, tels qu'ils sont, subsistent quelquefois, pendant des siècles, dans la mémoire des habitans. Souvent l'on serait fort en peine de s'en procurer la lecture. D'ailleurs, lorsque ces poésies sont dépourvues de cette espèce d'harmonie et de charmes qui sont indispensablement attachés à leur véritable et native prononciation, elles sont presque insoutenables.

Il n'est peut-être pas d'idiôme de ce genre aussi sourd, aussi monotone, aussi languissant que celui qu'emploient nos montagnards Allobroges, sur-tout dans les parties qui sont les plus éloignées de l'ancienne Provence; cependant nous avons plusieurs poëmes de cette espèce, dont la récitation a une grâce et une vivacité particulières. Je me permettrai de citer ici, et d'invoquer là-dessus le témoignage de tous ceux de mes compatriotes qui connoissent, et ils les connoissent tous, les poëmes intitulés *lo Dialogo délé quatro commare*, et celui de *Grenoblo meléroux*. Certainement ils ont été produits par des hommes qui n'étoient pas gens de lettres, et qui connoissoient apparemment fort peu les règles de la poésie. Tant il est vrai que la nature seule doue quelquefois les hommes, indépendamment de tout autre secours, de certains talens dont on ne peut jamais suffisamment rendre raison. Voy. dans les *Mémoires de l'Institut national*, sciences morales et physiques, t. 2, p. 209, les autorités, les exemples de pareils phénomènes, cités par *Cabanis*, et les raisons par lesquelles il explique l'apparition, quelquefois momentanée, de certains talens inspirés par

la nature seule, indépendamment de la culture de l'esprit et des secours de l'art.

Je ne crains point que cette note paroisse déplacée, même dans un sujet de l'importance de celui que je traite. Elle démontre trop bien, et par des faits authentiques, combien il est vrai, 1°. que c'est par la poésie que les hommes se sont ouvert la carrière des beaux-arts; 2°. que la nature seule, même avant la formation des langues et l'établissement des règles, a produit des poètes; 3°. que les productions de la poésie, lorsqu'elles ont été véritablement inspirées par la nature, et il ne sauroit y en avoir d'autres chez les peuples primitifs ou chez ceux qui, par leur peu de civilisation, doivent être considérés comme tels; que ces poésies, dis-je, sont très-propres à se graver, d'une manière presque ineffaçable, dans la mémoire des hommes. La poésie, dit Bacon *(De la dignit. et accroissem. des sciences*, liv. 2, chap. 13*)*, est une plante qui pousse d'elle-même et sans qu'il soit nécessaire de la semer. Et encore liv. 6, chap. 1 : *Quod ad poesim attinet : sive de fabulis, sive de metro loquamur, est illa, ut superiùs diximus, tanquàm herba luxurians, sine semine nata, ex vigore ipsius terræ germinans. Quare ubique serpit, et latissimè diffusa est ut super vacuum foret de defectibus ejus sollicitum esse.*

(34) *Pour y donner le signal et le mouvement* : « Les grands peintres furent toujours contemporains » des grands poètes, et les uns et les autres vécurent » toujours dans le même temps que les plus grands » hommes, leurs compatriotes. Il a paru, de leurs jours,

» je ne sais quel esprit de perfection, qui se répandoit
» de leur patrie sur le genre humain. Les professions
» qui avoient fleuri dans le même temps que la poésie
» et la peinture sont encore déchues avec elles. »
Dubos. Réflect. sur la *peinture et la poésie*, §13, *part.* 2.
En effet, le Jupiter olympien et la Minerve de Phidias n'avoient-ils pas été produits d'abord par le génie d'Homère? La lecture favorite de Michel Ange, c'étoit le Dante; il adopta, dans ses compositions, l'obscure profondeur de ce poète; comme Raphaël imita dans les siennes la noblesse du pinceau poétique de l'amant de Laure. C'est dans la description que Milton fait du jardin d'Eden que les jardinistes anglois ont pris leur genre. Le génie de Handel, comme celui de Lully, s'enflammoit par la lecture des beaux vers, le premier ne travailloit jamais qu'après avoir acquis de la chaleur et de l'énergie dans la lecture des poésies sublimes (*Beatie*). Pompée, si courageux et si grand dans sa jeunesse, n'entreprenoit rien de considérable sans se faire lire auparavant le portrait d'Agamemnon dans le premier livre de l'Illiade. Enfin, le maréchal de Saxe, la nuit qui précéda la bataille de Rauc~~oux~~, répondit à son médecin, Senac, qui lui demandoit la raison de la tristesse qui paroissoit peinte sur son visage :

Songe, songe, Senac, à cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle;
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourans
Dans la flamme étouffés sous le fer expirans.

Puis il ajouta à ces vers de Racine, parodiés :

Et tous ces soldats n'en savent rien encore.

D'après tous les traits de ce genre, qui remplissent

nos histoires générales et particulières, comme celles de tous les peuples, que faudra-t-il répondre à ces hommes malfaisans, ou du moins insensibles, qui s'obstinent à ne voir dans les chefs-d'œuvres de la poésie, qu'un jeu d'enfant? Rien. La poésie est un aimant qui n'attire que les âmes d'une certaine trempe. (Voyez Shakespeare, *Tragédie de Henri* VIII, scène 13, acte 2, et scène 1, acte 3.)

(35) Si l'homme n'avoit pour toute qualité de l'âme que la seule intellection. Voy. la même pensée dans *Pluche. Mécanique* des *langues*, pag. 301 ; voy. aussi le troisième discours sur le *beau*, par le père André. L'élégance avec laquelle elle est exprimée, l'affoiblit un peu. C'est le défaut ordinaire de cet auteur si estimable. Voyez encore *Mémoires de l'Institut national*, Sciences morales et politiques, *De l'influence des températures, par Cabanis*, § 10. « La vie est dans les sen-
» sations ; il faut absolument que l'homme sente pour
» vivre. Sentir est son premier besoin. »

(36) L'âme, dans les premières années de la vie, en reçoit des impressions ineffaçables. « Dans les pre-
» mières années de notre enfance, nous lions certaines
» idées à certaines impressions, l'habitude confirme
» cette liaison. Les esprits animaux prennent une route
» déterminée pour chaque idée particulière, de sorte
» que lorsqu'on veut, dans la suite, exciter la même
» idée d'une manière différente, on cause dans le cer-
» veau un mouvement contraire à celui auquel il est
» accoutumé, et ce mouvement excite, ou de la
» surprise, ou de la risée, et quelquefois même de
» la douleur ; c'est pourquoi chaque peuple différent

» trouve extraordinaire l'habillement ou le langage » d'un autre peuple. » Dumarsais. *Exposit. d'une méthode pour la langue latine*, part. 1, § 2 *de l'inversion.* Vous trouverez que de tous les peuples de la terre, ceux qui ont tenu le plus et le plus long-temps à leurs lois et à leurs usages, sont ceux-là même chez lesquels on a pris le soin de les graver, dès le plus bas âge, par le secours de la poésie, dans l'âme des citoyens. C'est la seule manière, j'ose le dire, d'en assurer la durée. Ici la philosophie ne peut être d'aucun secours : que de systêmes se sont culbutés les uns sur les autres, tandis que les poètes s'obstinent encore à évoquer les fables de la Grèce! Les poètes de tous les siècles se sont bornés à reconnaître la croyance établie ; ils ont fait plus, ils l'ont partout embellie ; les philosophes sont nécessairement novateurs; ils auroient beau trouver aujourd'hui la vérité, l'expérience des siècles doit leur prouver que ceux qui, après eux, courront la même carrière, ne s'y tiendront pas. Voy. *Pascal*, part. 1, art. 9, pensée 34.

D'où vient cette stabilité dans les mœurs de tous les peuples de l'Orient : d'où vient que tant de révolutions, que le despostisme y occasionne sans cesse, n'ont pu les changer? Cela vient de ce que les poètes philosophes de ces belles contrées, se hâtent, pour ainsi dire, de s'emparer des âmes des enfans pour les jeter toutes dans le même moule. *Voy. dans les mém. de l'Académ. des inscript. et belles-lettres, les mémoires de* l'abbé Mignot *sur les anciens philosophes de l'Inde*, et sur-tout le commencement du second de ces mémoires, *vol.* 31. *Voy.* Mallebranche, *Recherches de la vérité, liv.* 2, *chap.* 8, *et* Le Batteux *Des beaux-*

arts, réduits à un seul principe, 2e. partie, chap. 10. *Combien il est important de former le goût de bonne heure.*

(37) *De l'impalpable et fugitive vérité.* Il est certain qu'une foule de grands esprits dans tous les genres, depuis Démocrite jusqu'au maréchal de Saxe, ont été portés à croire, les uns que tout n'étoit qu'illusion, les autres que l'homme n'avoit aucun moyen incontestable de connoître où de reconnoître la vérité. Lisez *Pascal sur Montaigne.* On peut remarquer que les plus audacieux promoteurs de pareils systêmes ont presque tous vécu dans ces temps de troubles, où il se fait comme un déchirement dans les âmes par la subversion des idées reçues avant eux, comme invinciblement démontrées. Quelquefois aussi, les loisirs philosophiques, les délices des bosquets académiques, ont fait éclore, dans les esprits, de telles pensées. Mais quelles qu'en aient été les causes ou les occasions, si les sceptiques n'ont jamais pu établir généralement leur systême, ce n'est pas qu'ils ne le défendissent par des raisonnemens tout aussi plausibles que ceux par lesquels tant d'autres doctrines se sont propagées. Assurément, ils avaient beau jeu à disputer sur la nature de l'homme, sur les illusions des passions, sur l'authenticité du témoignage des sens, indispensables à la connaissance des choses extérieures. Au contraire, plus on se livrait à l'examen de leur principe, ou plutôt de leur défaut de principes certains, et plus on s'apercevoit que ce doute universel dans lequel ils finissoient par se réduire et se cantonner, étoit inexpugnable à la raison humaine. Le seul obs-

tacle, mais insurmontable, qu'ils aient trouvé à leurs progrès, ce sont les passions du cœur humain. L'homme abhorre le doute, parce que le doute, qui anéantiroit toutes les passions, s'il étoit absolu, le replongeroit dans le néant. C'est un précipice au bord duquel il ne sera jamais possible de le retenir. *Nam animus humanus miris modis ad hoc contendit, et anhelat, ut non sit pensilis, sed nanciscatur aliquid fixum et immobile, cui tamquàm firmamento in transcursibus et disquisitionibus suis innitatur.* (Bacon, lib. 5, cap. 4, *De dignit. et augment. scient.*) Le doute est pour l'homme un état tellement forcé, qu'il n'est point de fable si grossière qu'elle puisse être, que dans certains momens l'on ne puisse persuader aux hommes, et à tous les hommes sans exception. Les plus grands génies de tel ou tel siècle font, sur certaines matières, l'étonnement, et sur d'autres, le scandale des esprits, même médiocres, des siècles suivans.

A voir tant d'opinions contraires s'établir par tout sur la terre, et se culbuter, à leur tour, les unes sur les autres, d'âge en âge, l'on ne peut s'empêcher quelquefois d'entrer dans une espèce de suspicion du tout. Il est des instans où l'on seroit tenté de se demander si ce que les hommes appellent une erreur, est autre chose qu'une opinion détruite ? si ce qu'ils qualifient de préjugé n'est pas une opinion qui a fait son temps, et qu'on veut détruire, et si la vérité qu'ils recherchent avec tant d'ardeur, et dont ils font un si grand bruit, est autre chose qu'une opinion qu'ils veulent établir ?

Méditez les chap. 19 et 20 de la *Logique de Port-Royal*, 3e. partie. Méditez le chap. 4, liv. 5, *sur l'art de juger* dans Bacon, *de l'accroissement des*

sciences, et voyez combien il y a de sources d'erreurs, et de faux jugemens ; voyez s'il est beaucoup d'hommes, s'il en est même dont l'esprit et l'âme puissent être, puissent rester assez constamment, dans cet état indispensable, à la recherche de la vérité.

Au milieu de cet océan d'incertitude, où l'esprit humain est toujours prêt à s'engloutir, même par les efforts qu'il fait pour s'en retirer *(a)*, quelques sages anciens avoient pris un parti qui pourroit être approuvé

(*a*) C'est ce qui est arrivé à Bacon lui-même, dans son ouvrage sur la *Dignité et l'accroissement des sciences* (liv. 5, chap. 2.). Tout en attribuant à la vanité de Socrate, et au désir de paroître savoir réellement ce qu'il ignoroit, ce mot si connu de lui *qu'il ne savoit rien ;* tout en blâmant les sceptiques et les sectateurs de l'ancienne et de la nouvelle académie, Bacon finit par tomber lui-même dans le doute duquel il prétend retirer son lecteur. Car que l'objet aperçu ne soit qu'une illusion, ou que le nouvel organe imaginé par cet illustre philosophe pour y suppléer ne soit pas en lui-même assez perfectionné, ou même assez approprié à l'œil qui regarde pour rendre l'objet évident, ou pour le faire distinguer avec évidence, l'une de ces hypothèses suffit pour forcer à suspendre le jugement. D'ailleurs, comme le dit encore Bacon, liv. 5, chap. 4, l'esprit humain n'est point un miroir uni qui réfléchisse fidèlement les objets ; mais c'est plutôt un prisme enchanté par les habitudes de l'esprit et les passions de l'âme. *Mens humana corpore obducta et offuscata, tantùm abest, ut speculo plano, æquali, et claro similis sit, quod rerum radios sincerè excipiat, et reflectat, ut potiùs sit instar speculi alicujus incantati, pleni superstitionibus et spectris.* Pascal prétendoit que les hommes erroient plus souvent dans les principes de leurs raisonnemens que dans les conséquences qu'ils en tiroient. Saint-Evremond étoit d'un avis tout contraire à celui de Pascal, et Cicéron a bien osé dire *qu'on ne sauroit inventer rien de si absurde que cela même n'eût été avancé*

par des modernes. *Non ii sumus quibus nihil verum esse videatur ; sed ii, qui omnibus veris falsa quædam adjuncta esse dicamus, tanta similitudine, ut in iis nulla insit certa judicandi et assentiendi nota.* Cicer. de nat. deor., l. 1, § 5.

(38). De la foible et froide raison humaine. La raison humaine. Voilà un grand mot, mais un foible remède contre les passions, dit Mme. Deshoulières. Si, avant d'en parler, les hommes pouvoient être tenus de la définir, qui oseroit l'entreprendre ? Sur quoi est-elle fondée ? Est-ce sur le beau, sur le bon, sur le juste, sur l'utile ? Est-ce sur toutes ces choses ensemble ? Et quand on ne feroit pas ces questions dans les rapports de l'homme avec la totalité de l'univers, mais seulement dans le rapport de l'homme avec ses semblables, de l'homme, si l'on veut, avec lui-même, en seroient-elles plus solubles ? La raison n'a-t-elle de base qu'elle-même, de principe qu'elle-même ? Quelles en sont les conséquences essentielles ? Quel but se propose-t-elle ? Connoît-elle le but qu'elle doit se proposer ? Est-elle capable d'y atteindre ? Comment et pourquoi telle chose est-elle raisonnable ; l'est-elle aujourd'hui ? Comment et pourquoi telle autre ne

---

par quelque philosophe. Oh ! de quel bonheur les hommes pourroient-ils jouir sur la terre, si la vérité seule pouvoit le leur procurer? *Hoc itaque visum est mihi bonum, ut comedat quis et bibat, et fruatur lætitiâ ex labore suo, quo laboravit ipse sub sole, numero dierum vitæ suæ, quos dedit ei Deus : et hæc est pars illius.* Ecclesiast. cap. 5, vers. 17.

l'est-elle pas dans tel pays, qui le seroit dans tel autre? Celui qui a dit *numquam aliud natura, aliud sapientia dicit,* de quelle nature ou passions, de quelle sagesse ou raison a-t-il entendu parler? Laissons aux scholastiques, aux casuistes, car il en est en morale, à débrouiller tout cela.

« Ce n'est pas la raison (dit Smith. *Sent. mor.* » part. 7.) qui est le principe de la moralité de nos » actions et de l'approbation ou désapprobation que » nous leur donnons ; c'est le *sentiment immédiat* » que Hutcheson appelle le *sens moral.* La raison ne » peut que nous indiquer froidement les règles géné- » rales auxquelles nous devons nous soumettre; mais » le sentiment immédiat nous avertit avant tout » et indépendamment des règles tracées par la raison » de ce qui est juste ou injuste. » Les avertissemens du sens moral sont une émanation de l'être qui veille à la conservation de l'univers; l'homme ne le méprise jamais impunément, c'est-à-dire, sans se dégrader, du moins à ses propres yeux, parce que le vice est changeant et capricieux, et que même, couronné par les plus grands succès extérieurs, il a quelque chose d'ignoble : *tandis que la vertu seule est stable, est arrêtée*, dit encore Smith. Aussi, pour l'homme qui désire de conserver sa vertu, c'est-à-dire, de vivre constamment en paix avec lui-même, ou de recouvrer cette paix intérieure lorsqu'il l'a perdue, il n'est point d'habitude aussi dangereuse que celle de se dissimuler à lui-même la véritable nature de ses sentimens, de se donner le change sur le motif intime et réel de ses actions. C'est par ces condescendances perfides qu'on trouble d'abord la paix de son âme, et qu'on

parvient insensiblement à ruiner l'édifice de son bonheur. Nous ne saurions nous défendre assez obstinément des sophismes de notre raison, des insinuations de notre cœur. C'est dans ces momens d'orage, où les passions, soulevées contre le sentiment immédiat, voudroient transiger avec lui, que loin de nous laisser éblouir par les prestiges dont l'ardeur du désir nous environne, il faut, ramassant toutes nos forces, et nous mettant, en quelque façon, au-dessus de nous-mêmes, juger de ce que nous devons faire ou éviter; uniquement comme les autres en jugeroient par rapport à nous, par le sens moral. Cet effort n'est jamais sans récompense. L'objet de nos désirs, quel qu'il soit, mais sur-tout après que l'illusion du moment s'est évanouie, ne sauroit être d'un si grand prix, que le sentiment moral ne nous en dédommage. *Cogitate cum animis vestris, si quid vos rectè feceritis, labor ille à vobis citò recedet, benefactum à vobis dùm vivetis, non abscedet sed si quid per voluptatem nequiter feceritis, voluptas abibit, nequiter factum illud apud vos semper manebit.* Cato.

Remarquez qu'il n'y auroit point de règles de morale que l'esprit humain ne pût effacer par les subtilités de la dialectique, si ces règles étoient simplement l'ouvrage de la raison humaine, parce qu'alors elles s'appuieroient uniquement sur des convenances particulières, sur des motifs d'utilité publique plus ou moins et quelquefois diversement sentis. C'est ce qui avoit fait dire à Pascal *que la vraie morale se moquoit de la morale.* Au lieu qu'il n'est donné à aucune puissance sur la terre de pervertir, du moins entièrement et à jamais, le sens moral, qui est le même

pour tous les hommes (*a*), comme le rapport des sons, et les temps de la mesure dans la musique. Il est donc, quoiqu'on en dise, inné dans l'homme ; il entre dans la nature de son être, et sans lui peut-être la race humaine n'existeroit plus : parce que s'il ne suffit pas à protéger toujours des individus dégradés et périssables, du moins il fut établi par l'auteur des loix de la nature pour veiller constamment, assidûment à la conservation et à la propagation de l'espèce.

Remarquez encore que cette opinion de Smith et de Hutcheson, sur le sens moral, nous ramène, après plus de vingt siècles, aux idées éternelles de Platon, à ces idées essentielles qui, tandis que tout le reste, sans identité ni consistance, vient et s'échappe, naît et disparoît, existent par elles-mêmes renfermées dans les facultés de notre âme. « On ne sauroit s'en passer, dit Fénélon, pour établir quelques vérités » certaines, elles sont les premiers principes de la » raison, elles demeurent toujours les mêmes. Bien » loin que nous puissions les juger, ce sont elles au » contraire qui nous jugent et qui nous corrigent » quand nous nous trompons. »

Je terminerai cette note par cette pensée de l'illustre Bacon, cap. 3, lib. 7 *de culturâ animi. Concludemus hanc partem de culturâ animi cum eo remedio, quod omnium est maximè compendiosum et summarium rursùs maximè nobile et efficax, quo animus ad virtutem efformetur, et in statu collocetur per-*

(*a*) *Eo libentiùs Epicuri dicta commemoro, ut istis qui ad illa confugiunt, spe malâ inducti, qui velamentum se ipsos suorum vitiorum habituros existimant, probem quocumque ierint, honestè, esse vivendum.* SENEC. *epist.* 21.

fectioni proximo. Hoc autem est : ut fines vitæ actionesque deligamus, et nobis ipsis proponamus rectos, et virtuti congruos, qui tamen tales sint, ut eos assequendi nobis aliquantenùs suppetat facultas. Si enim hæc duo supponantur : ut et fines actionum sint honesti et boni, et decretum animi de iis assequendis et obtinendis, fixum sit et constans, sequetur, ut continuò vertat et efformet se animus, unâ operâ in virtutes omnes.

(39) *De leurs respects profonds pour ces sages, pour ces savans, qui tous furent compris sous la dénomination de poètes, amis des Dieux.*

Atque ego vel judicio veterum poteram esse contentus. Nam qui ignorat musicen (ut de hâc primum loquar) tantùm jam illis temporibus non studii modò, verùm etiam venerationis habuisse ut iidem musici, et vates et sapientes judicarentur? mittam alios; Orpheus et Linus : quorum utrumque diis genitum, alterum verò, quod rudes quoque atque agrestes animos admiratione mulceret, non feras modo, sed saxa etiam sylvasque duxisse, posteritatis memoriæ traditum est. Quintil., instit. orat., liv. 1, chap. 8, et Strabon : *quin etiam nostri solum sapientem esse pœtam, affirmarunt, lib.* 1.

J'observerai que Linus, suivant Diodore, avoit été l'instituteur d'Hercule; comme Chiron fut celui d'Achille; comme Démodocus fut celui de Clytemnestre; comme on a dit qu'Hostanus, le plus ancien des mages, avoit été celui de Zoroastre; comme Pithée celui d'Hypolite. Quant à Orphée, il fut le premier auteur du systême des mondes, de Fontenelle.

Primus

Primus visus est qui lunam et reliquas stellas credidit perindè ut terram nostram incoli et habitari. Fabricius, *Bibliot. græc.*, lib. 1.

(40) *Ceux qui passoient pour avoir épuisé..... comme ceux qui nous font voyager encore aujourd'hui...* C'est une chose bizarre que des savans aussi illustres que les Vossius, les Fabricius et autres, n'aient jamais remarqué cette influence souveraine, universelle de la poésie sur le cœur humain. Anacharsis lui-même, dans le Voyage en Grèce, lorsqu'on lui demande son opinion sur la poésie, se contente de répondre, qu'elle *peut être utile.* Hardion et La Nause sont les seuls qui l'ayent pleinement reconnu parmi les modernes. *Voy.* leurs *Mémoires*, dans ceux de l'académie des inscript. et bell. lett.

(41) Les *Brama.* Il fut l'Orphée des Indiens: c'est pour cela qu'ils le déifièrent et qu'ils lui ont donné pour femme, la déesse des Sciences et de l'Harmonie, la belle Sarassouadi.

(42) Les *Zoroastre.* Pline, liv. 30, § 2, dit que les vers de sa composition étoient au nombre de vingt fois cent mille; ils traitoient de l'astrologie, de la physique, de la magie, de la chimie, de la politique, de la religion. Pythagore fut le premier qui le fit connoître aux Grecs. Aujourd'hui encore, dans l'Asie, le livre de Zoroastre est intitulé *Zend-Avesta, parole vivante;* et ces deux mots sont la plus juste et la plus belle définition qu'on ait jamais donné de la poésie.

(43) Les *Orphée*, voy. *Essai sur les Fables, par*

Bailly, *chap.* 14 *et suivans.* Tout ce qu'il dit sur la religion, sur les mystères, sur la philosophie, sur la législation de ce poète, est très-curieux.

(44) Les *Moyse.* « Il a été admiré, non-seulement » de son peuple, mais encore de tous les peuples du » monde, et aucun législateur n'a jamais eu un aussi » grand nom parmi les hommes, » Bossuet, *Hist. univ., part.* 2, *chap.* 3. Il paroît que l'opinion de ce grand génie étoit que la poésie fût connue des Hébreux avant Moyse. Des deux fameux cantiques qui nous restent de ce dernier, l'un est sur le passage de la mer Rouge, et l'autre, celui qu'il chanta à la porte de la terre promise : *Cieux, écoutez ma voix, que la terre prête l'oreille aux paroles de ma bouche.*

(45) Les *Confucius.* Si les ouvrages de ce poète législateur ne sont pas doués de cet exaltation qui distingue la poésie des autres peuples, ils n'en sont que plus propres à faire le bonheur des hommes, par la beauté, la vérité des sentimens qui y sont exprimés. On ne peut douter qu'ils ne soient en vers, d'après ce que j'en ai rapporté dans le discours; d'ailleurs il ne faut que les lire, même dans les traductions, pour s'apercevoir que cet illustre législateur ne parla qu'au sentiment.

(46) Les *Charondas.* Ses lois étoient en vers et en musique. *Litterarum usu nondùm reperto, leges apud gentes quasdam decantari suasit necessitas, quo minùs illarum obliviscerentur, ita deindè sine necessitate, idem faciendi potuit obtinere consuetudo, nec*

injucundus usus, ut de Agatharsis tradit Aristoteles. Prob. 19. 28. Fabric. *Bibl. græc. lib.* 2.

(47) Les *Salomon.* Le fait est très-connu, et j'en ai parlé plus haut.

(48) Les *Licurgues.* Les savans ne doutent point que les lois de Licurgue ne fussent en vers. On rapporte même qu'il emprunta les secours du poète Thaletas, envoyé par lui d'avance à Lacédémone pour y préparer les esprits. Ces lois portoient le nom *d'Oracles*, et l'on sait que les Oracles étoient tous en vers. De plus, il ne voulut pas qu'on en écrivit aucune. Il le défendit expressément, dit Plutarque *(Vie de Licurg.)*. Aussi les Lacédémoniens regardèrent-ils la poésie et la musique comme quelque chose de sacré. Ils ne permettoient pas que la multitude chantât les poésies de *Spendon*, de *Terpandre* et d'*Alcman*. Les jeux Carniens qu'on célébroit à Sparte, consistoient principalement à adjuger les prix de poésie.

Pour la musique, ils faisoient un cas tout particulier de ce qu'ils appeloient le mode Dorien, dont l'intonnation plus basse et la modulation plus noble répondoient mieux à la gravité de la nation. On peut voir tout cela plus en détail dans les *Mémoires de Hardion et de La Nause*, vol. 13 et 19 *de l'acad. des inscript.* Voy. aussi *Fabricius*, *Bibli. græc.* lib. 1, ch. 34, § 4. *Et* Jean Vossius, *De rei pœtic. nat.* lib. 1, cap. 4, § 6. Celui-ci prétend que ce fut Terpandre qui mit en vers les lois de Licurgue; puis il ajoute : *Nec soli is mos Spartæ nàm in Hermippo, in sexto*

de legislatoribus proditum est, Charondæ etiam leges in conviviis cani à Thuriis solere. Imò, ut ait Martianus Capella, l. 9. Græcorum urbium multæ, ad lyram leges, decretaque publica recitabant.

(49) Les *Dracon*. Il renferma dans un poëme de trois mille vers, ces lois dont l'excessive rigueur est si connue.

(50) Les *Pythagore*. Voyez Diogène Laërce, *Vie de Pythagore*. Les vers d'or qu'on attribue communément à ce dernier, sont célèbres dans l'antiquité. C'étoit un recueil de maximes pratiques dans le genre des quatrains de notre illustre Pibrac, mort en 1584. Ces quatrains, qui furent traduits dans toutes les langues, sont restés gravés pendant long-temps dans la mémoire des François. On ne les connoît plus aujourd'hui que par les éloges des historiens. Le grand Condé répétoit souvent celui où il peint les irréparables effets de la calomnie :

Quand une fois ce monstre nous attache,
Il sait si bien ses cordillons nouer,
Que, bien qu'on puisse enfin les dénouer,
Restent toujours les marques de l'attache.

Voy. sur Pibrac, Helvét. *De l'homme*, chap. 18, section 2, où il rapporte l'opinion du cardinal de Retz. « Que par leurs sages maximes, Pibrac et d'autres dissipèrent en France plus de factions que n'en avoit pu allumer l'or de l'Espagne et de l'Angleterre. »

Il a paru dernièrement en France un ouvrage dans le genre des vers d'or de Pythagore, et des quatrains de ce Pibrac qu'on a appelé *une des lumières de la France, et le père des malheureux*. Il

me conviendroit peu de faire l'éloge d'une production aussi estimable : d'ailleurs quel père de famille pourroit n'en pas sentir et l'importance et l'utilité ?

(51) Les *Numa*. Voy. ci-dessus note *sur les chants des prêtres Saliens*.

(52) Les *Solons*, *les sept Sages de la Grèce et tant d'autres*. Voy. Plutarque, *Vie de Solon*. Strabon, *liv.* 1. *Passim*. On se rappelle le passage de Florus que j'ai cité plus haut : *Versuum nexu repudiato primus conscribere ausus passivis verbis Pherecydes*. Or, ce Phérécide qui avoit été le disciple de Pythacus et le maître de Pythagore, comme le dit Diogène Laërce, ne vivoit guères que cinq cents ans avant l'ère chrétienne. L'innovation qu'il avoit voulu établir n'eût aucun succès.

Cadmus de Milet, qui vint après lui, ne fut pas plus heureux. La tentative ne réussit que sous Hecatée de Milet, et Hélanicus de Lesbos. Alors la prose commença à prévaloir dans la Grèce, parce qu'elle se rapprocha de la poésie par le rithme et l'harmonie, et cela de plus en plus, jusqu'au temps de Platon, où elle atteignit à un tel degré de perfection, qu'elles semblèrent se confondre.

Ceux des lecteurs qui s'étonneroient que les discours publics des hommes d'état fussent en vers, en trouveront la preuve dans le Mémoire de Hardion, *Recueil de l'acad. vol.* 13. Et les raisons dans Condillac, *Hist. anc. liv.* 3, *chap.* 10.

Nous nous contenterons d'observer ici que la poésie ancienne pouvoit bien apparemment obtenir sur les peuples de la Grèce, assemblés dans leurs places pu-

bliques, et délibérant sur leurs intérêts, des effets semblables à ceux que nos grands poètes produisent encore aujourd'hui sur les théâtres modernes. N'y a-t-il pas une contradiction frappante à ce que les mêmes hommes qui, grace à la magie de la poésie, pleurent encore les malheurs des Grecs, et se laissent quelquefois saisir jusqu'au ravissement par le récit imaginaire de leurs belles actions, regardent cependant comme un paradoxe que leurs hommes d'état aient employé le même moyen pour les émouvoir sur des choses d'une toute autre importance?

C'est qu'après avoir, pendant si long-temps, réduit la poésie à n'être qu'un jeu plus ou moins frivole, nous ne sommes plus en état de comprendre comment elle a pu servir à rien de sérieux. C'est à cette considération qu'il faut attribuer les idées plus ou moins insuffisantes de tous les auteurs modernes au sujet de la poésie.

(53) *Ce n'étoit pas seulement chez les Egyptiens primitifs.* Voy. Huet, *De l'Origine des romans.* Ce fût chez les Egyptiens qu'Homère se perfectionna dans la poésie.

(54) Chez *les Indiens*, voy. l'abbé Mignot, *Mém. de l'acad.* vol. 31. Gibbon, *Sur Pilpai. chap.* 42.

(55) Les *Perses.* On prétend que de toutes les langues, la persanne est la plus douce et la plus harmonieuse. Si cela est on ne doit pas s'étonner du grand nombre de poètes que ce pays a produit. Voy. la *Bibliot. orientale* de d'Herbelot. Ferdousi est le plus célèbre d'entre eux; il a composé en vers l'His-

toire des rois de Perse. C'est l'Homère de l'Orient. Son poëme est composé de soixante mille couplets, et le prince sous lequel il vivoit lui donna une pièce d'or pour chacun d'eux. Les héros de son poëme sont *Rustan* et *Alfendiar*, qui se signalèrent dans la défense de leur pays contre les Afrasials du nord, qui étoient une horde de Scythes. Voy. *Gibbon*, chap. 26.

(56) Les *Arabes*. Les poésies arabes sont connues en Europe; et l'on sait que chez ces peuples, les poètes étoient les seuls historiens et les seuls moralistes. Voy. *Gibbon*, chap. 50.

(57) Les *Scythes de l'Asie*. Voy. dans *Gibbon*, chap. 34, la description d'un festin d'Attila. On se doute bien que leurs poésies étoient d'un genre aussi farouche que leurs mœurs.

Jornandès, *De rebus getic*. chap. 4, cite, d'après l'autorité d'Allavius, quelques anciennes chroniques des Goths, composées en vers.

(58) Les *Teutons*. Au temps de Charlemagne, les Bavarois, les Saxons et autres tribus qui parloient la langue teutonique, chantoient encore les ballades qui rappeloient les vertus héroïques, la valeur, la générosité et la fortune du fameux roi des Lombards. Alboin. Gibbon, *Décad. de l'empire romain*.

Sous Louis-le-Débonnaire, ces mêmes Saxons s'obstinant à ne pas vouloir apprendre à lire, on fut obligé de leur mettre le vieux et le nouveau Testament en vers, qu'ils apprenoient volontiers par cœur, et qu'ils chantoient à leur manière.

Voy. *Recherches sur l'Irlande*, par C. Millon, 2e. vol. *du Voyage d'Arthur Young*. Dans les ch. 7 et 8 *des mœurs, coutumes et usages des anciens Irlandais*, on parle du *Psaltuir Teavair, ou Psautier de Téamor.* C'étoit un registre public et très-authentique, écrit en vers ou dans une espèce de prose rimée.

(59) Les *Calédoniens*. Voy. le *discours préliminaire* qui est à la tête de la traduction d'Ossian, fils de Fingal, par *Letourneur*. On a essayé d'élever des doutes sur l'authenticité de ces poésies galliques, cependant il est impossible de n'y pas reconnoître la touche naïve et originale d'un génie inculte, mais rempli du plus noble enthousiasme, qui, pour ravir l'âme et les sens d'un peuple neuf, n'emploie que des images locales et des mouvemens qui ont une analogie frappante avec les mœurs et les usages de son pays.

Je demanderois à ce propos d'où vient que tant d'ouvrages sont tous les jours disputés aux auteurs dont ils portent le nom ? Ce malheur, si c'en est un pour eux, est la preuve la plus incontestable de leur mérite et de leur excellence, dans un siècle où les Callimaques ne sont pas rares. On connoît l'épigramme où ce dernier refuse à Homère les poëmes qu'on lui attribue, pour les donner à Créophile.

Creophili labor iste, domo qui excepit Homerum,
Eurite fortunam lugeo mœste tuam,
Formosamque Iolen : nunc littera dicor Homeri.
Jupiter ! auctori hæc gloria magna suo est.

On ne persuadera jamais que de pareilles critiques soient inspirées par la justice, c'est la dernière res-

source de la détestable *envie*. Et quand un auteur auroit bien voulu donner à son ami la gloire d'un ouvrage bien fait, comme on dit que Mad. de la Fayette donna à Ségrais le roman de *Zayde*, qui pourroit s'arroger le droit de retirer, même après la mort de l'un et de l'autre, ce don de l'amitié?

(60) Les *Trudétains*. Ces peuples qui habitoient la partie la plus méridionale de l'Espagne, se vantoient d'avoir leurs sciences et leurs lois écrites en vers depuis six mille ans. *Hi omnium Hispanorum doctissimi judicantur, utunturque grammaticâ, et antiquitatis monumenta habent conscripta ac poemata, et metris inclusas leges à sex millibus (ut aiunt.) annorum.* Strab. *Geograph.*, *lib.* 3, *p.* 96.

(61) *Les féroces sectateurs d'Odin.* Voy. *Mallet*, *Introd. à l'Hist. du Danemarck.*

(62) *Les initiés aux mystères des Druides.* Voy. ci-dessus note 26. *Les poëmes des premiers Druides.*

(63) A l'*Education de l'enfance, à l'instruction de la jeunesse.* Sur l'effet de la poésie et de la musique chez les anciens; comment elle faisoit partie de l'éducation; sur son influence sur les mœurs et le gouvernement, sur les trois différentes espèces de musique; savoir, la morale, l'active et l'enthousiastique; et sur le sens de cette expression, *la tragédie purge* les passions. Voy. la *note de* Le Batteux sur le *chapitre* 6 *de la poétique d'Aristote*, et le *chap.* 44 *de* Dubos, *Réflexions sur la poésie.* Voy. aussi *Fleury*, Discours 9, *De la poésie des Hébreux* : il y rapporte l'opinion

de Platon sur les divers genres de poésie, quel est celui que ce philosophe approuve, et quels sont ceux qu'il condamne. Ce dernier ne croyoit point qu'on pût changer et dénaturer la musique nationale, sans changer les mœurs et le gouvernement. Comme nous jugeons de tout uniquement par rapport à nous, une telle assertion nous paroît un paradoxe ridicule, ou peu s'en faut. Cependant, un fait très-remarquable de ce siècle, c'est que le même homme qui a fait une révolution dans la musique française, a, par son Contrat-Social, ouvert une nouvelle carrière à la politique des peuples. Aussi, Béatie, *Essai sur la poésie et la musique*, conseille-t-il aux Anglais, par un motif d'attachement à leur gouvernement actuel, de conserver religieusement leur musique nationale, quelqu'imparfaite qu'elle puisse être.

J'oserai dire que ceux qui ne sentent pas l'influence prodigieuse des beaux-arts sur le système social, ont la vue bien courte. Les hommes sont par-tout les mêmes ; ils ne deviennent ce qu'ils sont, que par la continuité des impressions journalières qu'ils reçoivent. Voy. Bacon, *De la dignité et de l'accroissement des sciences*, liv. 2, chap. 13 ; *De la poésie narrative, dramatique et parabolique.* Personne n'a parlé de l'influence de la poésie aussi dignement que ce grand homme. Il va jusqu'à dire que le goût pour les chefs-d'œuvres de la poésie, *honore l'espèce humaine.*

(64) *Ce sont les charmes d'une poésie qui dès le berceau.* Les poètes philosophes de la Chine ont réduit la morale à cinq principaux devoirs, parmi lesquels ceux des pères et des enfans tiennent le premier rang.

Le Hiao-King, cinquième livre classique, est celui

où l'on traite plus particulièrement du devoir des enfans. Il ne contient que dix-huit strophes adressées par Confucius à son disciple Tseng. Celui-ci avoit demandé s'il est une vertu plus grande que le respect filial ? Confucius répond : « De toutes les choses produites, » la plus noble c'est l'homme : de toutes les actions de » l'homme, la plus excellente est celle par laquelle » il honore et respecte ses parens. »

Le respect filial, dit-il, dans un autre, est une vertu qui élève l'homme jusqu'aux cieux, dont elle imite les mouvemens réguliers. Elle embrasse toute la terre, dont elle imite la fécondité : elle trouve son objet dans les actions communes des hommes, puisque c'est par les actions ordinaires qu'elle s'exerce : elle est d'un usage continuel et d'une application constante dans l'habitude morale de l'homme policé.

Ce qui distingue le sage de tous les autres, dit-il ailleurs, ce sont l'honnêteté et l'équité. Ces deux vertus ont leurs principes dans le parfait réglement des mouvemens du corps, dans la douceur et la sérénité du visage, dans la bienséance des paroles (*a*).

C'est le sort ordinaire du fourbe de se perdre enfin lui-même et de mourir sans postérité. Mais l'homme droit et sincère laissera à une nombreuse famille l'exemple et le souvenir de sa droiture.

(*a*) Les philosophes les plus profonds sont ceux-là même qui ont le mieux senti l'influence des habitudes journalières. Que j'aime à voir l'illustre Bacon parler du soin de se parer convenablement et avec goût, comme d'un art qui a aussi son importance : *Corporis munditia et decor honestus, rectè existimatur promanare à modestiâ quâdam morum, et à reverentiâ. In primis ergà Deum cujus*

Quant à l'authenticité des Annales chinoises, que Bossuet ne trouvoit pas suffisamment éclaircie, on n'en doute plus aujourd'hui, dit Bailly *(Astronom. modern.)* On sait comment elles furent retrouvées après l'incendie des livres, et quelles précautions l'on mit en usage pour les apprécier et les juger. Ce qui reste de cette antique et longue histoire, ajoute-t-il, est à l'abri de tout soupçon.

Je n'entreprendrai point ici de répondre aux calomnies révoltantes que des plumes envenimées se sont permises contre les Chinois. Toutes ces calomnies, et notamment celle qui a pour objet l'infanticide, sont tellement opposées aux principes fondamentaux de leur morale, de leur législation, de leurs sentimens, qu'on pourroit se dispenser de les réfuter. Après avoir pendant si long-temps mis leur histoire même en problême, l'on s'est réduit à leur imputer les crimes les plus odieux. Cependant ne seroit-il pas souverainement injuste de charger un peuple entier de tous les vices, que, dans certaines circonstances, il n'est pas même au pouvoir des hommes d'extirper, ou de prévenir entièrement? Ce qui est certain, ce qu'on ne pourra révoquer en doute, c'est qu'il n'exista jamais un peuple chez lequel le désir d'une postérité nombreuse fut aussi vif, aussi ardent. Mourir sans laisser des descen-

---

creaturæ sumus; tùm erga societatem, in quâ degimus, tùm etiam erga nosmetipsos, quos non minùs, imò magis quàm alios revereri debemus.

De dignit. et augment. scientiar. lib. 4, cap. 2. *Que la civilité ou honnêteté fait partie de la morale.* Voyez FLEURY, *Méthode des études*, chap. 20.

dans est pour un Chinois le plus grand des malheurs. Cependant c'est ce même peuple qu'on ose accuser plus que tout autre d'un forfait aussi directement contraire à ses idées, qu'à ses affections morales, qu'à l'essence même de sa législation.

(65) *Depuis cinq à six mille ans et plus.* « Ceux qui » se trouvent trop resserrés dans la suputation ordinaire » des années, pour y ranger à leur gré tous les évé- » nemens et toutes les dates qu'ils croiront certaines, » peuvent se mettre au large *tant qu'il leur plaira*, » dans la suputation des Septantes, que l'église leur » laisse libre, pour y placer à leur aise tous les rois » qu'on veut donner à Ninive, avec toutes les années » qu'on attribue à leur règne, toutes les dynasties des » Egyptiens, en quelque sorte qu'ils les veuillent ar- » ranger; et encore toute l'histoire de la Chine, sans » même attendre, s'ils veulent, qu'elle soit plus » éclaircie. Bossuet. *Hist. univ.*, part. 1ere., époq. 7.

(66) *Quels charmes tu répandis sur tous les objets de la création et de la pensée!*

Cùm enim mundus sensibilis, sit animâ rationali dignitate inferior, videtur poesis hæc humanæ naturæ largiri, quæ historiæ denegat, atque animo umbris rerum utcùmque satisfacere, cùm solida haberi non possint. Si quis enim rem acutiùs introspiciat, firmum ex poesi sumitur argumentum, magnitudinem rerum magis illustrem, ordinem magis perfectum, et varietatem magis pulchram, animæ humanæ complacere quàm in naturâ ipsâ post lapsum reperire ullo modo possit. Bacon. *De dignit. et augment. scientiar.* lib. 2, cap. 13.

(67) *Et non par les froids préceptes d'une abstraite*

philosophie. Si l'on nous demandoit de quelle philosophie nous avons entendu parler, nous pourrions nous contenter de répondre avec un ancien : Que plaisanter de la philosophie, c'est être véritablement philosophe. (Bayle, dict. *Vie de Pyrrhon,* note d.) Mais à une question moderne, il faut une réponse moderne, et Rousseau va vous la faire *(Préface de Julie).* « O philosophie ! » combien tu prends de peine à rétrécir les cœurs, à » rendre les hommes petits ! » Et dans son *Origine des langues*, chap. 15 : « Dans ce siècle où l'on s'ef- » force de matérialiser toutes les opérations de l'âme » et d'ôter toute la moralité aux sentimens humains, » je suis trompé, si la nouvelle philosophie ne devient » aussi funeste au bon goût qu'à la vertu. » Voilà ce que pensoit Rousseau de la philosophie et de la métaphysique modernes.

Quant à la métaphysique en général, on ne nous fera pas, sans doute, l'injure de soupçonner que nous ayons prétendu inculper ici ridiculement, et en elle-même, une science qui, suivant Bacon, est le couronnement de toute les connoissances humaines. Cependant si nous exceptons de ce qu'elle nous a enseigné, ce petit nombre de vérités vraiment utiles que le sentiment révéla d'abord à tous les peuples et auxquelles elle n'a fait dans la suite, et long-temps après, qu'ajouter un nouveau degré de certitude, tout le reste est environné de ténèbres si épaisses, que le génie le plus supérieur à tous les préjugés du cœur et de l'esprit, ne seroit encore qu'un garant bien insuffisant de la certitude de ses découvertes. D'ailleurs, comme le dit Fontenelle *(Eloge de Mallebranche.)* : « Où prendre des juges ? il n'y a qu'un petit

» nombre de personnes qui puissent être seulement
» spectateurs du combat ; et parmi ce petit nombre
» souvent il n'en est aucun qui ne soit attaché d'a-
» vance à un parti. Un seul transfuge seroit compté
» pour une victoire, mais il n'y a jamais de transfuges.

Au reste, nous voyons qu'il est presque autant de systèmes différens en métaphysique, qu'il est d'auteurs qui en ont écrit ; l'univers ~~actuel~~ est tellement vaste, qu'il ne faut pas s'étonner qu'à travers ces obscurités profondes, ils ne se rencontrent jamais.

Je voudrois qu'il me fût permis de comparer cette science sublime, mais redoutable, aux flèches d'Hercule; entre les mains puissantes de ce héros du monde, de cet ami des hommes, elles firent le repos et le bonheur de la terre ; mais tombées dans celles d'un guerrier du second ordre, elles devinrent funestes au camp des Grecs comme à l'armée des Troyens, comme au foible dépositaire qui en avoit témérairement profané le mystère.

On peut consulter à ce sujet, Dubos, *Sur la poésie et la peinture*, chap. 33, part. 2e., pag. 454, et chap. 73, pag. 552, aussi bien que le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*. D'Alembert ne doit pas être suspect. Voyez comme il traite ces Philoctètes modernes, dont il est uniquement question dans ce discours. Il finit par leur prédire que « ce titre de métaphysicien, devenu si
» commun dans notre siècle, sera bientôt une injure
» pour les bons esprits. Comme le nom de sophiste,
» qui pourtant signifie sage, avili en Grèce par ceux
» qui le portoient, fut rejeté par les véritables phi-
» losophes. »

« La nature de l'homme, dit-il, ailleurs, dont l'é-

» tude est si nécessaire, est un mystère impénétrable
» à l'homme même, quand il n'est éclairé que par la
» raison seule, et les plus grands génies à force de
» réflexions sur une matière si importante, ne par-
» viennent que trop souvent à en savoir un peu moins
» que le reste des hommes ».

(68) *Dans ton sein est la chaleur créatrice et féconde du sentiment universel.*

Il n'appartient qu'à la poésie de donner une nouvelle force, une intensité nouvelle à cette chaîne qui réunit, par une sorte d'unité morale, tous les êtres de la création.

. . . . . It tristis arator,
Mœrentem abjungens fraternâ morte juvencum
Atque opere in medio defixa relinquit aratra.

Ce n'est pas la tristesse du laboureur, mais celle du taureau qui nous touche, remarque Marmontel; hélas! oui, le premier n'a perdu que son trésor; mais le second, il vient de voir périr à ses côtés le compagnon de sa jeunesse et de ses travaux, il a perdu son frère.

Impia quam cæsis gens est epulata juvencis.

Suétone rapporte que Domitien même, à la lecture de ce vers de Virgile, s'étoit proposé de défendre que cette utile espèce d'animaux fût immolés dans les sacrifices :

Ite meæ, quondam felix pecus, ite capellæ,
Non ego vos post hâc, viridi projectus in antro
Dumosâ pendere procul de rupe videbo.

Et des Moutons de M.me Deshoulières, et des animaux malades de la peste, et des pigeons, et de toute

toute cette immortelle société de La Fontaine, qu'en dirons-nous ?

Les poètes qui ont de l'âme, ceux qui sont véritablement poètes, sont remplis de semblables traits. Ils prêtent les aimables qualités de leurs cœurs, les charmes de leur esprit, même aux plantes de leurs jardins, même aux ruisseaux de leurs prairies :

Fontenay, lieu délicieux,
Où je vis d'abord la lumière,
Bientôt au bout de ma carrière,
Chez toi je joindrai mes aïeux.

Muses qui dans ce lieu champêtre,
Avec soin me fites nourrir ;
Beaux arbres qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

CHAULIEU.

Quâ pinus ingens, albaque populus
Umbram hospitalem consociare amant,
Ramis et obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo.

Mais à quoi sert de transcrire ici ce que depuis deux mille ans tout le monde sait par cœur ? . . . Par cœur, ah ! quelle est juste cette expression !

C'est une question qu'on a faite bien souvent, pourquoi les grands hommes dans tous les genres, naissoient aux mêmes époques ?

Dubos recherche très-longuement, très-confusément les causes de ce problême si intéressant ; mais tant de raisons physiques et morales qu'il en apporte ne me paroissent pas trop satisfaisantes ; le mot de Bossuet rapporté au bas de la page du discours, me semble décisif en faveur de la poésie.

★

Il est tellement vrai que la poésie a fourni dans tous les temps aux autres arts et les modèles de la perfection et les moyens d'y arriver, que chez tous les peuples ils ont tous déchus avec elle. Voyez Rousseau, *Origine des Langues*. Barthélemy en parlant de la musique des Grecs, et Gravina lui-même. Voy. la note 34 ci-devant, *Pour y donner le signal et le mouvement.*

(69) *Presque sans instinct pour l'amour.* Tout ce que nous avons dit des hordes de l'Amérique, est fondé sur les témoignages des historiens les mieux instruits et les plus véridiques. Les missionnaires eux-mêmes, dit *Robertson*, furent étonnés de la froideur presque absolue que les jeunes Américains avoient pour le sexe. Incapables de toute espèce de sentiment, ils étoient au-dessous de toute espèce d'animaux; aussi n'y avoit-il pas d'êtres dans la nature aussi à plaindre que les femmes américaines. Excédées de peines, de fatigues et des traitemens les plus indignes, elles tenoient lieu à ces sauvages, dont on nous a vanté le bonheur, des bêtes de somme qu'ils n'avoient pas eu l'adresse de se procurer. C'est qu'il est démontré que l'homme sans culture est oisif, et qu'il ne sort de son indolence habituelle que pour contraindre l'être foible à travailler pour lui.

(70) *Ils ne souffroient plus que les autels fussent souillés.* Ces affreux sacrifices qu'Auguste avoit défendus aux Gaulois (voy. Suétone, *Vit. Claudii, n°. 24*) les *Incas* les avoient également prohibés chez les Péruviens. N'est-il pas bien extraordinaire qu'un

pareil usage se soit retrouvé par-tout, et qu'on ait eu tant de peine à l'éteindre. « Lorsque les *Incas*, » dit *Fréret*, eurent aboli les sacrifices sanglans en » usage parmi les nations qu'ils poliçoient, on con- » serva la coutume de tirer quelques gouttes de sang » du front des jeunes enfans qu'on immoloit aupara- » vant, et d'en mouiller la tête des agneaux qu'on » leur avoit substitués. » *Mém. de l'acad. des scienc. et bell.-lett.*, vol. 34, pag. 404, *De la Religion des Gaulois.* A la vérité, Robertson ne parle point de ce dernier vestige de barbarie. Voy. note 21, partie 2e.

. . . . . *le cœur, étoit l'invention la plus politique.*

FIN DES NOTES DE LA PREMIÈRE PARTIE.

★

NOTES

DE LA SECONDE PARTIE.

Cum tibi dico non corpori tuo dico, neque enim corpora sumus. CICER.

(1) ELLE *développa les élémens du langage.* Voyez la note 28 suivante : *fille et sœur de la poésie.*

(2) *Les hymnes des poètes furent nécessairement le premier code des nations.*

Cur leges plerœque cantilenæ appellentur ? An quod homines potiùs quàm litteras scirent leges cantabant, ne eas oblivioni mandarent quod etiam nostrâ ætate Agarthysis in more est Ergo primas quodque posteriorum Catilenarum eodem appellaverunt nomine quo omnes superiores vocabantur. Arist. *Problem.*, sect. 19, quest. 28. Voyez la note de la première partie que les *premiers historiens furent les poètes.*

« Les Hébreux, *comme tous les autres peuples*, » étoient dans l'usage de s'assembler pour louer Dieu » dans un endroit distingué et choisi ; d'y offrir à » Dieu le pain, le sel, les fruits de la terre, et les » élémens ordinaires de la vie, ou de l'en remercier » publiquement, de sacrifier des victimes, de manger » en commun ce qui avoit été offert au Seigneur, *et* » *de joindre à l'action de grâces, le chant et le son* » *des instrumens.* »

« C'étoit encore une pratique commune aux *Hé-*
„ *breux et à tous les autres peuples*, d'ensevelir les
„ morts et de les traiter avec honneur, de s'assembler
„ autour de leurs tombeaux à certains jours pour y
„ *louer Dieu.* „

„ Les Nomenies ou assemblées des peuples au retour
„ de chaque nouvelle lune, pour louer Dieu, sont
„ encore une pratique aussi universelle que les pré-
„ cédentes. „ Pluche, *Hist. du ciel.* Voyez aussi les *Mœurs des Israélites* par Fleury, sect. 15 et 17. *Voyez ci-après note* 17, *sur les jeux de la Grèce.*

(3) *Elle est cet Hercule gaulois.* Les Romains (suivant *Mallet*, Edda. *Notes sur la quatrième fable*), le nommoient *Hercule Ogmius.* Il étoit le même que le Dieu *Braye* des Scandinaves, célèbre par sa sagesse, par son éloquence et son air majestueux. Non-seulement on le regardoit comme très-habile dans la poésie, mais c'est de lui que cet art fut appelé *Brager*, et que les poètes distingués avoient reçu leur nom.

Voici la description d'un tableau où ce dieu étoit représenté ; elle est tirée des Œuvres de Lucien, traduction de Massieu :

" Le vieux Hercule Gaulois est environné d'une
„ multitude innombrable; tous ceux qui la composent
„ sont attachés par les oreilles à de petites chaînes d'or
„ et d'ambre, travaillées avec une délicatesse mer-
„ veilleuse ; on diroit que ce sont de jolis colliers.
„ Quoique chacun de ces esclaves pût aisément
„ s'échapper en brisant ses foibles liens, il n'en est
„ pas un seul qui paroisse faire le moindre effort pour
„ secouer le joug de son nouveau maître. Charmés, au

„ contraire, de la douceur de son empire, ces heureux „ captifs s'empressent autour de leur vainqueur ; ils „ portent avec joie leurs chaînes qu'ils laissent flotter „ négligemment , et l'on voit qu'ils n'échangeroient „ pas volontiers leur esclavage contre la liberté. „ Jamais l'empire de la poésie sur l'esprit des hommes fut-il rendu par des images plus sensibles, plus justes et plus énergiques ? En général, on se figure les peuples de l'Occident comme des barbares, et cependant l'on retrouve dans ce peu qui nous reste de leur histoire, plusieurs traits si grands et si sublimes, qu'on ne voit pas toujours ce que nous aurions de mieux à leur opposer.

(4) *Qui le croit essentiellement occupé de l'arrangement des mots ou des syllables.*

Carmen enim styli genus et formula quædam, nec ad res pertinet : nam et vera narratio carmine, et ficta oratione solutâ conscribi potest. Bacon, *De augment. scient.* lib. 2, cap. 13. L'opinion d'Horace paroît avoir été semblable à celle de Bacon, quoiqu'il ne l'énonce pas d'une manière aussi positive :

Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.
Liv. 1. Satyr. 4.

Voyez dans la même Satyre, ce qu'il dit en parlant du style des comédies.

(5) *N'ont jamais pu se réunir à l'unité de son principe.* Il est bizarre que les plus grands esprits, à force de vouloir approfondir la question, en quoi consiste essentiellement la nature de la poésie, aient fini pres-

que tous, sur un objet aussi sensible, comme sur tant d'autres, par ne point s'accorder entre eux, ou même par nous ramener à l'ignorance comique du Bourgeois gentilhomme de Molière.

« Aristote (*Poëtiq.*, chap. 9, *traduct. de* Le Batteux). „ La poésie diffère de l'histoire, en ce que celle-ci dit „ ce qui a été fait, et l'autre ce qui a pu ou dû être „ fait : c'est pour cela que la poésie est beaucoup plus „ philosophique et plus instructive que l'histoire. „ Celle-ci peint les choses dans le particulier, la poésie „ les peint dans le général. „ *Præceptis informat amicis.*

Cicéron se fait cette question dans l'*Orateur* : En quoi l'éloquence diffère de la poésie ? Autrefois, dit-il, c'étoit par le nombre et la versification ; mais le nombre étant devenu une qualité du discours, il finit par n'y trouver d'autre différence que la licence accordée aux poètes d'inventer des mots nouveaux, d'en réunir plusieurs en un seul, et d'oublier un peu la justesse de la pensée pour s'occuper sur-tout de la beauté des expressions. D'où il suivroit que ceux qui ne se seroient permis rien de semblable, seroient ou du moins auroient été à Rome, poètes et orateurs tout ensemble. Aussi, le même avoit-il dit dans le premier livre *de Oratore*, sect. 16 : *Est finitimus oratori poeta, numeris adstrictior paulò, verborum autem licentia liberior, multis verò ornandis generibus socius, ac pœnè par.*

Quintilien trouve Lucain plein de feu, impétueux, brillant de pensées ; mais, suivant lui, Lucain n'a pas assez dénaturé la vérité historique : il faut, dit-il, le mettre plutôt au nombre des orateurs qu'au nombre des poètes.

Scaliger, à son tour, pense que l'auteur de la Pharsale a répandu dans cette composition assez de merveilleux pour qu'on doive la qualifier de poëme, puisque d'ailleurs elle est en vers.

Jean Vossius, au contraire, est à cet égard de l'opinion de Quintilien : *Sanè non ab omnibus Lucanum poetam habitum esse ; ostendit et illud Martialis de eo.* Lib. 14.

Sunt quidam, qui me dicunt non esse poetam;
Sed qui me vendit, bibliopola putat.

Le même Vossius prétend que le mètre est indispensable à la poésie, et cela contre l'opinion de Platon et contre celle d'Aristote. Pour soutenir ce système, il est réduit à interprêter les passages de la poétique de ce dernier, tout différemment des autres commentateurs. Il cite Cæsar Scaliger qui a avancé, contre l'opinion formellement énoncée par Aristote, que : *à poesi historiam nil differre, nisi modo dictionis. (De rei poetiq. naturâ*, liv. 1, cap. 2, sect. 4, 5 et 6. *)*

Le Tasse et Castel Vetro prétendent qu'il n'y a point de poëme didactique, et, en conséquence, que les Géorgiques de Virgile ne sont pas un poëme, quoique, suivant cet illustre poète lui-même, elles soient son plus parfait ouvrage.

Dubos *(Sur la Poésie et la Peinture)* dit que Lucien peut passer pour le seul poète qu'ait produit la Grèce depuis Persée, roi de Macédoine, quoiqu'il n'ait écrit qu'en prose. Il est, dit-il, de beaux poëmes sans vers, comme il est de beaux vers sans poésie, et de beaux tableaux sans un riche coloris, *Sect.* 48, *part.* 1. Il dit ailleurs : « La poésie songe à nous émouvoir „ préférablement à toute autre chose. C'est donc la

„ poésie du style qui fait le poète plutôt que la rime „ et la césure. „ *Part.* 1, *sect.* 33.

Fraguier veut qu'il n'y ait point de poëme en prose. *Mémoir. de l'acad. des inscript.*

Selon l'auteur de la Henriade, le Télémaque, affranchi des entraves du discours mesuré sur l'échelle de notre versification, bien qu'enrichi de tous les agrémens, de toutes les beautés qui caractérisent la poésie chez tous les peuples de la terre, ne mérite pas ce nom.

Blair, auteur Ecossais, ne juge point comme Voltaire, que la prose de Fénélon soit *un peu traînante.* Il trouve, au contraire, dans son Télémaque, ce rythme essentiel à la poésie, ce rythme flatteur, qui, pour être différent de celui des vers, n'en est pas moins réel. Aussi ne fait-il aucune difficulté de classer cette production si estimable parmi les plus illustres poëmes qui aient été offerts à l'admiration et à l'instruction des hommes de tous les temps et de tous les lieux.

Marmontel, enfin, paroît avoir sur la nature de la poésie, le même sentiment que Cicéron, et que le dernier auteur que je viens de nommer. Mais, en discutant d'une manière si juste, si précise, la plupart de ces divers systèmes ; retenu, si je ne me trompe, par des considérations particulières, ou parce que les esprits les plus profonds, même dans les choses d'agrément, se laissent toujours plus ou moins entraîner au torrent des opinions *courantes;* Marmontel n'a pas exprimé toute sa pensée, ou du moins il ne l'a fait qu'en l'enveloppant d'une obscurité qui la laisse à peine deviner.

Sans entrer ici dans une discussion qui feroit de cette

note un volume, nous nous contenterons d'observer aux lecteurs sensibles à la volupté des sentimens de l'âme, aux charmes de l'harmonie poétique qui là lui font éprouver, que cette harmonie déterminée, attribut accessoire et non pas essentiel, par lequel on la définit ordinairement, peut se reproduire et se reproduit en effet sous mille formes différentes, mais toujours plus ou moins sensibles dans toute production digne du nom de poésie, que lorsque des esprits d'un ordre supérieur, tels que Platon, Fénélon, etc.... pour donner plus de variété à la mélodie de leur style, plus de naturel, de force et de justesse à leurs expressions; plus de grâce, d'aisance, de latitude à leurs mouvemens, ont secoué le joug de la versification, nuisible si souvent, et sur-tout pour les François, dans les ouvrages de longue haleine; les productions de ces génies créateurs, aimables ou sublimes, sans rien perdre de ce qui peut captiver l'esprit par les sens, n'en brillent pas moins de ce feu divin, qui est le principe essentiel de la poésie, comme il est la source de toutes les idées que les hommes se sont formés du beau, du parfait dans tous les genres.

Pour les autres lecteurs, pour ceux chez lesquels le goût acquis (pour me servir de la distinction un peu subtile de Montesquieu), pour ceux chez lesquels le goût acquis domine, absorbe même le goût naturel, nous ne leur répondrons que par cette réflexion tirée de la *Logique de Port-Royal* : « C'est une chose entièrement ridicule que les gênes que se donnent certains auteurs, quoique d'ailleurs fort habiles gens; ils prennent autant de peines pour borner les juridictions de chaque science, et faire qu'elles n'entreprennent

„ pas les unes sur les autres, que l'on en prend pour
„ marquer les limites des royaumes. »

„ Au lieu de représenter l'ordre que les choses ont
„ entr'elles, ces classes (dit Condillac, *Hist. ancien.*
„ liv. 3, chap. 26.) ces classes ne représentent *que*
„ *celui qu'elles ont dans notre manière de concevoir*,
„ et par conséquent ne sont que des distinctions fort
„ arbitraires. On a beau diviser et subdiviser, il reste
„ toujours des êtres qu'on ne sait à quelles classes rap-
„ porter.... Il y a tel panier ou corbeille dont on ne
„ peut déterminer s'il est plutôt corbeille que panier.
„ C'est sur des questions de cette espèce que les phi-
„ losophes ont beaucoup disputé, et disputent souvent
„ encore. „

Il me semble que cette réflexion d'un des plus grands métaphysiciens de la France, ne seroit pas moins bonne en politique qu'en littérature, en morale qu'en physique, en botanique et même en chimie. Je la laisse à juger au lecteur par rapport à chacune de ces sciences. Mais pour les arts libéraux et pour les beaux-arts, la manière la plus certaine de tout atténuer et même de tout perdre, est peut-être de vouloir tout séparer et tout distinguer scrupuleusement. Ici la division précise du travail n'est utile qu'à ceux qui les traitent mécaniquement, c'est-à-dire en aveugles. *Et enim omnes artes quæ ad humanitatem pertinent, habent quoddam commune vinculum, et quasi cognatione quâdam inter se continentur.* Cicér. *Pro Archiâ poet.*

(6) *Deux poètes sur-tout, Homère et Platon.* Platon poète, quel scandale littéraire! lui qui les expulsoi

tous de sa république ! oui, Platon est poète. J'en dirai les raisons dans ce discours, j'en ai touché quelque chose dans la note précédente; ici je ne citerai que des autorités ; peut-être les trouvera-t-on de quelque poids.

Aristote a rangé les dialogues de Platon dans la classe des poésies épiques; le savant Dacier les croit plutôt dramatiques, et Marmontel a résolu la question de manière à ce qu'on n'y revînt plus. Ceux de ces dialogues, dit-il, qui ne font que développer la doctrine de Socrate, sont philosophiques : ceux qui contiennent son histoire, depuis son apologie jusqu'à sa mort, sont mêlés d'épique et de dramatique.

La véhémence des figures, la chaleur des passions qui animent le style de Platon, avoient tellement ravi Cicéron, qu'il trouve plus de poésie dans les ouvrages de ce philosophe, que dans toutes les pièces versifiées des auteurs des comédies.

Quintilien, qui refusoit le titre de poète à Lucain, donne à *Platon*, ainsi que Longin, l'épithète d'*Homérique*. Il s'élève, dit-il, bien au-dessus de la prose, bien au-dessus de cette poésie commune, qui n'est poésie, suivant les Grecs, que parce qu'elle se conforme aux lois de la versification. Il est plus qu'un homme, c'est Apollon même qui l'agite et l'inspire. *Multùm suprà prosam orationem, et quam pœdestrem græci vocant, surgit : ut mihi non hominis ingenio, sed quodam delphico videatur oraculo instinctus.* ..

Sur la question pourquoi Platon chasse les poètes de sa république, *Voy.* Dubos, *de la Poésie et de la Peinture*, part. 1re., sect. 5; et Fleury, discours 9 *Sur la poésie des Hébreux*. Sur la poésie de Platon, voyez

le parallèle d'Homère et de Platon par l'abbé Massieu, *Mém. de l'Académie des Inscript., tom. 2, part. 1re.*; et dans les mêmes Mémoires, une autre *Dissertation sur la beauté de la prose grecque*, par l'abbé Arnaud, *volume 41.*

(7) *Au-delà de l'astucieuse et perfide politique de l'homme foible et dégradé.*

Salluste peint d'un seul trait les hommes de tous les siècles, dégradés par l'ambition ou l'avarice. *Aliud clausum in pectore, aliud promptum in linguâ habere; amicitias, inimicitiasque non ex re, sed ex commodo, æstumare, magisque vultum, quam ingenium bonum habere.* Bell. Catiliu.

Il se pourroit qu'un grand poète fût un grand général, tel que Sophocle ou Pollion (remarquez que ce sont deux auteurs tragiques); mais un grand poète ne sauroit être un habile politique dans le sens qu'on donne à ce mot aujourd'hui.

A te convien tener altro viaggio.

Voyez le premier chant de l'Enfer du Dante. On sait que pour avoir voulu se mêler de politique, le Dante se précipita dans toutes sortes de malheurs. Les favoris des Muses se démêlent trop difficilement de ces routes tortueuses, où l'amour de la patrie, la fougue de leur esprit, la droiture de leurs intentions les égarent quelquefois. Louis XIV voyant un de ses plus rusés courtisans se promener avec Racine dans les jardins de Versailles, dit à ceux dont il étoit environné : Voilà deux hommes qui se plaisent ensemble, savez-vous pourquoi ? *Racine en ce moment se croit*

un grand courtisan, et l'autre croit avoir autant d'esprit que Racine.

E cœlo descendit : nosce te ipsum.
JUV. Satyr. 10.

(8) *Sera-t-il, peut-être, le plus durable des auteurs. Non potest probari poemata græca ante Homerum litteris mandata et ad posteros transmissa fuisse, sed dumtaxat decantata voce, perindè uti apud veteres Germanos ac Getas carmina antiqua, quæ Tacitus in libro de moribus priscæ gentis nostræ, ac Jornandès, c. 4 et 5, de Rebus geticis, celebrant.* Fabricius. *Bibliot. græc. lib.* 1, *cap.* 1, *sect.* 5.

Si les philosophes (dit Bernis, *Discours sur la poésie*), « si les philosophes, dont l'esprit est souvent » plus sérieux que délicat, plus juste qu'étendu, » avoient pénétré dans les causes de la poésie, » de la peinture et de la musique, loin de proscrire » ou de dédaigner des arts si estimables, ils les regar- » deroient comme les effets nécessaires du rapport » établi entre l'âme et les sens, et comme des plai- » sirs délicieux que l'auteur de la nature nous a » ménagés. Un profond géomètre traite les vers de » bagatelles ; cependant il y a à parier que le grand » Newton *ne vivra pas aussi long-temps que le vieil* » *Homère.* Tous les hommes n'ont pas ce degré de » lumière qui éclaire la route obscure des sciences ; » mais ils ont presque tous ce fonds de sentiment » qui suffit pour aimer et pour exercer, jusqu'à un » certain point, les arts purement aimables. »

C'est par cette raison que Huet (*De l'Origine des romans*) dit que le poète doit suivre les opinions

communes, se servir des termes connus, et ne traiter les arts qu'autant qu'il le faut pour l'intelligence de sa narration, ou pour l'ornement de sa fable, *sans aller au-delà de ce que tout le monde sait.*

(9) *L'on est encore sensible à la beauté de ses peintures.* Voy. dans les *Mém. des inscript. et belles-lettres*, une dissertation particulière *Sur les caractères des vieillards dans Homère*, ou plutôt *voy.* Homère.

(10) *Pour adoucir des siècles toujours de fer.* Voy. le 26e. *livre de la Décadence de l'empire romain, par* Gibbon, et tout ce qu'il rapporte sur la vie sauvage et sur les mœurs et coutumes des Tartares. « Dans le » treizième livre de l'Iliade, Jupiter, dit-il, détourne » les yeux des plaines sanglantes de Troie, vers » celle de la Thrace et de la Scythie. Ce changement » d'objet ne lui auroit pas présenté (quoiqu'en dise » le poète) des scènes plus paisibles et plus inno- » centes. » Voyez aussi sur le prétendu âge d'or des hommes primitifs, Mallet, *Introd. à l'hist. de Danem.*, chap. 6, à la fin.

Si, comme le dit Salluste, parmi les hommes corrompus qui infestent les sociétés établies, tout se passe en flatteries et en perfidies, il n'en est pas moins vrai que parmi ces êtres chétifs et misérables, appelés par quelques philosophes les hommes de la nature, tout n'est que haine et terreur, brutalité et carnage. Voy. dans Bailly, *Essai sur les fables*, *ch.* 5, *Histoire du culte des Romains*, ce qu'on doit réellement penser de l'ancien règne de Saturne et des vertus de l'âge d'or. Cet aimable et savant auteur y rapporte

plusieurs faits authentiques qui prouvent la férocité des hommes primitifs ; mais on ne sauroit dissimuler qu'entraîné par des idées reçues, il n'en a point assez développé les conséquences.

(11) *La valeur franche et loyale de ce vainqueur des Perses.*

Cùm verò carmina, pleraque ad tibiam vel citharam, cani soleant : carminis Homerici ea est majestas, ut dixerit Alexander magnus, non ad citharam, sed ad tubam cani oportere. Vossius. *Instit. poetic.* lib. 3, cap. 7, sect. 15.

Tout le monde sait qu'Alexandre appeloit les poëmes d'Homère, ses provisions de l'art militaire ; qu'il en faisoit ses délices ; qu'il les mettoit la nuit, ainsi que son épée, sous son chevet ; qu'il les renferma dans la fameuse cassette de Darius ; qu'il envioit le sort d'Achille d'avoir eu un Homère pour éterniser sa valeur. L'on sait également que Jules César versoit des larmes à la vue de la statue du rival d'Achille.

(12) *Après avoir cherché vainement où se prendre dans l'universalité des objets réels.*

Cur homines qui ingenio claruerunt vel in studiis philosophiæ, vel in republicâ administrandâ, vel in carmine pangendo, vel in artibus exercendis, melancholicos omnes fuisse videantur ? Aristote, *Prob.*, *quæst.* 1, *sect.* 30. Ne pourroit-on résoudre ce fameux problême par cette phrase du discours ?

(13) *Il présidoit encore aux délibérations publiques.* Pour s'en convaincre, je prie le lecteur de recourir à la première partie du très-excellent discours de M. Rochefort, *Sur l'objet de l'art de la tragédie grecque.* On le

le trouve dans le premier volume du théâtre des grecs, dernière édition. Il y a en outre plusieurs dissertations sur ce sujet, dans les mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Voy. tom. 6, sur l'*Œdipe à Colonne*, de Sophocle, par M. *Sallier*. Tom. 8, deux autres de Hardion, l'une sur l'*Andromaque* et l'autre sur la *Médée*, d'Euripide. Tom. 10, *Réflexions sur l'Andromaque* d'*Euripide* et sur celle *de Racine*, par *Racine*, etc.

(14) *La déesse de la Prudence, ornée de tous les attributs de la valeur, et couronnée de ceux de la poésie.* Les Scandinaves avoient une idée presque semblable de la poésie. Elle étoit pour eux le breuvage d'Odin, et par une allégorie moins riante, mais également énergique : ce breuvage étoit, disoient-ils, composé du sang du plus sage des hommes, de *Kuaser*, mêlé avec du miel. On vouloit désigner par-là, ajoute *Mallet*, la raison et les grâces, sans lesquelles il n'y a point de véritable poésie.

(15) *Les passions effrénées des grands et les caprices versatiles du peuple.* Pour les premières, elles sont la suite immanquable de l'ambition, du pouvoir et de l'opulence : quant aux secondes, voici comment Cicéron (*Oratio pro Murena*) finit la belle peinture qu'il y fait des assemblées des comices de Rome. *Nihil est incertiùs vulgo, nihil obscuriùs voluntate hominum, nihil fallaciùs ratione totâ comitiorum.* Sect. 17.

(16) *Gravés en caractère de feu dans le cœur des hommes par les chants des poètes.* La différence la plus essentielle qui se trouve entre la prose et la poésie, ne consiste ni dans l'invention, ni dans le mètre, ni

dans la mesure, ni dans la rime et autres accessoires semblables. Cette différence consiste en ce que le poète, par tous les moyens qu'il jugera les plus convenables, doit faire sur notre âme, l'impression la plus forte que le sujet qu'il traite puisse lui permettre. Dès l'instant que l'objet qui doit nous fixer commence à se développer à notre esprit, notre âme en conçoit d'abord une idée quelconque; c'est à remplir cette idée, à la lui développer au-delà même de ses espérances, que le poète doit s'attacher. Qu'il invente ou qu'il raconte ce qu'il a appris, peu importe : si le tableau est aussi agréable, aussi énergique qu'il est possible, ou du moins autant que nous espérions le trouver et que nous sommes capables de le sentir.

Il est vrai que rarement, dans la réalité, les choses se sont passées de manière à nous émouvoir autant que nous le serions, par ce que *Le Batteux* appelle le beau idéal. C'est pour cela que l'invention est une qualité si indispensable. Mais si ce cas arrivoit, la véritable invention, pour le poète, seroit de connoître que son sujet est assez parfait dans la vérité pour qu'il ne doive point le charger d'incidens imaginaires. Cela n'a pu manquer d'arriver, même assez souvent, dans les sujets simples et de la vie privée; sujets délicieux, sujets d'une beauté ravissante, parce qu'ils sont d'une innocence parfaite, parce qu'ils ne réfléchissent à notre âme que les images des passions douces et bienfaisantes. Pour tous les autres, ils renferment toujours quelque chose de puéril, d'extravagant, de cruel, que le poète ne sauroit se dispenser d'embellir, d'ennoblir ou d'excuser, soit par les motifs généreux ou magnanimes qu'il suppose à ses héros, soit par l'impétuosité des

sentimens qu'il leur prête, soit par la fatalité des circonstances ou du destin. Ainsi l'ont pratiqué tous les grands poètes anciens et modernes.

C'est par cette raison, tirée de la nature même de la poésie, qu'elle est plus propre qu'aucun autre des beaux-arts, à s'imprimer dans les esprits, à subjuguer les âmes et à les réunir dans l'intensité d'un même sentiment.

La contemplation des grands objets, dit Priestley (et quels objets plus grands que ceux qui nous sont présentés par la poésie), cette contemplation transporte notre âme, l'élève et semble l'avertir de sa grandeur, de sa dignité, de son importance. C'est une vérité dont il est aisé de se convaincre en considérant les effets du sublime dans la composition.

De-là vient, ajoute-t-il, que lorsque nous lisons une histoire écrite de manière à nous intéresser, nous nous identifions tellement avec les personnages que l'on y fait agir, que leurs passions, leurs sentimens deviennent les nôtres pour quelque temps, à moins que notre caractère général ne soit d'une trempe fort différente, et ne se refuse naturellement à cette adoption. Ce penchant, qu'il appelle *mécanique*, et qui ne l'est pas, puisqu'il est une faculté de notre âme, a une grande influence, dit-il encore, sur la généralité des hommes, et sur-tout sur la jeunesse. Par cette raison, il reproche justement à Richardson, le caractère de son Lovelace. Ajoutons que ce caractère, au point d'exagération où il est porté, n'est point dans la nature; l'on croiroit aussitôt à la vérité d'un conte de fée, qu'à l'existence morale d'un personnage qui réuniroit à un degré extrême les qualités les plus énergiques et les

plus contraires. Ce roman, admirable dans ses détails, est plus fantastique qu'il n'est permis de l'être dans son ensemble. Le caractère prestigieux du Lovelace de Richardson, seroit ridicule par ses calculs, et repoussant, par son insensibilité, dans la pratique; et ce tableau immoral, qui, par la raison qu'en vient de donner Priestley, a infesté la littérature et la société, d'une multitude de mauvaises copies, tel qu'il est représenté, n'a point eu de modèle.

(17) *Les jeux avoient, dans la Grèce, le même but.* « A mesure que les étrangers (Phéniciens ou Egyptiens) » établis sur les côtes, pénétrèrent plus avant, les » Sauvages, vaincus par la force, ou gagnés par les ma- » nières avec lesquelles on les traita, commencèrent à » connoître un nouveau genre de vie, et désirèrent » avoir part aux avantages qui leur furent offerts. » Quelquefois, chassés des lieux qu'ils habitoient, ils » furent forcés de choisir un asile dans les villes; » d'autrefois ils y étoient attirés par des combats dont » on leur donnoit le spectacle. C'est un artifice que » les Colonies avoient employé avec succès, *et c'est* » *de cet usage que naquirent, dans la suite, les jeux* » *célèbres de la Grèce* ». Condillac, *Hist. anc., liv.* 1, *chap.* 10. Sur les prix de poésie et de musique proposés, soit dans les jeux publics de la Grèce, soit dans plusieurs villes particulières de ce même pays, voy. les remarques sur Plutarque, *Mém. des Inscript., vol.* 10 *et vol.* 13; une autre dissertation de *Du Resnel Sur les Combats et les prix de poésies* parmi les Grecs et les Romains.

(18) *Que les atroces combats des Gladiateurs.* Ces

Romains, il falloit toujours qu'ils fissent ou du moins qu'ils vissent couler le sang. Incapables, pendant longtemps, des arts aimables de la paix, la guerre étoit, pour ainsi dire, leur unique élément; s'ils n'eussent pas eu la terre à conquérir, malgré la simplicité de leurs mœurs domestiques, leur gouvernement républicain n'eût pas duré trente ans. Six mois de paix extérieure ne manquoit jamais de les bouleverser : et lorsque, à force de barbaries, de conquêtes et de perfidies (voy. Montesquieu, *Grandeur et décadence des Romains*, chap. 7, et les 8e et 9e *dialogues des morts de Fénélon*), le siége de la guerre devint trop éloigné, il fallut qu'on inventât les combats de gladiateurs pour leur faire goûter et sentir l'existence.

On se récrie tous les jours, et avec trop de raison, contre la barbarie de ces peuples sauvages, qui immoloient à leurs dieux des victimes humaines; les écrivains de Rome en ont jugé comme nous. Auguste, dit Suétone (*Vita Claud.*, no. 24), les défendit aux Gaulois; mais leurs combats de gladiateurs étoient bien plus sanglans et tout aussi dénaturés. On avoit commencé par y condamner les criminels (justice horrible qui accordoit à la scélératesse le prix réservé à la plus héroïque vertu, celui de mourir avec quelqu'espèce de gloire), on finit par y dévouer des esclaves vigoureux.

Ne faisons cependant pas l'injure aux esprits polis de cette ville fameuse, de croire qu'ils approuvassent de semblables atrocités. Cicéron, dans ses Tusculanes (IIe. *sect.* 17), nous apprend que ce genre de spectacle étoit traité d'inhumain et de cruel par la plus saine partie des citoyens.

Nous ne pouvons aujourd'hui nous figurer avec quel

horrible acharnement l'on faisoit ruisseler le sang des hommes sur les amphithéâtres. Au triomphe d'Aurélien, six cents gladiateurs furent dévoués à ce qu'ils appeloient les jeux publics, un pareil nombre à celui de Probus ; mais quatre-vingt d'entr'eux frémissant, dit *Gibbon*, d'être forcés de répandre leur sang pour l'amusement de la populace, tuèrent leurs conducteurs, sortirent avec impétuosité de l'endroit où ils étoient gardés, et remplirent les rues de Rome de meurtres et de confusion.

Les derniers combats de gladiateurs eurent lieu, sous *Honorius*, après la défaite d'*Alaric*. Constantin fut le premier empereur qui les condamna par un édit : et ce fut un poète chrétien qui persuada à l'empereur de les proscrire enfin absolument et à jamais.

Saxa movêre sono testitudinis et prece blandâ.

(19) *La guirlande des vainqueurs d'Olympie le disputoit à toutes les autres gloires.* On pourroit dire qu'elle les surpassoit toutes. Il suffiroit, pour s'en convaincre, de s'arrêter à ce mot rapporté par Cicéron. (*Tuscul.*, *liv.* 1er., *sect.* 46), et prononcé à Diagoras, le jour qu'il y eut vu couronner deux de ses fils. *Morere, Diagoras, non enim ad cœlum ascensurus es.* Je ne sais si ce fut en l'honneur de ce même Diagoras que Pindare avoit fait une ode qui fut gravée en lettres d'or dans le temple de Minerve.

On dit que Chilon, l'un des éphores de Sparte, l'un des sept sages de la Grèce, mourut de joie en embrassant son fils qui avoit remporté le prix aux jeux olympiques.

Et voyez ce que peut l'excessive amitié,
Ce sentiment aussi va jusqu'à la folie.

(20) *Outre la moralité profonde et sentie, outre les règles admirables de conduite.* On connoît l'anecdote d'Euripide, qui, pour avoir fait énoncer, même à un méchant personnage, que *l'or étoit plus précieux que la vertu*, put à peine faire attendre au peuple d'Athènes la plus juste des réponses.

Marmontel a pensé que nos pièces modernes sont plus morales que les pièces grecques. Je ne dirai rien sur le plus ou sur le moins, cela mèneroit trop loin ; mais il soutient que ces dernières le sont fort peu, il va jusqu'à mettre en question, si elles le sont ; et quoique son opinion soit bien faite pour éclairer, pour diriger la mienne, il m'est impossible d'être de son avis.

Bien loin que cette fatalité qu'il leur reproche, et qui en est presque toujours le nœud principal, en affoiblisse le ressort, ne semble-t-elle pas, au contraire, graver plus profondément dans les âmes l'horreur du crime, l'idée salutaire de son inévitable châtiment ? Si les dieux poursuivent ainsi des forfaits, même involontaires, de quels supplices, devoient se dire les Grecs, avec quel inflexible rigueur ne puniront-ils pas, ceux qui n'auroient d'autre cause que la perversité du cœur?

Ce n'est pas tout. Quoique leurs poètes eussent parfaitement senti que de tous les spectacles le plus grand, le plus sublime, étoit celui d'un homme de bien, luttant, armé de sa seule vertu, contre les coups les plus terribles de la fortune : cependant, au risque d'affoiblir quelquefois l'effet théâtral, et pour le rendre plus moral, peut-être plus touchant, en le rapprochant de la nature, ils ne manquoient jamais de faire découler ces éclatantes infortunes qui nous arrachent encore des larmes, ou d'un crime éloigné, funeste héritage, ou du

moins de l'emportement désordonné des mouvemens de l'âme. Les choses, sur leur théâtre, se passoient comme nous voyons qu'elles arrivent encore tous les jours dans les sociétés humaines ; la leçon n'en étoit que plus sensible et plus persuasive.

Mais, ajoute-t-on, quelle proportion y a-t-il entre des foiblesses et les punitions terribles par lesquelles elles sont expiées ? Il est vrai qu'il n'y en auroit aucune, si les choses se passoient ainsi réellement. Mais ici ce ne sont que des fictions auxquelles il n'étoit pas possible de se tromper. Les poètes tragiques qui *enseignoient* le peuple (remarquez cette expression grecque), frappoient fort, plutôt que juste, pour prévenir, pour enseigner plus efficacement. D'ailleurs, c'étoient toujours des hommes revêtus d'un grand pouvoir qui se trouvoient en butte à ces traits des vengeances divines. Cela s'accordoit merveilleusement avec les idées républicaines. On faisoit sentir par-là aux ambitieux, comme au peuple, les terribles revers de la suprême puissance, la perfection qu'elle exigeoit dans ceux qui en étoient les dépositaires : combien les moindres foiblesses des Rois, quelque excusables qu'elles fussent dans leur principe, étoient ou pouvoient devenir funestes dans leurs conséquences !

Quidquid delirant reges plectuntur Achivi.

Mais, ajoute-t-on, ces crimes ordonnés par les dieux ne sont plus des crimes; la vengeance qu'ils en tirent est aussi injuste qu'atroce. C'est ici précisément que la morale est parfaite et qu'elle produit le plus grand effet. Ni sur la terre, ni même dans les cieux, rien ne sauroit dispenser de la stricte et rigoureuse observation de

ses immuables préceptes. Mourez innocent aujourd'hui, s'il le faut, leur crioit-on, plutôt que de vivre en des tourmens affreux, et d'attendre dans l'ignominie les coups inévitables du destin.

Ce sens moral n'étoit point impie, parce que dans les religions anciennes, ces dieux subalternes, honorés d'ailleurs par le culte public, autant par la crainte du mal que par l'espoir du bien qu'ils pouvoient faire, ces êtres secondaires, qui trembloient au moindre signe du père commun des dieux et des hommes, n'étoient pas, dans la croyance reçue, essentiellement justes et tout-puissans. Généralement on les croyoit susceptibles de toutes les passions; on étoit persuadé qu'ils pouvoient donner des conseils, des ordres même pernicieux, et les poëmes dont nous parlons en offrent la preuve et l'exemple.

Je mourois, ce matin, digne d'être pleurée,
J'ai suivi tes conseils, je meurs déshonorée.

Écoutons Euripide, c'est le chœur qui parle à Oreste.

« Noires Euménides, qui volez dans les plaines » immenses de l'air, vengeresses du sang, vengeresses » du meurtre, écoutez, écoutez ma voix suppliante : » laissez le fils d'Agamemnon perdre le souvenir de la » rage insensée qui l'égare..... O douleurs que tu as » toi-même cherchées, et sous lesquelles tu succombes, » infortuné, après avoir reçu l'oracle rendu du haut » du trépied, prononcé par Apollon sur ce terrein » sacré, où l'on dit qu'est caché le milieu de la terre » au fond d'une auguste retraite. »

O Jupiter! où sont tes compassions.... « Quel est » ce spectacle sanglant qui s'avance et te fait préci-

» piter tes pas? O malheureux! à tes pleurs, de nou-
» veaux pleurs sont ajoutés sans cesse par un mau-
» vais génie, chargé du sang de ta mère, et dont la
» vue t'agite et te trouble..... Je fonds en larmes, je
» fonds en larmes..... »

Morale sublime, s'il en fût jamais! Le plus spécieux des motifs ne peut excuser la violation des lois de la nature : le crime ordonné même par les dieux, est un crime : le sang d'une mère n'a jamais été répandu sans déchaîner tout l'enfer; la fatalité même n'est point une excuse.

Écoutons encore l'ami de Socrate, dit M. Prévot, il semble que ces deux illustres amis, Euripide et Socrate, aient eu dessein d'offrir le tableau le plus touchant d'un crime odieux. C'est encore le chœur qui parle à la fin du second acte.

« Cette puissance fastueuse, cette haute valeur
» qu'on vit briller avec orgueil dans la Grèce et sur
» les bords du Simoïs, ne sont plus pour les Atrides
» le gage des prospérités. Une ancienne calamité les
» fait disparoître à jamais. Cette querelle occasionnée
» par une toison d'or entre les descendans de Tantale,
» ces funestes banquets, ces victimes innocentes et
» illustres d'une barbare fureur, ont fait naître le
» meurtre vengeur du meurtre, qui n'a point cessé de
» répandre le sang des Atrides ».

« Cette noble action (celle d'Oreste) n'est point telle
» à mes yeux. Déchirer avec un fer cruel le flanc qui
» nous a fait naître, offrir aux regards du soleil cette
» épée noircie de sang..... non, loin de là, c'est se
» souiller d'un forfait odieux; c'est une impiété dou-
» blement criminelle; c'est le délire d'un homme

» qu'égare la méchanceté. Aussi l'infortunée fille de
» Tindare, s'écria-t-elle, dans les angoisses de la
» mort : Mon fils, ton bras ne sert pas la pitié, en
» frappant celle qui t'a donné le jour. Crains, en ho-
» norant la tendresse paternelle, d'attirer sur ta tête
» une éternelle infamie. . . . . .
. . . . . .
» Voilà le crime qui livre le fils d'Agamemnon aux
» accès de la rage; qui le remplit de trouble et d'effroi.
» Devenu la proie des furies promptes à venger l'ho-
« micide, il roule ses yeux égarés. Insensé! le sein
» maternel, sortant de la robe tissue d'or, s'offrit en
» vain à ses regards. Insensé! il accomplit le sacrifice
» d'une mère pour venger un père malheureux! »

(21) *Le chœur, le chœur surtout.* Je n'ai parlé des chœurs anciens, dans ce discours, que dans leurs rapports politiques et moraux; mais leur usage n'étoit pas moins sublime à les considérer dans leurs rapports poétiques et dramatiques.

Rien ne fait sur la scène un effet plus grave, plus animé, plus majestueux et plus profond qu'un grand nombre d'hommes tous frappés, chacun suivant leurs caractères, du même sentiment. Voilà pourquoi l'impression des spectateurs n'est jamais si réelle que lorsque, toutes choses égales d'ailleurs, la salle est remplie d'un grand nombre de spectateurs. On connoît l'histoire de ce voyageur anglois qui, mêlé dans la foule des spectateurs, fut, malgré les préjugés de sa nation, saisi d'un mouvement de respect involontaire à la vue du père des chrétiens, donnant, du haut de son balcon du Vatican, sa bénédiction, *urbi et orbi.*

Aristote *(Problém. sect.* 19, *quæst.* 2. *)* demande : *Cur idem voce eâdem, longiùs sentiri, cum aliis cantans, aut vociferans, quàm solus potest? an quia viribus universis agere quippiam vel premere non tantuplùm est quantus singularum numerus est? Sed quemadmodùm linea bipedalis non duplum sed quadruplum quiddam describit, sic composita omnia plus valent quàm eadem divisa.*

Réponde, qui saura, à cette question d'Aristote; nous nous contenterons de rapporter sur l'utilité dramatique des chœurs anciens, cette réflexion de Le Batteux. *(Notes sur le chap.* 9 *de la Poétiq. d'Aristote.)* « L'art » seroit parfait, dit-il, si une seule action, par elle-» même, c'est-à-dire par ses développemens, sans » épisode ni addition étrangère, remplissoit com-» plètement la mesure (d'une tragédie). Tel est » l'Œdipe de Sophocle. Il seroit assez difficile d'en » trouver des exemples chez les modernes, parce » que chez eux, la suppression des chœurs laisse une » étendue trop grande à remplir, et trop difficile à » concilier avec l'unité exacte et rigoureuse. »

Quant à l'exécution des chœurs, on peut voir Barthélemy, *Voy. en Grèce, ch.* 27, à la fin du premier entretien *sur la musique.* Cette exécution devoit être parfaite, puisque non-seulement la musique, mais aussi la déclamation, la danse ou la pantomime et le geste étoient notés.

Aucun savant n'a développé tout ce mécanisme des chœurs comme Dubos. On remarquera, en le lisant, combien les anciens mettoient d'enthousiasme et d'amour de la perfection, même dans leurs amusemens.

On sent assez, sans que nous le disions, que nous n'avons parlé que des chœurs dans la tragédie, car ceux de l'ancienne comédie étoient tout autre chose.

> *. . . . In vitium libertas excedit, et vim*
> *Dignam lege regi. Lex est accepta, chorusque*
> *Turpiter obticuit, sublato jure nocendi.*
>
> HORAT. *Art poet.* v. 282.

(22) *Le chœur étoit l'invention la plus politique que le génie de la législation eût pu concevoir.* Les mœurs du chœur, dans les pièces anciennes, furent évidemment une invention des législateurs. Le chœur y jouoit toujours un rôle opposé au caractère du peuple dont il étoit l'image. Quoique les anciens fussent observateurs scrupuleux de la vérité des caractères dramatiques, en cela, par un motif d'utilité publique, ils avoient cru devoir s'en écarter.

Je n'entrerai dans aucun détail ni des raisons, ni des exemples qui viendroient à l'appui de cette opinion. J'observerai seulement, et par le même motif qui décidoit de tout chez les poètes anciens, que le peuple, bien loin d'être toujours le soutien du foible, le protecteur de l'opprimé, le conseil de l'innocence, l'ami des malheureux, est au contraire très-porté à se rendre le témoin du supplice des condamnés, et même à y applaudir pour peu qu'il puisse se figurer qu'il en retirera la moindre utilité. De là sans doute est venue cette coutume horrible et pourtant universelle, dont tant de philosophes ont recherché la cause, sans la trouver. Je veux parler des victimes humaines sacrifiées par les fausses religions. On a retrouvé cet homicide

usage, ou du moins ces vestiges de barbarie, chez tous les peuples de la terre.

> . . . . . *sed quid*
> *Turba remi ? Sequitur fortunam,*
> *Ut semper et odit damnatos. Idem populus.*
> JUVEN. Saty. 10, *v.* 72.

Voyez dans Montesquieu, *Esprit des Lois*, combien le peuple est disposé, dans certains cas, à demander la condamnation des accusés, et combien, par cette raison, il est indispensable de suspendre le jugement jusqu'à ce que la première impétuosité de l'opinion publique se soit ralentie. « Il n'y a » point de peuple, dit Fontenelle, *(Dialogues des* » *morts modern.)* qui ne puisse donner dans un » panneau grossier, on est surpris, la multitude » entraîne les gens de bon sens. Que vous dirai-je? » il se joint encore à cela des circonstances qu'on » ne peut deviner, et qu'on ne remarqueroit peut- » être pas quand on les verroit. »

(23) *L'école des vertus publiques et privées.* Ecole et jeu chez les anciens, étoient synonymes et s'exprimoient par le même mot. *Fleury, Mœurs des Israélites, sect.* 15. Voyez Dubos, *Réflexions critiq. sur la poésie et la peint.*, part. prem. sect. 44, et la préface de Phèdre par *Racine.* Le témoignage de Strabon est si formel, que je ne puis me dispenser de le rapporter.

Poeticam vitæ à primâ ætate formatricem, quæ morum affectuum, actionumque rationes nos, voluptate comitante, doceat, quin etiam nostri solum sapientem esse poëtam, affirmarunt. Atque eâ de

causâ in græcis urbibus pueri primò omnium poësi instituuntur. Non sanè nudâ delectationis causâ, sed ut modestiam discant. Quandò musici etiam, qui psallere, tibia canere vel lyra docent hoc ipsum præstare profitentur, morum se magistros ac formatores et correctores esse affirmantes. Géogr. liv. 1.

(24) *La poésie est seule capable de faire.* Dubos prétend, au contraire, *que le pouvoir de la peinture est plus grand sur les hommes que celui de la poésie.* Sect. 40, part. 1re. Il en donne deux raisons : la première, que la peinture agit sur notre âme par le sens de la vue, qui est, dit-il, plus près de notre âme que celui de l'ouïe; il s'appuie de l'autorité d'Horace :

Segniùs irritant animos demissa per aurem.
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus.

Cette opinion d'Horace, très-juste dans l'endroit où elle est placée, est très-fausse dans l'application que Dubos en fait. Il n'est point question de peinture dans ces vers de l'art poétique, mais bien de la réalité même qu'Horace veut mettre sur la scène, dans certains cas, non pas à la place, mais environnée au contraire de toutes les séductions de la poésie.

Observez encore qu'un grand poète, qui raconte moins qu'il ne peint, fera sur les spectateurs, ou même sur ses auditeurs, une impression plus vive que la vue même des objets.

On essayeroit en vain, suivant Voltaire, de remplacer la peinture du sacrifice qui termine le cinquième acte d'Iphigénie, par le spectacle de ce sacrifice :

quel spectacle, dit-il, pourroit représenter tout ce que la poésie de Racine nous fait voir, sentir et imaginer !

Dubos, par un oubli de la question, qui étonne dans un tel critique, ne se rappelant plus qu'il s'agit ici de poésie, de cet art qui arrache aux hommes tant de douces larmes, se met, pour ainsi dire, plus à l'aise en comparant les effets de la peinture à ceux d'un discours méthodique par lequel on décriroit, comme Vitruve, les proportions purement géométriques d'un bâtiment : un tableau, dit-il, nous en donneroit une idée plus claire dans un moment. Qui pourroit le nier? mais tout cela, que peut-il avoir de commun avec la poésie? La poésie ne s'attachera jamais à figurer les proportions purement matérielles des objets. Ce qu'elle ne peut embellir par le coloris des grâces, ce qu'elle ne peut animer par les feux du sentiment, elle le dédaigne. Elle n'élève des temples à l'amour et à l'amitié que pour y consacrer à jamais les sentimens du cœur, que pour y offrir un asile aux âmes généreuses et fidèles. Les sublimes proportions par lesquelles elle frappe nos sens, ne sauroient être purement renfermées dans ces ordres parfaits que le génie de l'architecture révéla aux Grecs, et auxquels l'art des modernes n'a rien su ajouter. Il y a plus, la peinture et la sculpture ne feront d'effet, je ne dis pas sur le peintre ou sur le sculpteur, mais sur l'homme, que par le souvenir des sentimens de la poésie, que par la beauté des idées et des images poétiques que le génie du peintre ou du sculpteur aura su employer. *Ed io anche son pittore*, disoit le Corrège : il auroit pu dire également qu'il étoit poète. Ces arts

ne

ne sauroient être séparés ; et nous traitons, dans ce discours, de la poésie dans toute l'étendue qu'on doit lui donner, ou plutôt lui reconnoître.

Après cela, nous ne nous arrêterons point à disputer avec les incendiés de l'ancienne Rome, qui demandoient l'aumône aux passans, en leur montrant le tableau figuré de leurs malheurs. Une enseigne de cabaret est apparemment plus aisée à tracer qu'un poëme qui ne sauroit toucher, s'il n'est excellent, si l'on n'a le loisir de l'écouter et le talent de réciter. Cela prouveroit tout au plus que la plus foible médiocrité peut encore être supportable en peinture, quoique les couleurs empruntées pour représenter un objet, ne soient pas des signes plus naturels, ne puissent pas certainement faire une impression aussi vive que la parole, que l'accent de la passion, que la déclamation, enfin et même le chant.

Au reste, en finissant le chapitre de Dubos, on s'aperçoit que cette différence d'opinions finit, comme beaucoup d'autres, par n'être qu'une dispute, faute de s'entendre. Un vers ou même une scène n'est pas un poëme, comme une note, ou, si l'on veut, une mesure n'est pas de la musique : comme un bras ou un œil ne sont pas un tableau. Un morceau de musique, un tableau, un poëme, ne fût-ce qu'un madrigal, doivent avoir un commencement, un milieu, une fin. Ils ne peuvent, ils ne doivent même frapper que par l'harmonie de toutes les parties, par le rapport nécessaire qu'elles ont les unes avec les autres. Une musique parfaite, un tableau parfait, un poëme parfait, seroit celui dont on ne pourroit rien retrancher sans en rompre l'accord et l'unité, *sans couper dans*

le vif, ainsi que s'exprime Fénélon. *(Lettre sur l'éloquence et la poésie).*

(25) *Sans doute qu'ils ont tous le même principe, l'imitation de la belle nature.* Par-tout où il s'agit de poésie, comment, après avoir tracé les noms révérés des beaux-arts, ne pas laisser un moment courir sa plume ? Quelle règle, quel principe, quelle observation même, si vous en exceptez la partie mécanique ou technique de chacun d'eux, ne leur est pas commune ?

Quelle foule d'idées lumineuses pour les compositeurs de tous genres dans l'Orateur de Cicéron, dans la Poétique de Marmontel, dans la Lettre sur le paysage de Gessner, dans l'Essai sur la musique de Grétry ! Ces tableaux de la Magdeleine pénitente et de la famille de Darius, ne font-ils pas sur nous le même effet que le bûcher de Didon, que la douleur du vieux père d'Hector embrassant les mains meurtrières du jeune fils de Pelée ?

Malheur aux productions des arts, dit d'Alembert, dont la beauté n'est que pour les artistes ! Et quel homme, en effet, pour peu qu'il ait l'esprit cultivé, à moins *que son âme ne soit environnée d'un triple airain, ou plutôt, à moins qu'il ne soit un corps sans âme (a)*, peut entendre, peut considérer apathique-

---

(a) *Illi robur et æs triplex*
Circa pectus erat.....
Non tu corpus eras sine pectore.....

Ces deux expressions énergiques se sont présentées à Horace; la première en regrettant la société de Virgile, et la seconde en parlant à Tibulle.

ment les chefs-d'œuvres des beaux-arts, sur-tout dans la saison aimable de la jeunesse : quel est celui dont ils ne puissent éclairer le goût, former les mœurs, adoucir, occuper, embellir la vie !

N'oublions point, cependant, qu'il appartient uniquement aux favoris des Muses, de révéler à quel prix et par quels travaux ils en ont obtenu les faveurs. Le goût naturel, sans le secours d'une longue expérience, est rarement assez exquis, et n'est jamais assez lumineux pour louer dignement, et sur-tout pour critiquer les ouvrages du goût. L'artiste seul est capable de nous raconter l'intéressante histoire des moyens qu'il employa pour les produire. Des esprits même du premier ordre ont trop souvent écrit ou parlé sur ce qu'ils ne connoissoient pas assez. Par là ils ont nuit aux beaux-arts, et désespéré le goût éclairé. Une multitude d'exemples viennent à l'appui de cette observation, que le trait suivant va faire mieux sentir.

On connoît ces groupes de chevaux qui sont ou qui étoient à Marly. Quelqu'un s'avisa de dire à Coustou lui-même : Mais cette bride, monsieur, elle n'est pas assez tendue. Monsieur, répondit-il, que n'êtes-vous venu un moment plutôt, vous l'eussiez vue telle que vous la désirez ; mais ces chevaux ont la bouche si fine, que cela ne dure qu'un clin-d'œil. Pourrois-je, sans mériter un reproche du même genre, demander aux enfans des arts, et sur-tout aux rivaux des Coustous, dont les ouvrages bravent les injures des saisons et des siècles, pourquoi on les réduit si souvent à n'être qu'artistes ? d'où vient ils ne sont pas également poètes ? Pourquoi leurs plus belles productions ne serviroient pas à l'instruction comme à l'embellissement

de l'univers ? Leur seroit-il donc impossible de s'associer à la gloire des Fénélon, des Richardson, etc.

Un groupe de chevaux de marbre, domptés par un écuyer, n'apprend rien même aux écuyers de profession : tandis qu'un trait de bonté ou d'héroïsme, qu'une vertu avec ses symboles persuasifs, qu'un vice chargé de ses horribles attributs, exalteroient bien autrement le génie, commanderoient le respect même des contemporains, obtiendroient du moins ceux de la postérité. La médiocrité même y trouveroit la seule ressource dont elle puisse faire usage.

Qu'au milieu d'une place publique, dans l'enceinte d'une haie d'aubépine, défendue, comme dans nos champs, par un simple fossé, Œdipe, le malheureux Œdipe, vint aussi se montrer au peuple, rappelé à la vie, et presqu'au bonheur, par les soins de sa fille Antigone.

Que sur un de nos ponts, le héros de l'histoire moderne, le chevalier Bayard, terminât, au milieu des François, une vie sans peur et sans reproche, par une mort aussi honorable à l'humanité que celle de Socrate.

Ou qu'enfin, dans le temple des arts, une femme, environnée de ses enfans, par l'énergie de l'amour maternel, triomphe des angoisses de la douleur et des secrètes terreurs de la destruction ; qu'à ses enfans, anéantis par le coup affreux qui se prépare, elle attache sa pensée ; que l'adieu éternel qu'elle leur prononce, expire sur les lèvres décolorées ; que le désir héroïque de le leur faire supporter, flotte encore dans son dernier regard au milieu des ombres de la mort. Voilà ce que j'ai vu, ce que je vois à chaque instant

et dans tout ce qui m'environne, ce que je retrouve toujours au fond de mon âme.

Quelle leçon qu'un pareil tableau ! Si un pareil tableau pouvoit jamais être représenté !

Nous ne manquons, nous ne manquerons jamais de préceptes : c'est aux beaux-arts, c'est à eux seuls à mettre la morale en action, à nous rapprocher des sentimens de la nature, à personnifier la vertu, et, comme le disoit Platon, à nous découvrir en elle ces attraits, ces beautées ineffables, auxquels nul homme ne seroit capable de résister.

Artistes modernes, c'est peu pour vous des suffrages de votre siècle, ne renoncez pas à la plus belle partie de l'héritage qui vous fut transmis; soyez les bienfaiteurs de l'humanité.

Voyez Dubos, *De la poésie et de la peinture*, part. 1, sect. 4. Cet auteur, si plein de son sujet, cite un grand nombre d'autorités respectables à l'appui de cette opinion d'Aristote *(Polit. lib.* 5.*)*, qu'il est des tableaux *aussi capables de faire rentrer en eux-mêmes les hommes vicieux, que les préceptes de morale donnés par les philosophes.*

(26) *Si la passion qui l'inspire est naïve et forte, fortement et naïvement exprimée.* J'aurois honte de parler moi-même sur un art que je ne connois que par le plaisir qu'il m'a procuré. On peut voir dans l'*Essai sur la musique de Grétry, liv.* 1, une expérience remarquable de cet artiste estimable et célèbre, sur l'espèce d'harmonie qui s'établit par le mouvement musical entre la circulation plus ou moins rapide du sang et la mesure d'une musique qui se fait entendre : d'où il infère avec raison que les anciens n'avoient

pas tort de dire que la musique rendoit furieux, ou calmoit les individus bien organisés ou passionnés pour cet art.

Cur, dit Aristote, *numeri musici et modi qui voces sunt, moribus similes sese exhibent. An quod numeri musici et moduli motibus continentur, quomodo etiam actiones ? At omnis efficientia moralis est, moresque condere potest.* Problem. sect. 19, quest. 29. — Voyez aussi la quest. 38, sect. *eâd.*

« On aura beau dire et beau faire, la musique „ vocale ne sera jamais bonne si elle ne copie les vrais „ accens de la parole ; sans cette qualité, elle n'est „ qu'une pure symphonie. „ Grétry, *Sur l'Ami de la maison.*

Et encore en parlant de l'opéra d'Aucassin et Nicolette. « La musique peut parler en prose comme en „ vers. Si le chant pris avec sa note de basse ne vous „ fait pas le plaisir délectable qu'on éprouve en chan- „ tant un bel air de Sacchini, ou en lisant de beaux „ vers, croyez alors que le chant n'est qu'un produit „ harmonique. *C'est de la prose et non pas un élan de „ l'âme, toujours accompagné des charmes de la „ poésie.* „

(27) *Il entraînera tout un peuple.* Milton étoit si persuadé des bons effets de l'expression musicale qu'il lui attribue (*Parad. perd., liv.* 1er., *v.* 549.) le pouvoir d'exciter des mouvemens louables dans les diables eux-mêmes. C'est par la raison qu'en donne Grétry : « qu'harmonie, mélodie sont un assemblage de cho- „ ses pures, et que la musique ne sauroit exprimer „ que foiblement les immoralités. „

Voyez aussi, dans les *Rêveries du maréchal de Saxe*, combien tous les hommes sont sensibles à l'harmonie, liv. 1er., chap. 6 *De la manière de former les troupes*; et encore liv. 2, chap. 2, à la fin.

« Les oiseaux sifflent, dit Rousseau, l'homme seul „ chante, et l'on ne peut entendre ni chant ni sym- „ phonie, sans dire à l'instant, un autre être sensible „ est ici. „ *De l'orig. des Langues*, chapitre 16.

Sur les prodiges de la musique chez les anciens, voyez entr'autres les *Mémoires de l'Acad. des inscriptions et belles-lett.*, et sur le point de savoir comment ils cessèrent, voyez *Rousseau*, *Ouv. cité*, chapitre 19. Il nous suffira de faire remarquer que la musique ne produisit jamais de plus grands effets que dans les temps où elle resta la compagne inséparable de la poésie.

Di cantori, pittori e statuarii,
Poësia e divenuta ancilla ignobile :
Colei che sopra loro ha'l summo imperio,
E' sopra le scene ha minor parte ed infima
Quella per cui le scene s' inventarono.

GRAVINA.

(28) *Fille et sœur de la poésie.*

Hoc ipsum, quod oratio versu carens, pedestris vocatur ostendit orationem à fastigio quodam et vehiculo ad humum esse deductam. Strab. *Géograph.* liv. 1.

« Ce sont les poètes qui ont formé les langues; c'est » aussi l'harmonie de la poésie qui a fait naître celle » de la prose. Malherbe faisoit parmi nous des odes » harmonieuses, lorsque notre prose étoit encore bar- » bare et grossière : c'est à Balzac que nous avons l'o-

» bligation de lui avoir le premier donné de l'harmo-
» nie. » D'Alembert *Sur l'Elocution orat.* Il est inutile, sur un sujet aussi rebattu, de multiplier les témoignages; le fait est constant et si constant, que dans l'univers entier, l'on ne trouveroit peut-être pas un exemple contraire à celui que d'Alembert vient de rapporter. *Voyez les notes de la première partie.*

Mais si, chez tous les peuples dont la langue n'est pas encore formée, l'éloquence est la fille de la poésie; lorsque ces langues ont enfin acquis leur perfection, la poésie et l'éloquence sont encore sœurs l'une de l'autre. *Poëtis* (Cicer. de orator., liv. 2.) *est proxima cognatio cum oratoribus.*

(29) *Ne parle qu'à l'entendement et dédaigne tout le reste.* « Les philosophes, dit Cicéron, sont des per-
» sonnages d'un rare savoir, qui s'entretiennent en-
» tr'eux : il n'excitent point les passions (cette ex-
» pression en rhétorique se prend toujours en bonne
» part), ils cherchent plutôt à les calmer. Dans le si-
» lence de l'étude et loin du tumulte des affaires, leur
» objet n'est pas de captiver l'attention, mais de s'é-
» clairer. Même les agrémens que quelques-uns
» d'entr'eux jetteroient dans leurs ouvrages, ne se
» roient pour d'autres qu'une vaine superfluité. »

Loquuntur cum doctis, quorum sedare animos malunt, quàm incitare : sitè de rebus placatis ac minime turbulentis docendi causâ, non capiendi loquuntur ; ut in eo ipso quod delectationem aliquam dicendo aucupentur, plus non nullis, quàm necesse sit, facere videantur. Orator.

La philosophie qui ne parle qu'à l'entendement,

s'adresse à la partie la plus froide et la plus stérile de l'âme humaine. Sur l'insuffisance de la manière de raisonner des géomètres ailleurs qu'en géométrie, *voy.* le chap. 9, *Méthode des études de Fleury.* Ainsi que la *Logique de Port-Royal*, chap. 14, partie 1ere., où l'on marque les avantages du style figuré sur le style simple, qu'on appeleroit mieux dans le cas présent le style *froid.* Et sur les vices de cette manière de raisonner toute géométrique, *voy.* sur-tout *Pascal*, Pensée 2, *art.* 10.

« Les poètes et les romanciers qui ont le mieux » peint l'amour, l'amitié, les affections privées et do- » mestiques, comme Racine, Voltaire, Richardson, » Marivaux et Riccoboni, sont meilleurs à lire, sur » ce sujet, que Zénon, Chrysippe et Epictète. » *Smith. Sent. mor.*, part 3, chap. 3.

Je ne puis m'empêcher de transcrire ici, pour le bonheur, peut-être, de mes jeunes lecteurs, deux passages de l'illustre Shakespeare; je les regarde comme le plus beau traité de morale qui ait jamais été produit sur l'objet dont y il est question. Le premier est extrait de la tragédie d'*Hamlet*, act. 1er., scène 7.

LAERTE.

« Ma sœur, pour Hamlet et ses frivoles amours, » regardez-les comme une mode éphémère, une folie » de la bouillante jeunesse, une primevère précoce, » mais passagère, d'un éclat charmant, mais sans du- » rée; le parfum et le plaisir d'un instant, pas plus. »

ORPHELIA (*avec une surprise naïve.*)

" Quoi! pas plus?

LAERTE.

« Pas davantage; soyez-en sûre, pas plus! car, pendant » notre adolescence, ce n'est pas seulement le corps » qui croît en force et en masse, le cœur se dévoloppe » avec lui, et les fonctions intérieures de l'âme s'é- » tendent, et s'agrandissent avec le temple où elle ré- » side. Peut-être qu'il vous aime aujourd'hui, peut- » être qu'à présent, nulle fraude, nulle tache ne ter- » nit ses sentimens purs et vertueux, mais vous devez » craindre. . . . . .

. . . . . .

» Voyez donc quelle disgrâce éprouveroit votre hon- » neur, s'il vous arrivoit d'écouter d'une oreille trop cré- » dule, ses propos séduisans, et de perdre votre cœur, » ou d'ouvrir le chaste trésor de votre sein à l'ascen- » dant de ses fougueuses importunités. Craignez ce » malheur, ma chère sœur, craignez-le; tenez toujours » votre raison derrière votre penchant, pour veiller » sur lui, et restez hors du trait dangereux du désir. » La jeune vierge circonspecte est assez prodigue, si » elle dévoile sa beauté aux rayons de l'astre des » nuits. La vertu elle-même n'échappe pas aux traits » de la calomnie; l'insecte ronge les jeunes roses du » printemps, souvent même avant que leur tendre » bouton soit épanoui : c'est dans la saison de la jeu- » nesse, à l'heure des douces rosées, que les souffles les » plus contagieux sont les plus fréquens; ainsi veillez » sur vous; la meilleure sûreté est dans une crainte » prudente; la jeunesse devient souvent sa propre en- » nemie, lors même qu'elle n'a point d'autre ennemi » près d'elle. »

ORPHELIA.

« Je conserverai les maximes de cette salutaire » leçon, comme autant de gardiens autour de mon » cœur. »

Voici le second morceau de Shakespeare; il est tiré de la *Tempête*. Act. 4, scène 1ere.

« Reçois ma fille comme un don de ma main, et » aussi comme le prix que ton mérite a conquis; mais » si tu romps sa ceinture virginale avant que toutes » les cérémonies saintes aient été solemnellement ac- » complies, jamais le ciel ne fera descendre sur vous » ses douces rosées pour faire prospérer cette union : » mais la haine stérile, le dédain aux regards amers » et la discorde sèmeront votre lit nuptial de tant » d'épines odieuses, que vous les prendrez tous deux » en haine. Ainsi songe à veiller sur ton amour jusqu'à » ce que le flambeau de l'hymen vous éclaire. »

FERDINAND à Prospero.

« Comme il est vrai que j'espère des jours paisibles, » une belle lignée, une vie longue et toujours animée » du même amour que ce jour voit naître, l'antre le » plus sombre, la retraite la plus propice au mystère, » le plus fougueux transport que puisse suggérer notre » mauvais génie, rien ne me fera profaner par » une ardeur prématurée l'honneur de mon amour, » non; et avant que j'attente à la pureté du jour » nuptial, avant que je songe à faner sa fleur, le » char du soleil sera abîmé, ou la nuit enchaînée sous » le globe. »

PROSPERO.

» Noble et belle réponse! assied toi donc à ses côtés, » et converse avec elle. Elle est à toi. »

Poësis, dit Vossius, *non quasi imitatio, seu fictio sit finis ultimus; sed quia hæc sit via et ratio ad comparandam beatitudinem civilem, quam non consequimur, nisi virtute cujus doctor est poëta.* Vossius, *De re poët.* lib. 1, cap. 7, sect. 4.

Fabula nullius veneris, morataque rectè
Quam versus inopes rerum nugæque canoræ.
HOR. *Art poëtic.*

O Shakespeare ! Shakespeare ! !

(30) *Ce doute insupportable.* Voy. notes de la première partie, sur les *causes surnaturelles.*

(31) *Ni à la vive délicatesse de cette belle moitié du genre humain.* « Les femmes aperçoivent bien fine» ment et avec bien du dégoût les traces les plus lé» gères de l'homme savant et de l'homme philosophe». Fontenelle, *Éloge de Leibnitz*, où il ajoute que ce dernier se dépouilloit parfaitement avec elles de ces deux caractères presqu'indélébiles.

» L'histoire d'une femme est toujours un roman. »

J'ai dit que *l'exaltation et la sensibilité sont la nature des femmes.* J'oserai faire remarquer que tout ce qui n'est point passion, n'est jamais pour elles qu'un passe-temps et que nous avons à cet égard l'aveu formel de trois femmes célèbres de la fin de ce siècle. Les mémoires de mademoiselle Clairon finissent par ces mots : « Dans la jeunesse, les négligences d'un amant sont un » coup d'aile du papillon ; il vient un temps où elles » sont un coup de poignard. » L'auteur des *Lettres sur la sympathie*, et c'est le dernier mot de son livre, observe « qu'une femme qui a cultivé son esprit, rem» place par les agrémens de l'étude, cette coupe en-

» chantée des plaisirs que la nature ne laisse qu'un » instant dans la main des femmes » ; et la troisième, dans son *Essai sur les passions*, le démontre à toutes les pages de cette étonnante composition.

(32) *Ni à l'enjouement de la jeunesse.* « Les pre- » mières connoissance nouvelles que l'on veut donner » aux enfans, et *peut-être au reste des hommes*, ne » peuvent point entrer dans leur esprit par la voie » du raisonnement, puisque le raisonnement sup- » pose des idées particulières, le sentiment seul en est » la porte ». Dumarsais. *Exposit. d'une méthode raisonn. pour apprendre la langue latine*, part. 2°.

(33) *Ni à la fougue des désirs.* « Cet ordre (l'ordre ,, direct et grammatical), si nécessaire au raisonnement, ,, est presque toujours contraire aux sensations qui ,, nomment le premier, l'objet qui frappe le premier. ,, C'est pourquoi tous les peuples, abandonnant l'or- ,, dre direct, ont eu recours aux tournures plus ou ,, moins hardies, selon que leurs sensations ou l'har- ,, monie des mots l'exigeoient ; et *l'inversion a pré-* ,, *valu sur la terre*, parce que l'homme est plus impé- ,, rieusement gouverné par les passions que par la ,, raison. ,, Rivarol. *Disc. sur l'univers. de la langue françoise.*

(34) *Encore moins à l'ignorance du peuple.*

Est philosophia suspecta et invisa, ut si quis universam velit vituperare secondo id populo possit. Cic. *Tuscul.* Suivant Fleury, *Méthode des études*, entreprendre de conduire les hommes par des abstractions et des prin-

cipes stricts, c'est vouloir apprendre à marcher à des enfans par la connoissance des lois de la mécanique. Ajoutons, avec Dubos, que plus les hommes ont de connoissance d'eux-mêmes et des autres, et moins ils ont de confiance dans toutes ces décisions faites par voie de spéculation, même dans les matières qui en sont le plus susceptibles. Dans une multitude de circonstances, on en croit l'homme préférablement au philosophe, parce que le philosophe se trompe encore plus facilement que l'homme. Et de fait, jamais un philosophe (j'en excepte les mathématiques) pensa-t-il pleinement et parfaitement sur un sujet donné comme un autre philosophe? Voyez dans la Grèce toutes ces sectes de philosophie, s'établir et se culbuter les unes sur les autres. Je m'étonne, disoit Fontenelle, qu'à chaque nouvelle philosophie qui vient à paroître, les hommes ne s'écrient pas : Encore une autre philosophie. *Neque enim aliud quidquam istæ disputationes sunt, quàm inter se peritè captantium lusus.* Sénèq. *Epist.* 102.

(35) *Quoique très-ingénieux à détruire.* C'est là une vérité professée par Cotta, dans les *Dialogues de Cicéron sur la nature des dieux.* Liv. 1er., section 21. *Mihi*, dit-il, *non tàm facilè in mentem venire solet, quare verum sit aliquid, quàm quare falsum.* Et plus bas : *utinam tàm facilè vera invenire possem quam falsa convincere.* Aussi, dans l'établissement de sa république, Cicéron vouloit-il prier Arcésilas, le sceptique, de se retirer. *Perturbatricem autem omnium harum rerum academiam, hanc ab Arcesilâ et Carneade recentem, exoremus ut sileat, nam si invaserit in*

hæc, quæ satis site instructa et composita videantur, nimis edet ruinas, quam quidem ego placare cupio, submovere non audeo. Liv. 1er., § 13, *De legib.* Qu'attendre en effet de gens avec lesquels il ne sauroit y avoir jamais rien de parfaitement déterminé et de souverainement convenu ? Gibbon attribue la destruction de la république romaine à la secte d'Epicure, qui s'y était introduite, et l'on voit, par le discours que Salluste met dans la bouche de César, le parti que ce novateur audacieux en avait su tirer.

« Défendre un sentiment établi, c'est faire un livre „ dont le sujet, dit Dubos, n'excite guère la curiosité. „ Attaquer le sentiment établi, c'est se faire d'abord „ un auteur distingué. Ce n'est donc pas d'aujourd'hui „ que les gens de lettres ont tâché de s'acquérir, en „ contredisant les opinions reçues, la réputation „ d'hommes qui avoient des vues supérieures, et qui » étoient nés pour donner le ton à leur siècle. » Part. 2e., sect. 34, *Réflexions sur la poésie et la peinture.*

(36) *Parez et surchargez des brillantes couleurs de la poésie.* « M. Rousseau, dans ses ouvrages, m'a » toujours paru moins occupé d'instruire que de » séduire ses lecteurs. Toujours orateur, rarement » raisonneur, il oublie que dans les discussions philo- » sophiques, s'il est quelquefois permis de faire usage » de l'éloquence, c'est uniquement lorsqu'il s'agit de » faire sentir vivement toute l'importance d'une opi- » nion déjà reconnue pour vraie.„ Helvétius *De l'homme*, sect. 1re., chap. 8, n°. 17, et chap. *id.* « Livré à „ l'amour du paradoxe, rien ne lui coûte : faut-il, „ pour défendre son opinion, soutenir que l'homme

„ absolument brut, l'homme sans art et sans indus-
„ trie, et inférieur à tout sauvage connu, est cepen-
„ dant, et plus vertueux, et plus heureux que le
„ citoyen policé de Londres et d'Amsterdam, il le
„ soutient. „

(37) *C'est un or brut qui n'enflamme point leur cupidité.* « La morale est plus susceptible qu'aucune autre
„ science d'être embellie par les charmes de l'élo-
„ quence, qui, s'il étoit possible, donneroit une
„ nouvelle importance aux moindres règles de nos
„ devoirs. L'éloquence rend du moins les préceptes
„ de la morale plus capables de faire une impression
„ profonde sur la flexible jeunesse, de seconder l'ins-
„ tinct courageux de cet âge, de le porter aux résolu-
„ tions généreuses; d'établir et de fortifier ainsi les
„ habitudes les plus nobles et les plus utiles dont le
„ cœur humain soit susceptible. Tout ce que les pré-
„ ceptes et les conseils peuvent faire pour nous porter
„ à la vertu, est l'ouvrage de la morale unie à l'élo-
„ quence. „ *Sentim. mor de Smith*, part. 7, section 4.

Observons encore, avec Dubos et avec l'auteur des *Lettres sur la sympathie*, que l'homme a un besoin continuel d'être ému, et que « l'homme sensible ne
„ peut aimer que ces vertus qui sont plutôt des senti-
„ mens que des opinions, que l'indulgence rend
„ aimables et touchantes, qui ne cherchent à se faire
„ imiter qu'en se faisant sentir, et qu'on ne peut voir
„ dans les autres sans en éprouver les mouvemens,
„ même avant d'en avoir pratiqué les actes. „ Quant à cette morale métaphysique où les devoirs sont discutés froidement et soigneusement, et rigoureusement distingués

distingués par le genre, par l'espèce, il faut dire avec Fontenelle, ce n'est *qu'une flamme à l'esprit-de-vin, elle est trop subtile pour brûler le bois.* (Eloge de Mallebranche).

(38) *Le sentiment intime de son immortalité.*

De immortalitate qui dubitas evolve diligenter Platonis eum librum qui est de animo, ampliùs quod desideres nihil erit. Tuscul. Lib. 1er., sect. 2. Les derniers momens de Caton d'Utique nous démontrent qu'il en avoit la même opinion que Cicéron. L'immortalité de l'âme est la seule chose que Socrate ait assuré être certaine, la seule sur laquelle il n'ait jamais varié, ainsi que le rapporte Cicéron *(De amicitiâ caput 4.)*, *qui*, (Socrates), *non tùm hoc, tùm illud ut inplerisque, sed idem dicebat semper, animos hominum esse divinos; iisque cùm è corpore excessissent, reditum in cœlum patere, optimoque et justissimo cuique expeditissimum.*

(39) *Ne seroient heureux que sous le règne des philosophes.* Malgré tout son respect pour Platon, Bâcon n'a pu s'empêcher de le taxer d'une trop grande prévention en faveur de la philosophie lorsqu'il a dit que les hommes ne seroient heureux que sous le règne des philosophes. *Ut ut enim suis addictus nimium partibus videatur, qui dixit, tùm demùm respublicæ fore felices, cùm aut philosophi regnant, aut reges philosophantur. De dignit. et augment. scient.* Lib. 1er., page 66, édit. d'Amsterd. 1662.

(40) *Après l'auteur de l'Esprit des lois.* Essai sur le goût.

(41) *Ces idées ainsi qu'il les appelle.* Je prie le lecteur de lire avec attention le 23e. dialogue des morts de Fénélon. Il prouve qu'on ne sauroit s'en passer pour établir quelques vérités certaines : le père Buffier fondoit également sur elles toutes les idées de beautés corporelles. Je n'entrerai ici dans aucun détails, peut-être le ferai-je dans un autre moment.

(42) *En réaliser la chimère, la lui faire envisager de plus près, la placer, pour ainsi dire, auprès de lui.* C'est à cette cause qu'il faut attribuer l'avidité insatiable des hommes de tous les siècles pour les romans, qui sont une espèce de poésie. « C'est aux romans, dit ,, M. de Tressan, que nous devons la renaissance des ,, lettres en Europe, et par conséquent les siècles de ,, Léon X et de Louis XIV. Le goût qui s'en répandit ,, généralement sous Louis-le-Gros jusqu'à Louis IX, ,, depuis Charles V jusqu'à Charles VI ; depuis Char- ,, les VIII jusqu'à nos jours, donna le goût de la ,, lecture et polit la langue romance. C'est aux pre- ,, miers progrès de la littérature sous Philippe- ,, Auguste que nous devons le roman de *la Rose*, par ,, Guillaume de Loris, la farce antique de l'*Avocat* ,, *Patelin*, etc. Disc. prélim., tome 7. Voy. sur-tout ,, Huet, *De l'origine des romans.* ,,

(43) *Trop prévenus en faveur de notre prétendue doctrine.*

Aristoteles veteres philosophos accusans, qui existimavissent philosophiam suis ingeniis esse perfectam, ait : eos aut stultissimos aut gloriosissimos fuisse : sed se videre, quod paucis annis magna accessio facta

esset, brevi tempore philosophiam planè absolutam fore. Cicer. Tuscul. 3, sect. 28.

Observons d'abord que la philosophie d'Aristote, après avoir eu, à la vérité, pendant long-temps, ses jours de triomphes et de défaite, a fini par subir enfin elle-même le sort des systêmes de philosophie qui l'avoient précédé, et qu'Aristote avoit renversé, plutôt par un certain caractère d'orgueil et de domination exclusive, que par un zèle sincère pour la vérité, ainsi que l'observe et le répète Bâcon *(a)*.

Mais la grande instruction à retirer de ce passage de Cicéron, qui est vraiment remarquable, c'est que nous y voyons énoncée l'opinion séduisante sur le perfectionnement des sciences. Nous y voyons que dans chaque siècle, ceux que leur génie avoit placé dans le sanctuaire, se sont flattés, malgré la foiblesse de la raison humaine, que, d'un dernier coup de trident, ils alloient enfin découvrir aux mortels le mystérieux et métaphysique empire de la vérité. Hélas ! ces prestigieuses espérances se sont tôt évanouies. La vérité, l'impénétrable vérité s'obstine, malgré les vains efforts des hommes, à se cacher à leurs yeux. « Un premier » voile qui couvroit l'Isis des Egyptiens, dit Fontenelle » (*Eloge de Ruisch*), a été enlevé depuis long-temps, » un second si l'on veut, l'est aussi de nos jours, un » troisième ne le sera pas, s'il est le dernier. »

Cependant il étoit réservé à notre siècle de voir éclore, en même-temps, deux systêmes aussi éloignés

---

(*a*) De *dignit. et augment. scientiar.* Lib. 3, cap. 4. Voyez aussi la *Logique de Port-Royal*, part. 3, chap. 19, sect. 1e.

l'un de l'autre, aussi contradictoires l'un à l'autre, qu'il fut possible de les imaginer. Les uns ont soutenu, sérieusement, qui le croiroit, que pour être heureux il falloit retourner au fond des bois, qu'ils se gardoient bien cependant d'aller habiter; les autres, épris d'une vaine et vague idée de perfection universelle, indéfinie, inimaginable, ont essayé de démontrer, par des raisonnemens abstraits, que tous les hommes, malgré les folles et tyranniques passions de leurs cœurs, grâces aux nouvelles connoissances de leur esprit, ne pouvoient manquer de se perfectionner à l'infini. Ceux-ci ne prévoyoient pas, sans doute, qu'en attribuant à chaque génération une supériorité de lumières et de raison incontestable, sur les générations précédentes; qu'en mettant ainsi toutes les opinions humaines à la merci des incalculables passions du moment, il devenoit impossible de rien établir, et qu'à chaque nouvel âge, tout l'édifice social seroit à rebâtir sur d'autres fondemens.

Cette considération majeure, s'il en fut jamais, avoit porté les anciens, autant peut-être que le sentiment d'une louable reconnoissance, à révérer la mémoire des morts, à leur établir un culte, à les regarder comme quelque chose de sacré; à ne point souffrir qu'on en parlât avec irrévérence, et même à punir les injures qui auroient pu leur être faites, plus sévèrement que celles dont on se seroit rendu coupable envers les vivans. *Cur justiùs habitum est, hominibus vitâ functis opem ferre quam vivis*, Aristot. *Problém. sect.* 29, *quest.* 9. Le tombeau imprimoit à leur mémoire un caractère religieux; profaner ce dernier asile de tous les vivans, étoit non-seulement le fait

d'un esprit étroit et d'une âme jalouse, basse et lâche, mais encore c'étoit un sacrilège. Il semble que les anciens ne devoient jamais être surpassés dans tout ce qui tient au sentiment. Leurs âmes avoient été modelées par les poètes.

Quant à la politique, la multiplicité des gouvernemens de toute espèce qu'ils avoient sous les yeux, et dont ils s'occupoient du moins aussi sérieusement et aussi profondément que nous saurions le faire, ne permet pas de croire qu'ils nous aient été fort inférieurs. Quelqu'opinion qu'il plaise aux hommes de nos jours de se former des anciens gouvernemens des Egyptiens, des Perses ou des républiques de la Grèce, il est certain que les uns comme les autres avoient été fondés par de grands hommes, et qu'ils en ont produit un grand nombre dans tous les genres.

Si les politiques anciens ne nous paroissent pas avoir connu aussi formellement que notre Montesquieu, la division des trois espèces de systèmes d'administration publique, cela pourroit venir de ce qu'ils l'auroient regardé comme une classification trop imparfaite, ou même dangereuse. (Voyez les *dissertations* du docteur Swift *sur les gouvernemens anciens de la Grèce et de Rome.*) Cependant ils n'ont pas laissé de nous donner sur les gouvernemens en général, et sur chacun d'eux en particulier, des notions très-profondes et des développemens très-lumineux.

Quant à la morale, en tant qu'elle n'avoit chez eux d'autre appui que la raison humaine, que les idées innées du bien et du mal, que les connoissances que la foible raison peut fournir en métaphysique, il est impossible de croire qu'ils puissent jamais être surpassés.

Nous ne pouvons certainement plus connoître jusqu'où les Indiens, les Caldéens, les Egyptiens avoient poussé leurs découvertes et leurs calculs astronomiques. Cependant il paroît convenu parmi les savans du premier ordre, que ces peuples avoient eu de très-grands observateurs et de très-grands mathématiciens. Bailly, ainsi que je l'ai dit plus haut (*Astron. modern.*), nous apprend que les Brames calculent encore les éclipses avec une célérité surprenante, par le moyen de formules qui ont, dit-il, peut-être cinq à six mille ans et qui sont en vers.

Comme les hommes se font toujours le centre de tout, et que les objets diminuent, dans leur importance comme dans leurs dimensions physiques à mesure qu'ils s'éloignent du spectateur, de même il se pourroit que la découverte, prétendue nouvelle, de quelques instrumens et de quelques expériences physiques, eût persuadé un peu légèrement à quelques hommes célèbres de ce siècle, que toute la doctrine de l'antiquité sur la physique, sur la chimie et autres sciences naturelles, étoit non-seulement fautive, mais encore ne devoit nullement entrer en comparaison avec ce qu'on sait ou avec ce qu'on raconte aujourd'hui. Cependant, disoit Bâcon (liv. 3, cap. 4), quiconque ne prétend point au personnage de roi ou de maître (en philosophie), et n'a d'autre but que la découverte ou l'éclaircissement de la vérité, ne pourroit que regarder comme très-utile un ouvrage qui le mettroit en état d'envisager, comme d'une seule vue, les diverses opinions des anciens philosophes sur la nature des choses : d'ailleurs, est-il bien démontré, même aujourd'hui, qu'on ait remplacé les causes occultes par des causes que nous connoissions beaucoup mieux ? Celle

de la pesanteur de l'air, comme de tous les corps, nous est-elle plus connue que l'horreur du vide ? Les affinités chimiques présentent-elles à l'esprit une lumière plus vive que la vertu dormitive par laquelle les médecins de Molière résolvent, sur nos théâtres, le problême de l'opium ? Cicéron disoit qu'il ne comprenoit pas comment deux devins pouvoient se regarder sans rire : on pourroit étendre cette pensée jusqu'à dire que les hommes supérieurs dans toutes les sciences, à moins qu'ils n'aient été entraînés par l'esprit de secte, se sont toujours mis au-dessus de leur art, comme Fontenelle le remarque du chimiste Lémeri, et comme on pourroit le remarquer de Buffon. Il semble que dans toutes les sciences, ce qui est le plus au-dessus de l'esprit humain, soit le commencement. C'est là que se trouvent toujours les plus grandes difficultés, les objections insurmontables. Par exemple, en physique, la matière existe-t-elle ? et qu'est-ce que la matière ? Les physiciens se garderont bien de nous arrêter autour de semblables questions, quoique, suivant la Logique de Port-Royal (part. 3, chap. 1), il fût bon, ne fût-ce que pour dompter la présomption de l'esprit humain, il fut bon de le fatiguer à de pareils problêmes. Les hommes sont grands raisonneurs. On voit bien que dans tel siècle, ils raisonnent sur d'autres données, sur d'autres principes que dans tel autre ; mais on ne voit pas toujours que les principes sur lesquels ils fondent leurs raisonnemens, soient plus certains, plus évidens que ceux sur lesquels les raisonnemens qu'ils prétendent détruire, étoient fondés.

J'ose avancer que dans le monde physique, l'expérience n'est point un guide aussi infaillible que dans le

monde moral. La force de l'aiman, les prodiges de l'électricité, le miracle de la poudre à canon, sont un témoignage irrécusable de cette assertion, parce qu'ils sont entièrement hors de toutes les proportions géométriques des lois du mouvement, et des produits des masses multipliées par les vitesses, bases fondamentales de toute la physique moderne. Ainsi, pour qu'un raisonnement, fondé même sur l'expérience, dût avoir toute la force que les physiciens veulent lui donner, il faudroit que le cercle entier de toutes les expériences possibles eût pu être parcouru. Tout dans l'univers n'est-il pas cause et effet? En ce cas, il faudroit donc tout connoître, pour connoître, comme disoit *Pascal*, le tout de quoi que ce soit. Or, comme il n'est pas donné à un esprit fini de tout savoir, comme, d'ailleurs, l'homme n'a que cinq sens, et que pour connoître parfaitement, quoique ce fût avec certitude, il lui en faudroit peut-être dix ou mille : il est donc à présumer, ou du moins l'on peut croire, que les hommes ne feront jamais que voltiger à leurs périls et risques (*a*),

---

(*a*) Je m'entretenois un jour avec un homme d'une bonne foi parfaite, même sur la science qui a fait ses délices, des inconvéniens majeurs qui pouvoient résulter de l'acide muriatique; ce n'est rien, me dit-il, j'ai bien une autre crainte : je tremble que quelque décomposition chimique ne vienne à embrâser instantanément l'air, et que le globe terrestre ne soit réduit en poussière, comme le premier inventeur de la poudre à canon. Je dois ajouter qu'à la vérité la même personne ne regardoit point comme une chose impossible, que la chimie ne parvînt à hâter et à multiplier les produits de l'agriculture à un point dont on ne sauroit actuellement, disoit-elle, se faire aucune idée.

d'opinions en opinions. Et si quelque chose doit leur paroître démontré par la multiplicité de leurs expériences et par la diversité éternelle de leurs raisonnemens, c'est qu'ils ne pourront jamais se fixer à aucune. Un livre bien curieux, si un savant du premier ordre le rédigeoit avec impartialité, seroit celui qui traiteroit, non des principes de la physique ancienne, car ils pourroient être démontrés insuffisans, que ceux de la physique moderne n'en vaudroient pas mieux pour cela, mais qui traiteroit des découvertes de la physique ancienne, comparées avec les découvertes de la physique moderne. On pourroit, par ce moyen, les juger sur leur mérite le plus essentiel, comme le plus certain sur leur utilité. Car c'est sur-tout en physique et dans les sciences qui en font partie ou qui s'y rapportent, que les hommes modernes triomphent avec le plus de faste des hommes anciens.

Ainsi, l'on a découvert la circulation du sang, et quel physicien de nos jours ne consulteroit Hypocrate, qu'on assure l'avoir ignoré? L'on a inventé le verre et les télescopes; sans les expériences de Buffon, croirions-nous qu'Archimède eût embrâsé les vaisseaux des Romains? L'on a perfectionné la mécanique: transportons-nous, à l'aide des nouvelles machines, des fardeaux plus énormes que les Romains, les Gaulois et les Egyptiens (*a*)? L'on a décomposé l'air et l'eau, offrirons-nous à la postérité la plus reculée un prodige d'embaumement comparable à la momie d'Auvergne,

---

(*a*) Voyez *Mém. de l'Institut national*, part. morale et politique, tom. 2, pag. 574 et suivantes.

citée dans le *Mémoire sur les anciennes sépultures*, par M. Le Grand-d'Aussi? *Mémoires de l'instit., science moral. et politiq.*, tom. 2, page 491. Saurions-nous encore, comme dans les siècles barbares, colorer le verre, donner à nos laines l'éclat de la pourpre de Tyr, fondre la pierre, si la pierre, comme quelques-uns l'assurent, a jamais pu être mise en fusion?

Nous avons savamment discuté et analysé les plaisirs de l'âme et des sens, nous ne faisons pas de plus beaux poëmes, nous n'inventons pas des ordres d'architecture plus parfaits, notre musique ne produit pas de plus grands effets, nous ne donnons point de plus riantes et de plus superbes fêtes que les anciens. L'on a découvert la boussole, l'art de l'imprimerie, la poudre à canon, le télégraphe. Le télégraphe étoit établi chez les Grecs. La boussole et l'imprimerie sont connues de tous temps au fond de l'Asie; et les très-sages Chinois font de la poudre à canon, des feux d'artifice qui les réjouissent et que nous ferions bien de mieux imiter. Nous avons placé des conducteurs tutélaires sur nos maisons; l'antiquité avoit ses cérémonies fulgurales ou fulminales. S'il faut en croire *Ovide* et *Gébelin*, ils connoissoient l'électricité. Les Portugais ont doublé le Cap de Bonne-Espérance, les Phéniciens y étoient arrivés long-temps auparavant par la mer Rouge, et les Carthaginois par l'Océan. (Voy. Gébelin, *Monde primitif*, et La Harpe, *Traduction de la Lusiade*, chant 1er., note 2.)

L'Amérique, qu'on ne cherchoit pas, s'est rencontrée sur les pas de *Christophe Colomb*. L'Amérique n'est-elle pas, d'après les passages de Platon, tant cités de nos jours et dans des systêmes si différens, n'est-

elle pas, ainsi que tous les autres l'ont pensé, l'antique Atlantide, située par-delà les Colonnes d'Hercule? Les barbares du Groënland ne l'avoient-ils pas découverte, pour la seconde ou la troisième fois, en l'année 1002, ainsi que Mallet le rapporte?

Il n'y a plus rien de nouveau sous le soleil, disoit un des plus anciens sages, dont les hommes aient gardé la mémoire.

Le monde étant aussi ancien qu'il paroît l'être, et ayant subi, dans le physique comme dans le moral, tant et de si grandes révolutions, est-il donc bien certain que tant de découvertes, prétendues nouvelles, le soient réellement? Le hasard auquel on les attribue, pour la plupart, auroit-il attendu si long-temps avant de les révéler aux hommes, et ne devons-nous pas attribuer l'ignorance des peuples, le silence des traditions et des histoires, le défaut des monumens certains à tant d'égard, soit à la double doctrine que les sages anciens se faisoient un devoir de professer, soit à l'habitude de ne jamais présenter aux peuples les vérités les plus solennelles comme les plus positives, que sous le voile ingénieux de l'allégorie, et qu'en leur imprimant le sceau durable de la religion?

De tout cela, que conclure enfin? Faut-il laisser flétrir cet arbre des sciences, que tant de génies illustres ont cultivé; faut-il les croire eux-mêmes en aveugles sur tout ce qu'ils ont dit et pensé? Non, sans doute. Mais, *de mortuis nil nisi bonum*, salutaire maxime! bien propre et même indispensable pour maintenir la paix, la justice et même les lumières parmi les sociétés humaines. *Venir en son propre nom*, sans aucun égard pour l'antiquité, dit encore Bâcon,

(liv. 3, cap. 4), et s'il est permis de s'exprimer ainsi, sans respect pour la *paternité*, cette marche est de mauvais augure pour la découverte de la vérité. Nul âge ne peut, ne doit se prétendre supérieur à ceux qui l'ont précédé, c'est un respect que les hommes se doivent à eux-mêmes comme aux anciens. Les rangs, de siècle en siècle, comme d'homme à homme, ne peuvent être assignés que par la postérité. Les illusions de l'orgueil et de l'ambition dominatrice, peuvent, même dans la république des lettres, triompher du calme de la philosophie et de la doctrine la plus profonde et la plus universelle, comme de toutes les autres qualités les plus louables et les plus nobles de l'âme humaine. Les plus grands génies, ainsi qu'on le voit par l'exemple d'Aristote et de tant d'autres, ne sont pas toujours les moins exposés à prendre et sur-tout à donner le change dans les choses qu'ils peuvent regarder comme leur propre cause. Savans ou ignorans, quelle vue peut percer sûrement à travers le voile de l'intérêt personnel? L'intérêt personnel est un fétu souvent imperceptible qui, placé immédiatement sur l'œil, peut dérober aux regards de l'homme la moitié de l'horison (*a*).

(*a*) Je n'ai voulu faire dans cette note aucune mention du feu grégeois; je n'en parlerai ici que pour bénir la mémoire de Louis XV, qui a épargné cet horrible fléau à la terre, et pour venger le nom de Dupré, des calomnies qu'on débite encore sur son compte. Je dois commencer par dire, qu'ayant l'honneur d'appartenir, par les liens du sang, à ce chimiste célèbre, je suis mieux instruit sur ses sentimens et sur les anecdotes de sa vie, que beaucoup d'autres ne sauroient l'être. Il est vrai que l'expérience fut faite sur le bassin de Versailles; il est vrai qu'elle fut

(44) *La vaine prudence qui se borne à calculer ce qu'elle verra par ce qu'elle a vu.*

Et nimirùm hæc est illa præstans et divina sapientia, perceptas penitùs et pertractatas humanas res habere, nihil admirari, cùm acciderit, nihil, antequàm evenerit, non evenire posse, arbitrari. Tuscul. liv. 3, sect. 14. Rousseau, qui ne se piquoit pas toujours d'une urbanité romaine, et qui, après avoir chanté, pendant toute sa vie, l'éloge de l'ignorance, ne la blâmoit pas moins amèrement dans ceux qu'il soupçonnoit d'être ses adversaires, Rousseau a dit aussi, que les ignorans ne savent mesurer le possible que sur l'existant. *Jugem. sur la Polysyn. de l'abbé de St.-Pierre.*

(45) *L'alcoran dans une main, le glaive dans l'autre.* Ce fameux *Coran*, qui, suivant Bayle, a soumis à

---

répétée dans le port du Hâvre, en présence des Anglais, et dans la seule vue de les décider à accepter la paix; il est vrai que Dupré ne voulut d'autre récompense que l'honneur d'y avoir contribué; il est faux qu'on ait eu à prendre aucune précaution pour l'empêcher de divulguer son secret : et je sais très-positivement que lorsqu'avec ses amis même ou avec ses parens, la conversation s'engageoit sur sa découverte, il s'éloignoit précipitamment, ou ne disoit plus le mot, laissant ainsi aux hommes qui viendront après lui, chimistes ou autres, un exemple illustre et fait pour être imité d'un entier oubli de lui-même et de sa gloire en faveur de l'humanité. Cet homme avoit une âme élevée et de nobles sentimens; après avoir refusé les dons du gouvernement, il avoit placé sur lui toute sa fortune. Il est mort à Paris, il y a une trentaine d'années, presque dans la misère; mais, fidèle à son secret, et après avoir fait le parlement de Grenoble son héritier, afin, disoit-il, que ses parens pussent profiter du legs de la moitié de ses biens qu'il leur avoit assigné dans son testament.

ses lois les six trentièmes du genre humain, et qui, sans la victoire de Charles Martel ou Marteau, seroit peut-être aujourd'hui, dit Gibbon, prêché dans les chaires de Paris et de Londres ; ce *Coran*, dis-je, est un composé de six mille vers, où l'on trouve de tout, depuis le sublime jusqu'aux plus plates inconséquences. Sans ces poëmes cependant, Mahomet, bien loin d'arriver même à la funeste célébrité d'Attila, n'auroit été qu'un ignoble Cartouche. Voy. *sur la Poésie du Coran*, J.-J. Rousseau, *De l'orig. des langues.*

(46) *Que ce n'est pas le soleil qui fait le jour.* Ce mot de Fontenelle se trouve consigné dans les *Oracles.* « J'ai laissé Paris incrédule, et en y revenant, c'est » moi qui me trouve l'incrédule à mon tour : On » nioit les vérités de la religion, l'on croit au mesmérisme. » *Mélang. de madame Neker,* vol. 1er., page 35. Et encore la même sur le même sujet, vol. 3.—*Lett. à M. Thomas*, datée de 1785, page 212.

FIN DES NOTES DE LA SECONDE PARTIE.

NOTES

DE LA TROISIÈME PARTIE.

Scientia non sit tanquàm scortum ad voluptatem, aut tanquàm ancilla ad quæstum, sed tanquàm sponsa ad generationem, fructum atque solatium honestum.
BACON.

(1) DE *ce jour pur qu'une vertu constante et l'amour des lettres répandent comme à l'envi sur la carrière du sage.*

Ce n'est point sans de grandes raisons qu'on a appelé les belles-lettres, du nom d'*humanités*. Il est certain que ce goût, source de tant de plaisirs, nourrit et fortifie dans les âmes celui de la vertu. *L'homme désœuvré*, disoit un ancien magistrat (Servan), *l'homme désœuvré est un méchant commencé*. L'amour de l'étude est le compagnon le plus assidu, le plus aimable, le plus utile et le meilleur conseiller qu'un honnête homme puisse avoir.

. . . . . Et ni
Posces ante diem librum cum lumine, si non
Intendes animum studiis et rebus honestis
Invidiâ vel amore vigil torquebere.

L'on peut bien s'en fier à Horace pour l'emploi de

son temps et pour le choix de ses plaisirs ; il s'y connoissoit.

Voyez dans les *Constructions oratoires* de Le Batteux, le commencement de la huitième lettre à l'abbé Dolivet. Quel tableau délicieux et senti, cet homme estimable y fait des plaisirs de la lecture! avec quelle âme, avec quelle ingénuité il peint *cette satisfaction douce et qu'on préfere sans peine à tous les autres plaisirs, quand on l'a goûtée une fois jusqu'à un certain point!*

A ce sujet, je me permettrai de faire remarquer le seul écueil vers lequel un goût trop vif pour l'étude puisse nous entraîner. Il en est de ce noble plaisir comme de tous les autres, l'on ne doit point en abuser; c'est-à-dire, en user aux dépens de ses affaires ou de sa santé. D'Aguesseau, ce citoyen illustre, aussi indulgent pour les autres, que sévère envers lui-même, d'Aguessau se reprochoit le goût trop vif qu'il avoit eu pour les belles-lettres. D'un autre côté, Fontenelle nous a donné un exemple et une leçon très-utile, en nous apprenant qu'il ne lui étoit jamais arrivé de travailler plus de quatre heures consécutives. Le feu prit à la maison d'un homme de lettres, dont je ne me rappelle pas le nom. Il répondit froidement : Allez à ma femme, je ne me mêle point des affaires du ménage. Cette insouciance seroit inexcusable même dans le grand Corneille, elle est trop forte.

« Les combinaisons les plus élevées du philosophe » contemplateur ne peuvent jamais compenser la né- » gligence ou l'oubli du moindre devoir à remplir. » Smith. *Sentim. mor.*

Heureux celui qui, à une égale distance de l'opulence et de la pauvreté, grâce à l'amour de l'étude, est devenu

venu pour lui-même une bonne compagnie : *quod te tibi reddat amicum.* « Il faut, pour en être capable, » ajoute Dubos, avoir un certain tempérament d'hu- » meurs, qui rend ceux qui l'apportent en naissant » aussi obligés à la Providence, que les fils aînés des » souverains. Il faut s'y être appliqué dès sa jeunesse.»

» La conduite de ceux qui se contentent de marcher » dans l'humble et paisible sentier de la vie privée, » dit Smith (*Sentim. mor.*), tire, de l'inébranlable » empire sur soi-même, sa principale grâce et sa prin- » cipale beauté; quoique cette grâce et cette beauté » soient moins éclatantes que celles des actions frap- » pantes et héroïques du guerrier, du législateur et » de l'homme d'état, elles n'en ont peut-être pas » moins de charmes. » Ajoutons que lorsqu'elles brillent dans un homme qui s'est illustré dans les arts ou dans les lettres, elles deviennent ou peuvent devenir infiniment utiles par l'attrait et la noble séduction de pareils exemples.

Je ne saurois mieux terminer la première note de cette troisième partie, dans laquelle j'ai voulu faire sentir au jeune lecteur l'influence de la poésie sur les mœurs privées et les habitudes journalières des hommes, qu'en transcrivant ici l'inscription du temple d'Apollon à Délos, telle qu'elle est rapportée par Aristote, *Eudimior*, lib. 1, cap. 1. Cette inscription n'a pas été remarquée et mérite assurément de l'être. Elle est comme le texte dont les écrits de tant d'hommes de lettres estimables sont le développement.

Pulcherrimum est quod justissimum
Optima res sanitas :

Præ omnibus verò jucundum est, id quod quisque amat consequi.

(2) *Ils jouissent tous des bienfaits dont elle les a comblés*: « Il y a très-peu d'observateurs, dit Gibbon, » qui se soient faits une idée juste et claire des révo- » lutions de la société. Peu d'entr'eux sont capables » de découvrir les ressorts secrets et délicats qui » donnent une direction uniforme aux passions » aveugles et capricieuses d'une multitude d'indi » vidus. »

Les hommes, dès les premiers pas qu'ils font dans la carrière de la vie, ne savent rien encore, mais ils sont très-disposés à sentir vivement. C'est alors que les chefs-d'œuvre de la poésie font sur l'âme humaine le plus grand effet; ils y laissent des impressions qui subsistent jusqu'à la caducité, et qui sont, sans qu'ils s'en doutent quelquefois eux-mêmes, les véritables mobiles de leurs sentimens et de leurs actions. J'aurois pu multiplier à l'infini les exemples tels que ceux de Scipion l'Africain et du maréchal de Saxe; mais ils sont connus pour la plupart, et ceux dont les personnages le seroient moins, ne produiroient pas tout leur effet sur l'esprit du lecteur. Voyez dans le premier chant de la *Poétique de Vida*, quelle heureuse impression la lecture de Virgile fait sur les jeunes esprits : c'est bien à cet âge que *l'esprit*, ainsi que le dit Dubos, *est d'un commerce plus difficile que le cœur*; parce que l'esprit ne sauroit jouir deux fois du plaisir d'apprendre la même chose, comme le cœur peut jouir plusieurs fois du plaisir de sentir la même émotion. *Cur*, demande Aristote, *homines exemplis et fabulis*

potiùs gaudent quàm commentis? An gaudent, quia et discunt et celeriter discunt? Nùm, dit-il ailleurs, *imitari insitum hominibus à pueris est. Et hâc re differunt à cœteris animalibus..... et perceptiones fiunt primas per imitationem et gaudent omnes rebus imitatione expressis.* Aussi, suivant le témoignage de cet illustre philosophe, la poésie est-elle plus philosophique et plus instructive que l'histoire : parce que la poésie, sous les couleurs les plus riantes établit par l'attrait irrésistible du plaisir, et de la manière la plus durable, les principes de sociabilité les plus généraux, les plus universels, au lieu que l'histoire ne nous raconte que des faits particuliers qui, pour la plupart, n'ont qu'un rapport très-indirect avec le plus grand nombre des lecteurs. Ici c'est l'homme qui parle, comme je l'ai dit en parlant de l'éloquence.

(3) *C'est l'âme du poète qui est le foyer de ces qualités sublimes et tendres.* Je ne veux point répéter, dans cette troisième partie, ce que j'ai dit dans les deux premières. Je me contenterai d'observer que, indépendamment de toute autre considération, ce seroit déjà quelque chose que les hommes s'accordassent unanimement sur quoi que ce fût, quand ce ne seroit que sur l'excellence d'une fable, ou même d'un air de chanson, comme le Ranz des vaches. « M. Fletcher de Salton, » dit Blair, *Rhétor.*, *leçon* 30, cite, comme la maxime » d'un homme de très-bon sens, que si on vouloit » lui assurer le privilége de composer toutes les chan- » sons d'une nation quelconque, il laisseroit volontiers » à tout autre le droit de faire les lois. »

Les subtilités de la philosophie ne sont point pour le

peuple ; il ne sauroit même apprendre à prononcer convenablement les noms qu'on leur donne. Le vulgaire croit, il ne sait que travailler pour vivre, chanter et boire, ou se battre.

Pour les philosophes, entraînés par leurs spéculations et leurs abstractions, loin des idées généralement reçues, citoyens de leur monde intellectuel plus que de celui-ci, ils divergent presque toujours plus ou moins les uns des autres, ne fut-ce que par leurs opinions.

Mais les chefs-d'œuvres de la poésie, qui n'ont et ne doivent avoir pour juge que le sentiment universel, et auxquels, ni l'ignorant le plus absolu, ni le savant le plus sublime, ne sauroient demeurer insensibles, ramènent, au contraire, les hommes à l'unité morale, et les forcent tous à se réunir et à confondre leurs âmes dans le même sentiment.

C'est ainsi que d'une extrémité de la terre à l'autre, et dans tous les temps, depuis Homère jusqu'à Pétrarque, lorsque des passions personnelles et locales, ou lorsque les idées particulières des sectes de philosophie ont eu plus ou moins relâché le lien social, les poètes illustres ont seuls été capables de lui rendre son intensité.

Un poète, un seul poète d'une supériorité éclatante et reconnue, est un point central auquel tôt ou tard les sentimens et même les opinions viendront aboutir.

Le sentiment du devoir seroit trop insuffisamment prêché par les moralistes, qui laissent de côté, ou plutôt du côté opposé, toutes les passions du cœur humain, si l'enthousiasme des poètes ne venoit ranger les passions elles-mêmes du côté de la vertu.

Aristote, et, après lui, Cicéron, ont jugé qu'un des plus grands moyens de l'éloquence étoit de ne pas traiter la question dans le *cas particulier* dont il s'agissoit, mais bien dans ce qu'ils appellent la *thèse générale*, parce que ce qui a été démontré pour le genre entier, ne sauroit plus être douteux pour l'espèce particulière. Ils soutiennent que cette manière de raisonner porte une conviction plus pleine, plus entière dans l'esprit des auditeurs. Mais le poète fait bien plus encore, il doit la traiter dans le genre universel, et tellement universel, qu'il suffise à l'homme d'être une portion de tout le genre humain, pour y voir son bonheur particulier, évidemment placé dans l'intérêt général. Voyez La Fontaine, il n'est point de cas aussi particuliers que les sujets de ses fables, et il n'est peut-être pas un seul vers de cet ouvrage, justement appelé inimitable, où chaque lecteur, de quelque âge, de quelque profession ou climat qu'il puisse être, ne sente qu'il trouve un rapport direct avec lui-même. C'est par la raison contraire que des versificateurs qui ne manquoient ni d'imagination, ni de la connoissance des règles mécaniques des vers, ni même d'une sorte de génie, comme le père Du Cerceau, quoiqu'ils aient d'ailleurs excellé dans leur genre, n'ont jamais pu s'élever à la qualité de poète, et n'en ont pas réellement mérité *le nom*. Tandis qu'on ne le dispute point à d'autres, comme à madame Deshoulières, malgré le très-petit nombre de leurs productions.

C'est que le sentiment traité dans le genre le plus universel (car je ne trouve point d'autre expression) est la seule qualité qui constitue la divine poésie : voilà ce qui lui donne une influence si prodigieuse sur les

mœurs, les habitudes journalières des hommes. La plupart des hommes, comme le dit Smith, sont absolument incapables de se faire des règles générales de conduite, parce qu'ils ne le sont pas, d'en sentir les conséquences. L'instinct, l'appétit du moment les assiègent continuellement, et les hommes n'auroient pas d'autre règle pour s'éclairer et se diriger, c'est-à-dire, qu'ils n'en auroient aucune, si les leçons de la poésie, si les exemples éclatans dont elle frappe leur imagination, et leurs sens et leur cœur, ne leur traçoient la règle de leur devoir, sans que le poète y songe quelquefois, et sur-tout sans qu'il paroisse aucunement y songer. *Hoc evenit*, dit Cicéron, (*Tuscul II*, sect. 26.) *Ut in vulgus insipientium opinio valeat honestatis, cùm ipsum videre non possint. Itaque famâ et multitudinis judicio moventur, cùm id honestum putent, quod à plerisque laudetur.*

A la vérité, un grand nombre de poètes se sont laissé dominer, comme le vulgaire, par cet instinct et cet appétit du moment. Quelques ressources qu'ils aient pu trouver dans la fécondité de leur imagination ou dans le brillant de leur style, leur génie étroit, après avoir conduit leurs jeunes lecteurs dans l'île enchanteresse de Calipso, ou dans les langueurs redoutables des palais d'Armide, n'a point eu l'art sublime de les en retirer. Quelques-uns même, mais en petit nombre, parmi les plus illustres, n'ont pas évité la honte ineffaçable de les reléguer à jamais dans la fange d'où les compagnons d'Ulysse ne vouloient plus sortir. Ils ont ainsi, autant qu'il étoit en leur pouvoir, empoisonné ou fait tarir la source la plus abondante de leurs plaisirs et dégradé l'espèce humaine, en ne lui

laissant d'autres jouissances que celles des plus vils animaux. Ils ont eu la stupide folie de mettre les plaisirs matériels et fugitifs des sens au-dessus et même à la place des plaisirs de l'âme. Mais la dégoûtante insipidité de pareils ouvrages les rend peu dangereux, même pour les lecteurs les moins délicats; les succès en ce genre n'ont jamais été bien éclatans, et de pareilles productions, si quelquefois elles ont survécu à leurs auteurs, ne subsistent et ne subsisteront jamais que pour être enfin l'objet du mépris universel.

(4) *Tout, dans l'univers, retentit de la sublimité.* Les anciens philosophes aimoient tellement l'harmonie, que Pythagore en avoit fait le principe de sa doctrine, et que Platon s'étoit figuré celle des sphères célestes. Cicéron, dans la suite, s'empara de cette idée, et ne pouvant en jouir lui-même, il imagina que l'âme et les sens du fils de Paul Émile avoient été ravis par leurs divins accords. Apparemment que les sages anciens ne croyoient pas pouvoir mettre trop d'harmonie dans l'univers.

(5) *Charment la durée de leurs pénibles travaux.* Cette vérité n'a pas besoin de preuves; mais voici quelque chose d'assez particulier. Un des plus aimables troubadours français, le comte de Tressan, s'exprime ainsi, *Disc. prélim.*, tom. 7, *Œuvres choisies* : « Feu » mon père, homme très-savant, a vérifié que les vi- » gnerons des environs de Marseille chantent encore, » en travaillant, quelques fragmens des odes de Pin- » dare sur les vendanges. Il les reconnut, après avoir » mis par écrit les mots de tout ce qu'il entendit chan- » ter à vingt vignerons différens : aucun d'eux n'en-

» tendoit ce qu'il chantoit, et ces fragmens, dont les
» mots corrompus ne pouvoient être reconnus qu'avec
» peine, s'étoient conservés, de générations en géné-
» rations, par une tradition orale. »

Aussi long-temps que la bonne gaîté se soutiendra parmi les François, ils se rappelleront ce menuisier de Nevers, que les Muses vinrent visiter au milieu de ses travaux. Maître Adam, par les qualités de son âme et par les talens qu'il avoit reçus de la nature, eût été, comme le cordonnier d'Athènes, digne des visites de Socrate. Il étoit épicurien sans libertinage, et stoïcien sans superstition; jamais il ne voulut quitter Nevers pour Versailles. On a dit de lui, que si Epicure et Zénon eussent vécu de son temps, il les auroit fait boire ensemble.

(6) *Elle offre au moraliste.* Je ne veux citer dans cette note qu'un seul exemple, qu'une seule autorité, mais aussi concluans, aussi illustres qu'un exemple et une autorité humaine puissent l'être. C'est le disconrs de Socrate à ses juges, rapporté par Platon et transmis par Cicéron.

Ut verò colloqui cum Orpheo, Musæo, Homero, Hesiodo liceat, quanti tandem æstimatis? equidem sæpè emori, si fieri posset, vellem, ut ea quæ dicò, mihi liceret evenire.

« Je converserai bientôt avec Orphée, avec Musée,
» avec Homère et Hésiode. Quel prix pensez-vous,
» mes juges, qu'on doive mettre à de tels entretiens?
» Pour moi, je supporterois, non-seulement une seule
» mort, mais je consentirois, pour que cela pût m'ar-
» river, de mourir un grand nombre de fois. »

Rassuré par de si grands témoignages, j'oserai répondre moi-même, comme Cicéron, à ceux que ce discours ne persuaderoit pas : qu'ils supportent du moins une opinion qui fut celle de Socrate, de Platon et de tant d'autres grands hommes, dont je leur rappelle les pensées et souvent même les propres discours.

(7) *Pas un sage, pas un héros dont elle n'ait fait les délices.* L'éclat des noms que j'ai cités me dispense d'en multiplier le nombre. J'ai parlé, dans la première partie, des poésies de Salomon et de son goût pour la poésie; Bossuet, avant de composer ses oraisons funèbres, *allumoit son flambeau au génie d'Homère.*

Socrate fut l'ami d'Euripide, et dans sa prison, à ses derniers momens, il trouvoit encore dans la poésie une occupation agréable et digne de lui. Condé fut le plus ardent admirateur du grand Corneille, le juge le plus sûr, le critique le plus éclairé des chefs-d'œuvres de son siècle. La poésie avoit pour Daguesseau, comme pour l'Hôpital, un attrait irrésistible ; vous verrez, dans ses Instructions à son fils, qu'elle étoit vraiment une passion dans cet illustre magistrat. On connoît l'aimable familiarité qui unissoit le poète Térence au fils de Paul Emile ; mais ce qui est plus remarquable, sans être aussi connu, le vainqueur de Syphax, d'Antiochus et d'Annibal, voulut partager son tombeau avec Ennius, le père de la poésie, et, suivant Suétone, le premier instituteur de l'urbanité romaine.

. . . . . *qui primus amœno*
Detulit ex Helicone perenni fronde coronam
Per gentes italas. LUCRET, lib. I.

Tous les hommes supérieurs dans tous les genres, ont pensé comme Fénélon : « Le défaut de goût attire » l'ignorance, la grossièreté, la barbarie. La barbarie » déshonore toute une nation, et ôte toute espérance » d'une gloire durable. » *Dialogue des Morts*, 6e. Achille *et* Homère.

> ..... *Quid foret Iliæ*
> *Mavortisque puer, si taciturnitas*
> *Obstaret meritis invida Romuli.* HORAT.

(8) *Quel concert sublime! Quelle harmonie ravissante!* Les poètes de toutes les nations peuvent inventer ou feindre tout ce qui leur plaira : mais dans leurs maximes de morale, et dans la morale de leurs fables, ils ne pourront jamais dénaturer les sentimens du juste, de l'honnête et du beau, qui resteront éternellement gravés dans le cœur de l'homme, pour les juger eux-mêmes, ainsi que leurs ouvrages.

Il est vrai qu'ils ont tous accordé plus ou moins aux opinions de leurs compatriotes et aux circonstances du moment où ils ont produit leurs poëmes. Mais le poète prend les hommes où ils se trouvent, et comme ils se trouvent. A cet égard, tous les reproches qu'on pourroit leur faire, ne prouveroient jamais que l'insuffisance ou la partialité de leurs critiques.

(9) *Toutes les règles tracées depuis Aristote jusqu'à Marmontel.* Voyez Dubos. *De la Poésie et de la Peinture*, sect. 15, part. 1re.

(10) *Il ne se peut absolument qu'un grand poète soit un méchant citoyen.*

Illi omnes sibi fortunas posuere volentes
Sub pedibus, regumque opes et sceptra superba
Ingenti vincunt animo; ac mortalia rident.
Non illis usquam sceleris mens conscia....
Vida cant. 1, v. 506.

Ce discours étoit composé au moment où l'ouvrage de Grétry, sur la musique, est venu à ma connoissance. Je me félicite de m'être rencontré sur un point aussi honorable aux beaux-arts avec un homme célèbre dont toute la France admire chaque jour les productions. Cet artiste distingué a été le premier à le remarquer, peut-être parce qu'on n'en doutoit point autrefois : les talens vraiment supérieurs, et cela pourroit s'étendre à bien d'autres genres, sont la marque d'une âme juste, loyale et sincère. *Nonne alia poetæ virtus est, quam ut oratione vitam humanam imitatam exprimat? Qui autem id prestet vitæ ipse imperitus atque impudens est. . . . . Poëtæ virtus, hominis cum virtute, sit conjuncta, neque bonus fieri possit poëta qui non primus vir bonus exstiterit.* Strabon. *Géog.*, liv. 1. Outre la raison générale qu'en donne Quintilien (Institut. orat., l. 12, cap. 1.) *Ne studio quidem opus pulcherrimi vacare mens, nisi omnibus vitiis libera, potest.* Il en est encore une autre particulière : c'est que le poète sentiroit à chaque pas son enthousiasme se refroidir, si, dans un ouvrage de longue haleine sur-tout, il n'étoit entraîné lui-même par la beauté des sentimens qu'il prétend exprimer. De là vient que la meilleure préparation est celle de l'âme ; et de là vient encore, qu'après avoir fait l'énumération des différentes sortes de propagateurs de l'empire de la Stupidité, Pope

ajoute que *la pire espèce de toutes est celle des poètes hypocrites, qui tiennent le langage des Muses sans en avoir les sentimens.*

Ce n'est donc pas seulement en musique qu'il est une certaine unité de sentimens, de vues et de principes qui décèle ou allume le génie, et qui, pour le bonheur de la terre, préside toujours à ses compositions. Ce qui distingue éminemment le génie, c'est qu'il est *créateur.* Ami de l'ordre, de la lumière, s'il n'espéroit séparer les principes du chaos, il en détourneroit ses regards avec horreur. Soit qu'il s'élève jusqu'à la source de tout ordre, de toute justice; soit qu'il pénètre les effrayans abîmes de l'enfer; soit qu'il chante dans les palais des Rois, ou qu'il pèse dans la balance du père des dieux, le sort des combattans; soit que, pour des malheurs imaginaires, il nous arrache de véritables larmes; soit qu'il préfère les innocentes et paisibles retraites des bergers; peu importe, par-tout il est occupé du bonheur des hommes, jusqu'aux moindres chansonnettes qu'il a produites, tout est immortel comme la vertu qui l'inspire. Aussi le calme d'un jour pur fut et sera toujours, sur-tout dans les beaux-arts, l'image de la vie intérieure et privée des génies du premier ordre.

Molière et Racine faisoient une pièce en quinze jours, et les amis de ces grands hommes ne s'en apercevoient que par les conversations aimables auxquelles elles donnoient lieu. Corneille, logé dans un petit appartement, environné de sa femme, de celle de son frère, de ses enfans, de ses neveux, composoit au milieu de leurs jeux innocens, au bruit de leurs tambours enfantins, ces pièces qui, dit Marmontel,

auroient surpris Aristote.—Fénélon, parmi les soins multipliés de son respectable ministère, produisoit le Télémaque d'un seul jet. Bossuet, après avoir obtenu les respects de l'Europe, faisoit le catéchisme aux petits enfans de son église.

Si le nombre pouvoit ajouter encore quelque poids à de si illustres exemples, combien n'en trouverions-nous pas parmi nous! combien encore parmi les nations étrangères! Shakespear, qui avoit commencé tard à composer, et dont même l'éducation avoit été négligée, quitta tout à quarante-sept ans pour aller vivre libre et tranquille à sa campagne. Newton étoit l'observateur le plus exact, non-seulement des devoirs, mais encore des moindres bienséances de l'homme et du citoyen. L'on ne finiroit pas si l'on vouloit se laisser entraîner sur un sujet aussi intéressant, et qui pourroit devenir aussi utile. L'immoralité qui, peut-être, n'exclut pas tous les talens, étouffe toujours le génie, le génie créateur, parce qu'il a, comme le dit Grétry de la musique, son harmonie, sa mélodie, qui est aussi, ou plutôt qui est comme elle, *un assemblage de choses pures.*

Mais nous parlons de poésie, et nous ne pouvons terminer cette note sans déplorer les malheurs de l'Horace François, de cet illustre Rousseau, à qui la médiocrité de ses rivaux fit payer si cher la sublimité de ses ouvrages, le titre de grand qui lui fut donné dans sa jeunesse, l'estime et la constante amitié de tant de gens vertueux qui l'avoient connu.

Il seroit trop inutile de s'engager encore, pour la centième fois, dans le dédale de ce fameux procès, qui, après plus de soixante ans, faisoit encore agir

les passions des hommes, ainsi que l'observoit Gibbon (*Extr. raisonn.*), de ce procès, que l'éclat de la vie de Rousseau, que la môrosité de son caractère, que l'impétueuse énergie de son âme, rendirent si funeste, et dont la rage de ses perfides ennemis a cherché, par tant d'efforts odieux, à perpétuer l'injustice et la mémoire.

C'est à la postérité qui, dans ses longs malheurs, finit par être son unique refuge, à cette postérité qu'il invoqua d'une voix si sublime et si touchante, à le venger des calomnies dont il fut la victime.

La postérité, enfin a commencé pour ce grand homme, et, sans doute, elle ne le jugera pas sur la foi de ses détracteurs.

Nous nous contenterons d'observer ici, sur les témoignages les plus désintéressés et les plus authentiques, que trente ans d'exil et d'infortunes ne purent ni le réduire au silence, ni le faire descendre à pactiser avec ses accusateurs, ni le forcer à transiger, non point sur son innocence, seul bien qui lui restât, et qu'on n'avoit pu lui ravir, mais même sur l'iniquité de son jugement.

Cette âme inflexible, dont le plus grand défaut fut peut être d'avoir trop connu et trop méprisé la lâche hypocrisie de son adversaire, avouée par les ennemis même de Rousseau, persista, jusqu'au dernier moment de sa vie, dans ses protestations formelles.

D'une part, une fermeté si héroïque dans un homme accusé d'un tel excès de bassesse, dans un homme dont les écrits, dont la vie entière nous montrent une âme ardente, emportée à la vérité par des passions trop orageuses, mais fière, mais souverainement incapa-

ble d'une dissimulation soutenue, d'une atrocité réfléchie, d'une calomnie judiciaire; dans un homme qui, tombé si misérablement du faîte de la gloire au sein de la plus affreuse indigence, rejetta loin de lui les dons d'un bienfaiteur illustre, parce qu'il avoit cessé, dit-il, d'être son ami.

De l'autre, une partialité si aveugle, une conduite privée et des moyens si suspects, une nuée de flatteurs et d'ennemis, qui vouloient trouver, pour l'expiation d'un grand crime, une illustre victime, cet acharnement avec lequel on n'a cessé de le poursuivre, d'ajouter chaque jour à son infortune, de le perdre successivement dans l'esprit de tous les foibles protecteurs que ce poète sublime immortalisoit, pour ainsi dire, en courant et d'un coup de crayon : tout cela est sans doute plus que suffisant pour révéler à la postérité les véritables causes de ces désastres. L'envie, l'implacable envie, est seule capable, il faut le dire, d'une persécution aussi constante, aussi habile, d'une trame aussi odieuse : le pur et noble amour de la justice n'entraîne point ceux même qu'il égare quelquefois, jusqu'à l'oubli de toutes bienséances, jusqu'à s'avilir eux-mêmes.

Mais aujourd'hui que la mort a tout englouti, la vérité de l'histoire ne trouve plus, dans ces déplorables anecdotes, que le nom d'un poète illustre, immortel, fait pour être ajouté à ceux de tant d'autres proscrits, dont la gloire éblouissoit les yeux de leurs contemporains. Depuis long-temps ce n'est plus qu'avec une véritable indignation qu'on lit ce fatras d'injures dégoûtantes *rimées* ou *non rimées*, contre notre immortel Rousseau.

L'on convient aussi, généralement qu'il eut le génie de son art à un degré qui désespéra ses détracteurs ; qu'il fut, peut-être, parmi les modernes de toutes les nations, le seul qui, malgré les difficultés presque insurmontables de sa langue, ait été capable de nous retracer cette éloquence de la poésie sacrée et primitive, cette verve, cet enthousiasme, cette richesse de pensées, de tours, de figures, d'expressions qui, soutenues jadis par la mélodie de la musique, pénétroient les peuples anciens d'un respect religieux, et leur persuadèrent, pendant des siècles, qu'un don si sublime, et tellement au-dessus de l'esprit humain, étoit le signe infaillible d'une bienveillance particulière du ciel, d'une émanation plus immédiate des rayons de la Divinité.

(11) *Tout homme qui a laissé corrompre son âme, a perdu son génie.* Voy. Quintil. *Instit. orat.*, lib. 12, cap. 1. Personne ne niera sans doute qu'un homme qui a laissé corrompre son âme, n'ait perdu la plus belle partie de son génie. Je ne veux point apporter d'exemples à l'appui de cette vérité. Cela seroit trop pénible : je craindrois d'être injuste, si je prenois sur moi de faire des applications dans un genre aussi grave. Je prie au contraire le lecteur de n'en faire aucune particulièrement, et même je ne négligerai rien, afin qu'il ne puisse pas m'imputer celles qu'il feroit lui-même.

Il est indispensable de remarquer dans les écrivains qui passent en général pour n'avoir pas eu, du moins à un degré assez éminent, le sentiment intime et profond de la vertu, de remarquer, dis-je, dans leurs ouvrages comme

comme dans leur conduite, quelque chose d'incertain et d'insignifiant, d'exagéré ou de trivial, de décousu ou de puéril, qui revient sans cesse affoiblir même leur plus belles compositions. La plupart ont cessé de produire de très-bonne heure, non pas de ces choses qui flattoient les goûts et les passions de leurs contemporains, mais de celles qui feront les délices et l'admiration des siècles.

La nature, et même l'éducation, leur avoient en vain prodigué leurs plus riches trésors. Leur âme est comme un champ fertile, mais dont la culture a été négligée; les épines y étouffent ou y dénaturent bientôt les meilleures semences. Ils auroient en vain fatigué toutes les bouches et toutes les trompettes de la Renommée; ce mot profond d'un des plus grands philosophes de l'antiquité, a été justifié par leurs infortunes: *qu'il vaudroit mieux se fier à un coursier sans frein qu'à une doctrine confuse.* Ce sont les plus tristes et les plus désolantes passions qui les excitent, ou qui les emportent plutôt qu'elles ne les inspirent. Ils vivent dans des guerres continuelles avec les autres et avec eux-mêmes. Intrépides, la plume à la main, ils ne fermeront jamais leur temple de Janus, ils en ont brisé les portes. Jamais ils ne vous feront jouir de ce calme délicieux, de ce jour si pur et si désirable auquel un homme honnête ne sauroit fermer les yeux, ni rester insensible. Les prestiges de leur imagination ne sont que des éclairs qui vous replongent dans une nuit plus pénible à supporter.

S'ils peignent les difformités du vice ou du crime, c'est dans le dessein de nuire et de perdre, plutôt que pour ramener à la vertu : c'est pour séduire, et non

pour toucher ; c'est pour surprendre le spectateur et s'en faire applaudir, plus que pour l'éclairer et le rendre meilleur. Contempteurs de tout ce que les hommes ont respecté, ils sont d'une fécondité inépuisable dans la satyre, d'une réserve, d'une stérilité qui étonne dans leurs éloges ; la vertu qui seule peut réunir les hommes, du moins autant que leurs passions peuvent le permettre, dans les liens d'une charité universelle, la vertu, dans leur bouche, ne parle que pour l'homme qui la fait parler. Envers les uns, sévère jusqu'à l'injustice, jusqu'à la cruauté ; envers les autres, elle est d'une indulgence qui ira jusqu'à la foiblesse, l'aveuglement et la déraison. C'est que la vertu même n'est pour eux qu'une coquette adroite, qu'ils surchargent d'ornemens fastueux et d'attributs imaginaires ou étrangers. Ils la montrent plus brillante que persuasive, plus fille de l'art et de la politique que du sentiment et de la droiture. Le portrait qu'ils en font a de son air ; mais ce n'est pas elle : ils lui donnent des attitudes, des grâces, des mouvemens, et malgré leurs froides et stériles leçons, ce n'est ni une mère de famille aimable et respectée, l'exemple de sa maison, la gloire et les délices de son époux ; ni une vierge ingénue, l'ornement de nos fêtes, qui force nos hommages, ou plutôt qui les captive et en rougit ; mais c'est une matrone minaudière, alerte et affectée, qui calcule ses airs et ses propos, danse son menuet, et se retire oubliée.

Le vide de la vie l'emporte sur les avantages qu'elle procure, disoit à ses nombreux disciples, Théophraste, comblé des plus grands honneurs, et quittant la vie dans la plus extrême vieillesse. (Diogen. Laër. *Vie de Théophraste.*)

L'on doit convenir que le sentiment religieux, seul appui, toujours le même et toujours inébranlable au milieu des vicissitudes de la vie, a manqué à plusieurs grands esprits de ce siècle. Ce sentiment sublime, tendre et consolant qui remplit l'âme des seules espérances qui puissent faire son bonheur même sur la terre, est plus que tout autre, capable d'exalter la froide, l'insensible vieillesse, comme d'assurer la durée des gouvernemens et l'empire des vertus. *Voyez ci-dessus, part.* 1re., *note* 14.

L'âme de l'homme éclairé et religieux ne sauroit vieillir, tandis que les passions tyranniques de la jeunesse s'éteignent bientôt, ou, ce qui est pis, deviennent souverainement ridicules. Rousseau avouoit qu'à cinquante ans (c'est bien tard) l'on ne pouvoit écrire au-delà de quatre lettres d'amour. Les héros d'Homère et du Tasse, ont presque tous moins de vingt ans, et Pascal a étendu cette pensée à toutes les autres passions du cœur humain, même à celle de la gloire.

César, dit-il, *étoit trop vieux pour s'amuser à conquérir le monde; cela étoit bon pour Alexandre, qui étoit un jeune homme.*

Quoiqu'il soit donné à peu de personnes d'apercevoir aussi clairement que Pascal la vanité de tout ce qui est terrestre, néanmoins il en est peu, du moins parmi celles qui ont cultivé leur raison, qui, à l'aide de l'expérience, ne finissent par en sentir le vide et l'inutilité. Alors si on agit encore, ce n'est que pour agir, la vie n'est plus qu'un cercle monotone et épineux, qu'il faut parcourir sans objet déterminé, malgré les peines, les afflictions, les douleurs physiques et morales dont on se trouve accablé. Les vertus reli-

gieuses sont donc les seules capables de retirer notre âme de cet abîme de langueurs avilissantes et cruelles où toutes les plus belles qualités de l'âme humaine iroient s'engloutir. Ainsi, pour ne citer que deux exemples des ressources que le génie peut, jusqu'aux derniers momens, trouver dans le sentiment religieux, et pour ne les prendre que parmi les grands hommes dont les ouvrages seuls nous restent aujourd'hui, j'observerai que la dernière des tragédies de Racine et la dernière des oraisons funèbres de Bossuet, sont regardées généralement comme les plus belles, les plus parfaites et les plus sublimes de leurs productions.

(12) *O pasteur de Mantoue*! Les grands poètes trouvent plus digne de leur génie de chanter les vertus sublimes, les qualités aimables, que de marquer du sceau de la réprobation universelle les noms de ceux qui ont profané les arts, en outrageant ce que les arts ont produit de plus illustre.

Le Dante, cependant (*Enfer*, chant 8), parle d'un certain comte Malateste ou *mauvaise tête*, dont l'histoire viendroit merveilleusement à l'appui du systême que M. Shandy s'étoit fait sur la fatalité prophétique des noms propres. Ce monsieur de *mauvaise tête*, égaré apparemment par la rage la plus aveugle, par l'esprit de parti, avoit fait renverser une statue érigée à un poète, qui ne connut jamais d'autre parti que celui de la piété envers les dieux, de la justice et de l'humanité envers les hommes, à Virgile enfin. Il arriva à ce comte, quoique redoutable par sa puissance et par sa cruauté, ce qui ne manqnera jamais d'arriver à ses semblables; il fût, pendant près d'un siècle, l'objet

des brocards et des épigrammes de tous les beaux esprits du temps, sans qu'il eût jamais pu trouver un seul champion pour sa défense. Vossius qui raconte le fait de lèze-humanité, dont cette *mauvaise tête* s'étoit rendue coupable, ajoute qu'il le méritoit bien, et nos françois, qui ont tant honoré la mémoire de Virgile, dans ces derniers temps, ne manqueront pas d'applaudir à son jugement que voici.

Indignus sanè ille Carolus de Malatestis, amore ac præconio fuit omnium eruditorum, qui sireno phenici poëtarum non modò non adsurgeret, sed statuam dejectum iret positam in patriâ urbe, cui eternum decus attulisset. De poët. latin, cap. 2.

(12 bis) *Toi que le Dieu des vers fit passer du sein de la pauvreté à la familiarité des maîtres du monde.....*

Paupertas impulsit audax
Ut versus facerem. HORAT.

Auguste se mettoit quelquefois à table entre Horace et Virgile. Le premier avoit mal aux yeux, le second la respiration fort courte. L'Empereur disoit, assez plaisamment, qu'il étoit entre les soupirs et les larmes.

Afin que ce vers d'Horace n'égare personne, car il est des gens à qui tout peut devenir fatal, ajoutons ici que, suivant Dubos, et suivant la vérité, « l'enthousiasme » poétique n'est pas un talent que la crainte de mourir » de faim puisse donner. L'extrême indigence, qui force » à travailler pour vivre, n'est propre qu'à égarer un » homme de génie, » à plus forte raison ceux qui manqueroient de génie.

» Apollon ne promet qu'un nom et des lauriers.

BOILEAU.

. . . . . *Mediocribus esse poëtis*
Non homines , non Di , non concessere columnæ.

Et Juvénal :

Terpsichorem odit facunda et nuda Senectus.

Comme on ne sauroit faire trop d'efforts, ne fussent que des efforts de mémoire, pour empêcher aux gens de se perdre. Les muses sont chastes, mais elles ne sont pas riches; et quoique séduisantes, comme les grâces jointes à la beauté et aux talens de l'esprit, elles gardent toujours, pour ceux qu'elles n'appellent pas à elles, la dureté d'une coquette. *Non omnia possumus omnes.* Cela est formidable. Cependant,

Chacun à ce métier
» Peut perdre impunément son encre et son papier.

C'étoit aussi l'avis de Juvénal :

Stulta est clementia , cùm tot ubique
Vatibus occurras , perituræ parcere chartæ.

L'Abbé de Bernis, que ses talens pour la poésie, joints à tant d'autres qualités, avoient tiré, comme Horace, du sein de la pauvreté; et qui, ainsi que l'observe d'Alembert, avoit gardé pour les Muses un sentiment de reconnoissance qui lui fait honneur, l'Abbé de Bernis a fait de très-salutaires réflexions sur la multitude de jeunes poètes qui, de son temps, entroient dans une carrière illustrée par un si petit nombre de succès éclatans.

Ajoutons que si la crainte de mourir de faim peut égarer même le génie, l'opulence qui, pour l'ordinaire, relâche tous les ressorts de notre âme, lui est encore plus funeste.

Un amateur opulent consulta le célèbre Poussin sur

le mérite d'un tableau qu'il avoit fait. Ce tableau, lui dit le maître, est très-bien; il ne vous manque plus, pour devenir un grand peintre, qu'une seule chose. — Qu'une chose! et laquelle? — Un grain de pauvreté, répondit Le Poussin.

Si je ne me trompe, voilà pour les hommes de génie, mais pour eux seuls, un excellent traité du mépris des richesses.

(13) *Que d'ambitieux n'avez-vous pas éclairé!* Ce qui distingue Horace, et sur-tout Virgile, de tous les poètes qui les avoient précédés, c'est qu'ils ont mis l'homme maître de ses passions, au-dessus de tout, et les qualités solides au-dessus des exploits les plus brillans.

Quand on considère le temps où Virgile a vécu, on reconnoît avec quelle attention il cherche, jusques dans les moindres circonstances, à confondre toutes les âmes dans un même sentiment, et après tant de violences, de guerres et de proscriptions, à les réunir sous l'empire des lois.

L'on peut voir dans Dubos *(De la Poésie et de la Peint.*, sect. 34, part. 2.*)* l'influence que ce poète a eue sur l'éducation, depuis la publication de ses poëmes jusqu'à nos jours; « et comment tant de peuples, si » différens les uns des autres par la langue, par la re- » ligion et par les mœurs, se sont réunis dans le sen- » timent de vénération qu'ils ont eu pour lui, dès » qu'ils ont commencé à se policer, dès qu'ils ont été » capables de l'entendre. »

(14) *Illustre fils de Fingal.* Voyez la note 59, première partie, *les Calédoniens.*

(15) *Au génie de Shakespeare, au respect que les Anglois ont conservé pour lui.* Voyez dans la traduction de ses œuvres, par Le Tourneur, l'histoire du Jubilé de Shakespeare, et les marques éclatantes de vénération par lesquelles les Anglois ont honoré et honorent encore sa mémoire.

(16) *Un grand poète est toujours une grande époque.* Je crois l'avoir prouvé dans la première et la seconde partie de ce discours. J'ajouterai ici que la poésie parabolique, ainsi qu'on le voit par l'exemple de tous les peuples, est celle qui a le plus d'influence sur les mœurs, c'est, dit Bâcon, une histoire qui est le modèle des mœurs, et par le moyen de laquelle l'on rend sensibles aux hommes (même les plus grossiers) les vérités purement intellectuelles : *est historia cum Typo, quæ intellectualia deducit ad sensum. De augment. scient.*, lib. 2, cap. 13. Cette manière d'instruire, la seule profitable pour le grand nombre, est infiniment trop négligée chez les nations modernes, où l'on peut dire que les classes les moins éclairées des citoyens restent, par cette raison, sans règle et sans boussole, qui puisse les conduire dans les diverses circonstances de la vie.

> Le monde est vieux, dit-on, je le crois : cependant
> Il le faut amuser encor comme un enfant
>
> LA FONTAINE.

Cette vérité sera de tous les temps. A cet égard, les peuples de l'Asie et de l'Afrique pourroient nous donner de bonnes instructions.

Les fables de Pilpai se conservoient parmi les trésors des rois de l'Inde; Coskoès, roi des Perses et

contemporain de Justinien, l'ayant appris, envoya une ambassade à ces princes pour les obtenir d'eux à quelque prix que ce fût. L'ambassadeur eut un plein succès, il les rapporta et les traduisit. Le roi assembla tous les grands de sa cour et même de son royaume, pour en ouïr la lecture, qui fut entendue avec admiration.

Les Arabes, avant Mahomet, ne connoissoient point les règles de la poésie, mais ils avoient eu des poètes, et lorsqu'il en paroissoit quelqu'un dans une tribu, il étoit comblé de gloire et d'honneur par les tribus, même étrangères, même *ennemies*. C'étoient les poètes qui étoient les historiens et les moralistes de la nation; faut-il s'étonner s'ils étoient révérés chez des peuples qui chérissoient les vertus guerrières et aimables, et qui, à une imagination vive et pénétrante, joignoient un ardent amour de la gloire.

Je ne craindrai pas de le dire, une nation qui devient insensible aux chefs-d'œuvres de la poésie touche à sa décadence : il n'y a ni énergie, ni harmonie, ni vertu même parmi ces hommes-là.

L'harmonie poétique, comme l'harmonie musicale, est tellement chez tous les peuples un assemblage de choses pures, qu'on a rapporté d'Hyponax qu'ayant envie d'invectiver et de diffamer, il estropia la mesure du vers *ïambe* et le rendit boiteux *(le Scazon)*, le faisant marcher hors de cadence. Cette mesure irrégulière, ajoute Démétrius de Phalère, étoit beaucoup plus convenable aux invectives et aux injures, que cette cadence bien réglée et bien ordonnée qui caractérise plutôt les éloges.

(17) *Expièrent enfin par un hommage éclatant.* Voy.

les détails du *Triomphe de Pétrarque*, dans les histoires de sa vie ; voyez aussi dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, l'Histoire des Poètes couronnés.

Il ne m'appartient pas d'apprécier à quel degré l'on a porté, dans le siècle que nous finissons, les théories des connoissances humaines. Mais ce qui est bien évident, ce qui a été plusieurs fois remarqué, c'est l'espèce d'abandon où l'on a laissé jusqu'à ce jour cet art qui auroit une influence si heureuse sur les mœurs et le caractère des peuples ; cet art qui porte dans son sein tous les beaux-arts, et pour lequel tous les peuples de la terre, même les plus barbares, ont eu dans tous les temps une admiration si prodigieuse, qu'ils ne crurent jamais pouvoir assez l'honorer.

Les soldats athéniens, vainqueurs à Syracuse, laissèrent la vie à tous ceux de l'armée ennemie qui purent leur réciter un seul vers d'Euripide. Arcadius et Honorius firent ériger une statue au chantre de Stilicon, à Claudien.

Les historiens racontent que la poésie persane se ranima sous le règne de la maison de Suljuk, et que Malek-Shah, le Titus de l'Orient, la fit fleurir sous son règne. D'Herbelot rapporte qu'un Turc, bien moins puissant que Malek-Shah, se donnoit quelquefois le plaisir de s'asseoir sur un sopha environné de sacs d'or et d'argent, et qu'il les distribuoit avec autant de goût que de générosité aux poètes qui venoient lui réciter leurs productions. Ce Turc ne faisoit-il pas un noble usage de son excessive opulence ? On pourroit croire que cette prodigalité orientale n'auroit jamais eu d'exemple dans le pays que nous habitons ; on se tromperoit. « Nos vieux Gaulois, dit Huet *(de l'Origine des*

» *romans*), avoient leurs *Trouvères*, et les traitoient
» magnifiquement. Nous apprenons de Possidonius,
» cité par Athénée, que Luerne, prince des Auver-
» gnats, père de Bitit, qui fit la guerre aux Romains,
» tenant cour plénière et table ouverte, fit présent
» d'un sac plein d'or à un poète étranger qui étoit venu
» honorer sa fête et égayer son festin. »

Enfin, lorsque Horace se félicite de n'avoir pas été écrasé par la chute d'un arbre, et qu'il en fait honneur à la protection des muses, nous applaudissons à l'imagination du poète sans ajouter beaucoup de foi à la réalité de leurs secours. Mais lorsqu'il ajoute qu'un favori d'Apollon peut s'égarer sans danger dans les forêts les plus sauvages et dans les lieux les plus dangereux, la vie privée des illustres poètes a quelquefois justifié ses prédictions.

On raconte que l'Arioste ayant été chargé du gouvernement d'une province de l'Apennin, infestée par des brigands, tomba malheureusement entre leurs mains. Eh bien ! ces brigands, tout brigands qu'ils étoient, firent grâce au gouverneur en considération du poète, et le renvoyèrent avec tous les honneurs qu'ils étoient capables de lui rendre.

Dictus ob hoc lenire tigres, rabidosque leones.

Il faut en convenir, il faut le dire et le répéter sans cesse, pour le bonheur de l'humanité, l'oubli absolu, l'affreuse indigence dans laquelle certains gouvernemens modernes ont quelquefois laissé languir les poètes les plus illustres, et, en général, les gens de lettres, qui, ayant respecté tout ce qui est respectable parmi les hommes, n'ont eu d'autre but que la gloire

de leur nation, que l'amour le plus désintéressé et quelquefois le plus héroïque pour leur patrie : cet oubli, dis-je, est absolument inexcusable. Le Camoëns en est un exemple frappant. L'on ne peut lire le troisième chant de sa *Lusiade* sans être révolté par l'ingratitude de ses compatriotes. Ce généreux poète y fait de l'Europe entière une description magnifique qu'il termine par l'éloge le plus attendrissant du royaume de Portugal, où il avoit reçu le jour ! « Enfin paroît, dit-il, » *(traduction de La Harpe)* comme le sommet de l'Eu- » rope, le royaume Lusitanien, où la terre finit et » la mer commence, et qui voit le soleil descendre » dans l'Océan. Le ciel a permis qu'il ait chassé de » son sein le Maure oppresseur, et depuis, il a porté » sa vengeance sur les rives brûlantes de l'Afrique. » *C'est là mon heureuse et chère patrie.* Là, j'espère » finir mes jours, s'il m'est donné, par les décrets du » ciel, de la revoir encore, après avoir consommé le » grand ouvrage que j'ai entrepris pour elle. Cette » contrée chérie tire son nom de Lusus ou Lisias. »

Le Camoëns la revit enfin cette patrie si chère à son cœur, cette patrie dont il avoit porté la gloire aux dernières extrêmités du monde ; il la revit, il y mourut ainsi qu'il l'avoit souhaité ; mais. . . . . dans un hôpital. Après la mort du jeune roi, D. Sébastien, dont l'âme noble, grande et faite pour la gloire, l'avoit accueilli à son retour des Indes, et récompensé de la manière la plus flatteuse, il ne se trouva pas, dans tout le Portugal, un seul homme sensible à ses malheurs. Ajoutons avec La Harpe, pour la gloire du Camoëns, pour celle de la poésie, et pour achever de rendre inexcusable la honteuse insouciance de ses contempo-

rains, ajoutons que ce poète héroïque étoit d'une société douce et aimable, qu'en lui le courage d'esprit égaloit celui qu'il avoit fait voir dans les combats, et qu'il supportoit les malheurs comme il avoit bravé les dangers.

O miseras hominum mentes! O pectora cœca.
LUCRET.

O sage et sublime emploi des talens! O vertus! quelles récompenses l'aveuglement et la stupide dureté des hommes vous réservent sur la terre!

(18) *Cette heureuse révolution que l'imagination fougueuse et bizarre du Dante n'avoit pu faire.* Pourquoi fut-elle réservée à Pétrarque? Parce que les poëmes du Dante envenimèrent les haines des Guelfes et des Gibelins, et que la divine poésie, pour produire tout son effet, doit humaniser toutes les âmes. La poésie est un sacerdoce, du moins si nous en croyons l'antiquité. Les poëmes de parti n'ont qu'un instant de vogue, la haine passe, ou du moins elle change d'objet; et tout ce qui a servi des haines anciennes devient odieux, parce qu'il rappelle des souvenirs funestes, et qui jamais ne sauroient devenir agréables.

Il faut que les poètes suivent le conseil de Fleury: « Appliquons-nous à édifier plutôt qu'à détruire. » Recueillons avec soin toutes les vérités importantes, » établissons-les solidement, et les publions sur les » toits: nous verrons insensiblement tomber les er- » reurs qu'une contradiction trop âpre ne feroit que » fortifier. »

Un poëme, de quelque genre qu'il soit, n'est point

une gazette. Je ne crois pas même qu'un poète doive absolument embrasser tel ou tel systême.

. . . . . *Totum super volat orbem.*

OVID., Fab. Pers.

Ainsi en ont usé Homère, Virgile, La Fontaine, plusieurs autres, et même Platon, à qui les philosophes de son temps, peu philosophes en cela, l'avoient amèrement reproché.

Un poëme épique sur-tout est le plus grand œuvre de l'esprit humain ; il faut qu'il puisse, du moins, jusqu'à un certain point, être le régulateur des passions des hommes de tous les temps et de tous les lieux. Il doit ennoblir toute l'espèce humaine, en élevant l'homme au-dessus de lui-même, au-dessus des idées communes de l'intérêt personnel, au-dessus de cette perfection locale que recherchent uniquement les vulgaires ambitieux, et qui est, suivant Bâcon, *la peste du monde.*

Voici comment cet illustre philosophe s'exprime sur cette prétendue perfection qu'il appelle *locale*, parce qu'elle se rapporte, non aux idées éternelles et universelles de justice et de bienveillance, par lesquelles seules les hommes peuvent se rapprocher de la Divinité, mais seulement à ces passions particulières d'un peuple ou même d'un homme, à ces préjugés du moment, qui donnent un éclat éphémère à des actions indifférentes et quelquefois même contraires au bonheur des hommes.

« *Hominis assumptio aut approximatio ad divinam* » *aut angelicam naturam, est formæ suæ perfectio.* » *Cujus quidem boni perfectivi prava et præpostera* » *imitatio;* pestis est ipsa vitæ humanæ et turbo » quidem rapidus qui omnia abripit et subvertit. *Ni-*

» *mirùm dùm homines exaltationis vice formalis et*
» *essentialis*, cœcâ ambitione advolant ad exaltationem
» tantùmmodo localem. *Quemadmodùm enim ægri*,
» *remedium mali sui non invenientes, de loco in*
» *locum corpus agitant et volvunt; quasi mutatione*
» *loci à se ipsis abscedere, et internum malum effugere*
» *possint : eo modo evenit in ambitione, ut homines*
» *simulacro quodam falso naturæ suæ exaltandæ*
» *abrepti, nihil aliud adipiscantur, quàm loci quam-*
» *dam celsitudinem et fastigium.* »

C'est sur une telle autorité que les hommes de tous les siècles peuvent juger sans crainte ni de se tromper, ni de se rabaisser, tout ce qu'ils croiront digne de leurs hommages, de leur imitation ou de leurs respects : les talens du génie, comme les qualités du héros.

Scipion, Shakespeare et Condé cultivoient les arts, cultivoient les arbres et les fleurs. Un esprit fécond, un esprit universel, prodigieux de ce siècle, mais qui a eu le malheur de ne pouvoir supporter rien dans aucun genre, de ce que les hommes avoient respecté avant lui, a peut-être parlé trop légèrement de *ces Consuls en us*, ainsi qu'il les appelle, de ces citoyens vertueux.

» Qui manioient la charrue et les armes. »

Cependant, mieux que personne, Voltaire connoissoit tant de grands exemples anciens et modernes, qui démontrent que le goût des choses simples, des arts généralement utiles, tels que l'agriculture et la poésie, avoient été presque toujours l'apanage de ces génies illustres dont il a, par tant d'efforts, recherché, ambi-

tionné la gloire : et puisqu'il n'aimoit pas ceux qui *manioient la charrue*, du moins, dans sa brillante et fastueuse solitude de Ferney, les laitues de Dioclétien auroient dû être de son goût.

L'on pourroit se figurer que les mots cruels et barbares qu'un grand général, mais mauvais citoyen, prononça à son fils, égarèrent par la suite l'âme trop ardente de ce jeune insensé, et furent ainsi la première cause de la fin déplorable de cet ami d'Henri IV.

Pour le crime, hélas! comme pour la vertu, que ne peuvent sur les jeunes esprits les séductions éclatantes des exemples domestiques, des actions et des maximes paternelles!

(19) *Qui de la belle Provence se répandit dans toute l'Europe.* Le Bembe, quoiqu'italien, convient que les poètes de sa nation ne se contentèrent pas d'emprunter des troubadours, soit de Provence, soit de Sicile, nombre de mots et figures, une foule de maximes et de sujets de poésies, mais qu'ils pillèrent des vers entiers : *Molti versi medesimi le furano* : et plus ils pillèrent, plus ils eurent de réputation. *E più nè furano, quelli che maggiori stati sono, e meglior poeti reputati.* Gebel. *Mond. primit., disc. prélimin., art.* 4, *vol.* 5.

(20) *Flamme pure et céleste.* Il n'est point ici question de ces amours de boudoirs ou de ruelles qui ont rendu si fades, si monotones ou si choquantes tant de productions modernes : l'esprit de galanterie, quoiqu'il soit d'un genre bien distingué de tous ceux dont je viens de parler, affoiblit encore, dit Dubos, tous les caractères françois. « Les peintures de l'amour, ajoute

» le

» le même auteur, qui sont dans les écrits des anciens, » touchent tous les peuples ; elles ont touché tous les » siècles, parce que le vrai fait son effet dans tous les » temps et dans tous les pays. Pourquoi celles qu'on » lit dans la plupart des productions françaises, ne » font-elles presque jamais que des impressions assez » légères ? » Cela vient de ce que l'esprit de galanterie qui les a produites, n'est que le langage de l'esprit, et ne s'adresse point au cœur. Bien loin que la galanterie produise l'amour, elle l'éteint au contraire infailliblement. L'homme galant n'est occupé que de lui-même ; il n'appartient qu'à l'amant véritable de vivre dans l'objet aimé. C'est par-là que l'amour est l'école des plus généreuses vertus, comme des plus grandes qualités. Il fortifie l'âme en l'arrachant à l'inconstance de ses désirs, en les concentrant dans un autre objet. *Non est melior ordinatio animi, quam ex imperio affectûs alicujus insignis*, dit Bâcon ; et encore ailleurs : *Qui sapit desiderium quærat, nam qui non aliquid insigniter appetit, ei omnia ingrata sunt et tædio plena.*

« Que ceux qui n'ont jamais aimé se tiennent pour » dit, quelque supériorité d'esprit qu'ils aient, qu'il » y a une infinité d'idées, je dis d'idées justes, aux- » quelles ils ne peuvent atteindre, et qui ne sont » réservées qu'au sentiment. » Ainsi s'exprimoit un des philosophes les plus estimables de ce siècle, (Duclos) *Considér. sur les mœurs.*

N'est-ce pas au sentiment que la presque totalité des grands hommes de tous les temps ont dû leur gloire, et que le genre humain a dû leurs ouvrages ou leurs

belles actions. Sans l'amour, a dit Pétrarque, je n'eusse été que

. . . . . *Un roco*
Monnorador di corti, un v' hom del vulgo.

Et Corneille :

« Charmé de deux beaux yeux, mon vers charma la Cour. »

Mais gardons-nous bien d'entrer dans des détails qui ne pourroient jamais s'épuiser.

(21) *Sont au-dessus des vains plaisirs des sens.* Voy. la fin de la note ci-dessus, *c'est l'âme du poète.* Non-seulement les plaisirs de l'âme, mais encore ceux de l'esprit, sont au-dessus des plaisirs des sens, si toutefois il est possible de les séparer absolument les uns des autres. La vue d'un beau site, la lecture d'un bon livre, la conversation d'un homme aimable et éclairé, voilà trois espèces de jouissances pour lesquelles il n'est pas besoin des dons de la fortune, qu'on peut se procurer facilement et à tous les instans de la vie. Le bonheur se compose, dit Cicéron, des souvenirs du passé et des espérances de l'avenir, qui viennent se joindre aux plaisirs présens. C'est pour cela que les plaisirs des sens, en tant qu'ils ne se rapporteroient ni à l'esprit ni à l'âme, ravalent l'homme à la condition des brutes, et sont absolument indignes d'un homme, quel qu'il soit. L'on ne peut les imaginer, même dans les autres, sans un sentiment de honte et de confusion. Ils souillent la pensée d'un honnête homme. « La volupté vraie, a dit un écrivain de ce » siècle (Dorat), la volupté vraie tient à la naïveté de » l'innocence, au calme d'un cœur que la vertu tran-

» quillise et au petit nombre des besoins. Les jouissan-
» ces trop multipliées sont nécessairement trop rapides;
» et qu'est-ce qu'un plaisir auquel ne survit pas le
» charme de la réflexion , et qui meurt dans l'âme
» sans y laisser de traces, si ce n'est un vuide immense
» que d'autres plaisirs ne rempliront pas mieux ? »
Voilà certainement tout ce qu'on peut dire de mieux et de plus vrai sur les plaisirs des sens. Et voilà d'où vient tant de gens périssent d'ennui au milieu du tourbillon même de leurs plaisirs.

Quid enim Venus ebria curat !

JUVEN.

(22) *Ne purent arracher à la triste et dangereuse solitude de ses pensées.* Si la médecine cherchoit les causes physiques de cette indomptable férocité , qui , dans tous les temps, a caractérisé le petit nombre d'hommes qui n'ont point aimé , peut-être les y trouveroit-elle. Voyez Helvétius, *De l'homme* , chap. 8 , note sur *le gant de la duchesse de Malbouroug.* Voyez Cabanis. *Mém. de l'instit. nation., Sciences morales et politiques* , vol. 2 , page 210. Les applications de l'ancienne fable de Mars , enchaîné par Vénus , sont fréquentes dans l'histoire comme dans les arts. Quelques historiens ont remarqué de Périclès que jamais il ne rentroit chez lui sans saluer Aspasie par un baiser. Rapprochez de cette circonstance particulière de la vie de Périclès , la réflexion qu'à ses derniers momens il fit faire à ses amis sur sa longue administration , qu'elle n'avoit pas coûté une larme à ses concitoyens. Si les momens que les héros de la terre donnent à l'amour , sont quelquefois perdus pour la gloire , ils ne le sont

pas toujours pour l'humanité. L'exemple affreux que j'ai cité dans ce discours n'est malheureusement pas le seul de ce genre. Les historiens ont remarqué du barbare Attila, le dévastateur de l'Europe, « que les » plaisirs de son nouveau mariage avec la fille d'Eslaw, » adoucirent la violence de son caractère » (Gibbon, chap. 34), et le même, chap. 27. « Je me plais à » trouver, et même à chercher dans les sanglantes » révolutions de ce monde, quelques traces des sen- » timens moins funestes et plus doux de la vie domes- » tique. Dans la foule des conquérans ambitieux et » sanguinaires, je distingue avec satisfaction le héros » sensible qui reçoit ses armes des mains de l'amour. » Les hommes qui ne connoissent pas tout ce qu'ils doivent aux beaux-arts, sont bien aveugles ou bien peu réfléchis : *Qui ôteroit à l'Europe ses formalités, la rendroit bientôt semblable à l'Amérique*, disoit Fontenelle, *Dialogues des Morts modernes*. Voilà une grande, une importante vérité ; mais si les arts et le goût des arts venoient à s'anéantir en Europe, je le demande, à quoi ressembleroit-elle ?

N'est-ce pas les arts qui ont divinisé toutes les qualités estimables et aimables? N'est-ce pas la poésie qui, pour le bonheur des hommes, a fait un dieu de l'Amour? N'est-ce pas elle qui éleva ce *vieux palais respecté par le temps*, et dont les *premiers fondemens avoient été posés par la nature?* N'est-ce pas elle enfin dont les *travaux hardis ont surpassé la nature?*

Il y a plusieurs choses à considérer dans les plaisirs des hommes, d'abord, le plaisir en lui-même, et ensuite, l'utilité des plaisirs. Le chagrin et la misantropie sont stériles : le plaisir seul est fécond. Il n'est

qu'une âme aride qui puisse rester insensible au plaisir, il n'est qu'un esprit étroit qui ne sente pas l'indispensable nécessité des plaisirs honnêtes. Si de pareilles gens avoient la direction du monde, disoit Balzac, ils voudroient ôter le printemps à l'année, et la jeunesse à la vie. Le sage Fénélon en savoit apparemment plus sur ce sujet, que ces censeurs à mine réfrognée, qui, suivant l'expression énergique de Juvénal, *curios simulant et bachanalia vivunt.* « Ne dansons pas, M. le curé, mais laissons se réjouir ces bonnes gens. » Voilà une de ses décisions pastorales.

Les novateurs les plus dangereux ont tous affecté une humeur triste et atrabilaire; ils ont craint cette espèce de promiscuité que le plaisir introduit parmi les hommes. Voy. Smith. *Richesse des nations.*

L'homme qui s'ennuie est haineux, triste ou du moins jaloux, toujours prêt à faire le mal ou du moins à mal parler. L'ennui est pour l'homme en société, ce que la faim est pour l'homme sauvage, le plus mauvais conseiller, la source intarissable de mille haines. Il est une certaine suite de devoirs, d'occupations et de plaisirs qui procure aux hommes qui s'y soumettent, la santé de l'âme comme celle du corps.

« La joie est une des plus puissantes panacées; le » rire est le plus salubre des mouvemens corporels, » des lectures amusantes, instructives, la contem- » plation de la nature, des entretiens agréables, des » jeux innocens, le spectacle, la musique, la peinture, » la poésie...., éveillent, élèvent et fortifient la force » vitale. » C'est ainsi qu'on a rapporté une partie essentielle de l'opinion du célèbre docteur Hufeland, sur l'art de prolonger la vie. *Magasin encyclopédique*

n°. 15, 2 nivose an 8. Ce peu de mots nous explique bien naturellement comment chez les peuples anciens le dieu de la poésie étoit le même que celui de la médecine.

(23) *Tendre Racine.* Smith, *Sentim. mor.*, part. 9, chapitre 2; avance trop légèrement que Racine et Boileau avoient été les ennemis de Quinault, de Perrault, et ensuite de Fontenelle et de Lamothe, mais sur-tout de La Fontaine. Pour ce dernier, personne n'en faisait un plus grand cas que Boileau. Ses amis, raillant un jour ce fabuliste sur quelque naïveté, et la plaisanterie ayant été poussée trop loin, comme il arrive souvent, et sur-tout entre les plus sincères amis : Tout beau ! leur dit Boileau, ménagez le bon homme, il vivra dans la postérité plus long-temps que nous tous. Il me semble avoir lu dans un livre d'anecdotes que Louis XIV, ayant demandé à Boileau quel étoit celui de tous les grands écrivains de son siècle qui vivroit le plus long-temps dans le souvenir des hommes, Boileau lui avoit nommé Molière et La Fontaine. Je ne l'aurois pas cru, répondit le Roi ; mais vous en savez plus que moi là-dessus, et je le crois, parce que vous le dites. Boileau peut avoir mal jugé les autres écrivains cités par Smith, et sur-tout Quinault, mais il seroit très-injuste de l'attribuer à des motifs de haine ou de jalousie. Cela venoit de la nature de son esprit, peut-être de la sévérité de ses mœurs, de sa prévention trop exclusive en faveur des anciens, ou même de la morosité de la vieillesse et des préjugés de l'éducation ; mais rien au monde ne peut faire croire qu'il eût été égaré, dans ses jugemens à leur

égard, par l'intérêt personnel. Corneille préféroit Lucain à Virgile, et Corneille ne haïssoit pas Virgile. Le même avoit conseillé à Racine de ne point travailler pour le théâtre : diroit-on, pour cela, qu'il eût été jaloux de ses talens? On voit assez dans la différence du génie de ces deux grands hommes, et dans cette circonstance, comme dans toutes les autres de leur vie, la cause naturelle de leurs jugemens. Pour Racine, il avouoit lui-même avec candeur combien les plus méchantes critiques le fatiguoient; cependant il ne nuisit jamais à personne, et personne n'admira plus sincèrement, plus hautement ce qu'il croyoit devoir être admiré. Voyez son *Eloge de Corneille*, prononcé à l'Académie, tout cela part du cœur. Je ne veux point dire que tous ces grands hommes aient été au-dessus de toutes les foiblesses de l'humanité, mais je pense que ceux qui se sentent un mérite réel, et qui ont véritablement le génie et le goût de leur art, ont infiniment moins de peine que les autres à se mettre entièrement au-dessus de semblables petitesses.

(24) *Inimitable Molière.* Molière fut un des plus honnêtes hommes comme un des plus grands poètes de son siècle. Mais quant à ses ouvrages, je ne sais si ce n'est pas lui que les illustres solitaires de Port-Royal ont voulu peindre, *Logiq.*, chap. 20, part. 3, sect. 7, lorsqu'ils parlent d'un *écrivain qui n'a jamais connu les véritables grandeurs de l'homme, et qui en a assez bien connu les défauts.* Voyez aussi dans la lettre à l'Académie françoise, le jugement que Fénélon porte à son tour sur l'esprit de Molière.

« Un autre défaut de Molière, dit-il, que beaucoup

» de gens d'esprit lui pardonnent, et que je n'ai garde
» de lui pardonner, est qu'il a donné un tour gra-
» cieux au vice, avec une austérité ridicule et odieuse
» à la vertu. . . . . .
» Je soutiens que Platon et les autres législateurs de
» l'antiquité païenne n'auroient jamais admis dans
» leurs républiques un tel jeu sur les mœurs. » Voilà un jugement bien rigoureux sans doute ; cependant, il est vrai que J.-J. Rousseau a eu l'adresse de puiser, dans les ouvrages de Molière, la plupart des exemples qu'il cite à l'appui de son opinion contre les spectacles, attribuant ainsi à l'art dramatique, par un vice de raisonnement qui lui est trop ordinaire, un défaut qu'on pourroit tout au plus reprocher à ce peintre inimitable, qui s'est plus attaché à nous représenter les vices et les ridicules des hommes, que leurs véritables grandeurs. Aussi suis-je bien convaincu que si Molière ne peut que très-difficilement être égalé pour le comique des situations, pour la vivacité et la naïveté du dialogue, il s'en faut bien qu'il ne puisse être surpassé pour la noblesse des caractères, pour la chaleur des sentimens, pour l'utilité morale de la fiction : quoique la comédie, par sa nature, soit moins susceptible de ces sortes d'agrémens, parce que, faisant les hommes pires qu'ils ne sont, en cela elle tient de la satyre, genre ignoble, que des talens supérieurs peuvent seuls rendre utile, et, par cette raison, faire supporter.

(25) *Fénélon, d'Aguesseau, Montesquieu, Bossuet.* Si la définition que j'ai donnée de la poésie est exacte ; si Platon est poète, il n'est aucun de ces grands hommes qui ne le soit aussi. La langue françoise

n'a rien, peut-être, de plus poétique que les Oraisons funèbres de Bossuet ; rien d'aussi harmonieux, d'aussi rempli d'images et de sentimens que certains discours de d'Aguesseau et de Massillon ; rien d'aussi délicatement peint que les premiers chants, sur-tout, du Télémaque et le Temple de Gnide.

(26) *De rendre l'homme meilleur, plus sociable et content de son sort.* En lisant les discours religieux qu'on appelle ordinairement le Petit Carême de Massillon, je fus autrefois fort étonné de voir que cet orateur illustre et chrétien y parloit toujours du bonheur et des plaisirs de la terre, comme s'ils eussent été l'apanage plus particulier de la fortune et de la grandeur. Je trouvois à cela quelque chose de puéril et de choquant. Depuis lors, je me suis imaginé que cet homme, qui connoissoit parfaitement le cœur humain et les ressorts si délicats et si différens les uns des autres, par lesquels on pouvoit l'émouvoir, avoit senti que les grands ne pourroient supporter qu'au milieu de toutes les peines qui les assiègent, de tous les ennuis qui les accablent, de tous les revers qui les menacent, l'on vint encore mettre publiquement en problême l'opinion de leur bonheur.

En regardant autour de soi, l'on s'aperçoit d'abord, en effet, que la plupart des hommes mettent presque toute leur ambition dans l'idée qu'ils espèrent donner aux autres de leur bonheur personnel. Cela est tellement vrai, que l'on ne peut, sans s'exposer à la haine d'un homme vulgaire, mais puissant par ses richesses ou par son autorité, lui laisser seulement entrevoir qu'on ne le croit pas, pour tout cela, plus heureux qu'un

autre. C'est le désoler ; c'est le toucher d'une baguette magique ; c'est le condamner au supplice des Danaïdes, ou bien à la roue d'Ixion ; et je pense qu'une expérience aussi cruelle n'est pas d'un homme sensible au malheur des autres.

Cela vient, ainsi que je l'ai dit, de ce que, pour la très-grande partie des hommes, la puissance et la richesse n'ont de prix que celui qu'elles ont aux yeux des spectateurs ; de ce que le principal objet de celui qui les possède, est de répandre, parmi un plus grand nombre de personnes, l'opinion vraie ou fausse de son propre bonheur. Si, par impossible, il arrivoit jamais que les hommes vinssent à s'éclairer sur la futilité d'un pareil motif, comparé sur-tout avec les peines auxquelles il les condamne, ils seroient tous tellement embarrassés de leurs richesses et de leur puissance, qu'ils n'en voudroient plus.

Mais une réflexion que tous les hommes, quels qu'ils soient, feroient bien de ne jamais perdre de vue, et sur laquelle ils pourroient fonder des jouissances plus réelles, c'est que fortune, pouvoir, talent, beauté, jeunesse, et la vie même enfin, comme tout le reste, ne deviennent quelque chose d'important pour les autres et d'heureux pour ceux qui les possèdent que par l'usage qu'on en fait. Du reste, ainsi que le dit Smith (*Sentim. mor.*), « quant au bien-être du corps » et à la sérénité de l'âme, tous les rangs de la société » sont au même niveau, et le mendiant qui se chauffe » au soleil le long d'une haie, possède ordinairement » cette paix et cette tranquillité que les rois poursuivent » toujours. »

Ainsi, quoique, par un proverbe trivial, le vulgaire

suppose le contentement attaché à la dignité des rois, parce qu'il ne lui semble pas qu'au plus haut échelon de l'état social on puisse encore *aspirer* à rien et surtout à descendre, comme le disoit Corneille, néanmoins ce même vulgaire fait de la gaîté véritable l'attribut du pauvre, parce que la gaîté est une disposition de l'âme plus évidente, et sur les signes extérieurs de laquelle il est moins facile de se tromper. Je crois qu'on pourroit faire un bon livre et très-instructif, sur la valeur, sur le véritable esprit et la profonde sagesse des proverbes populaires. La sagesse des nations seroit la véritable richesse des nations, si le génie la mettoit davantage dans le commerce. La Fontaine l'avoit fait. Mais on n'apprend plus même La Fontaine :

« Le conte fait passer la morale avec lui.

Et voici, à ce sujet, une anecdote qui, je crois, n'est pas assez connue :

Mirabaud, secrétaire de l'Académie françoise, avoit un goût et un respect particulier pour les fables du *bonhomme*. Ses amis, de l'Académie, se permettoient quelquefois de le plaisanter sur l'espèce de culte qu'il lui rendoit. Messieurs, leur dit-il un jour, croyez-vous en savoir plus que lui, je ne dis pas sur son art, mais sur toutes les sciences qui ont un rapport direct au bonheur des hommes ? Hé bien ! je vous défie tous de me proposer une question de morale, de métaphysique, de politique, des devoirs de la vie publique et privée, que je ne vous résolve à l'instant par un passage de La Fontaine. Cela fut accepté. Cet aimable combat dura plusieurs heures, et le nouveau Patrocle,

revêtu des armes de l'Achille-fabuliste, força tous les Troyens à s'avouer vaincus.

L'apologue est un don qui vient des immortels,
Ou, si c'est un présent des hommes,
Celui qui nous l'a fait, mérita des autels.

(27) *Qui éblouit la France et toute l'Europe avec la rapidité de l'éclair, qui vint tomber sur l'âme d'un illustre ambitieux.* Corneille avoit dans son cabinet la tragédie du Cid, traduite dans toutes les langues de l'Europe, excepté l'esclavone et la turque. Par toute la France il avoit passé en proverbe de dire : *Cela est beau comme le Cid.* « Si le cardinal de Richelieu eût » vu les Espagnols aux portes de Paris, il n'en auroit » pas été plus frappé qu'il ne le fut de la première » représentation du Cid, dit Voltaire. Voyez à ce sujet, l'*Histoire de l'Académie françoise.* J'ai cité plus haut le mot de Rivarol, *Discours sur l'universalité de la langue françoise. Notre théâtre achevoit l'éducation de l'Europe.* Condillac avoit également remarqué (*Hist. anc.*, liv. 3, chap. 26.) « qu'à Athènes la poésie dra- » matique, qui naquit au temps de Solon, avoit fait » faire à l'art de raisonner des progrès encore plus ra- » pides (que la politique), parce qu'on raisonne plus » facilement et mieux, par conséquent, sur ce qui » plaît, que sur ce qui est utile. »

Et plus haut, le même prouve également que l'art de raisonner n'eut pas dans, la philosophie, les mêmes secours que celle-ci avoit trouvés dans la politique et sur-tout dans les beaux-arts. Parce que, dit-il, l'on n'a pas le même intérêt à juger de la vérité d'un système, que de l'utilité d'une loi ; comme il n'est pas aussi

facile de s'assurer de l'utilité d'une loi, que de sentir la beauté d'un drame.

Cela est un nouveau développement de ce que j'ai dit en plusieurs endroits de ce discours, que la poésie est le principe de toutes les connoissances humaines et de tous les talens de l'esprit dans tous les genres, parce qu'elle est la source de tous les nobles et généreux sentimens de l'âme.

(28) *Tant de merveilles dans tous les genres.* Voy. Voltaire, *siècle de Louis XIV.* « C'est une observa-
» tion véritable, dit l'abbé de Fleury, qu'il règne en
» chaque siècle un certain goût qui se répand sur
» toutes sortes d'ouvrages. Tout ce qui nous reste de
» l'ancienne Grèce, est solide, agréable et d'un goût
» exquis : les restes de leurs bâtimens, les statues,
» les médailles sont du même caractère, en leur genre,
» que les écrits d'Homère, de Sophocle, de Démos-
» thène et de Platon. Par-tout règne le bon sens et l'i-
» mitation de la belle nature. On ne voit rien de sem-
» blable dans tout ce qui nous reste depuis la chute
» de l'empire romain, jusqu'au milieu du quinzième
» siècle. *Disc.* 5 *sur l'Hist. ecclésiast.* » Voilà une nouvelle démonstration de ce que nous avons dit dans la note précédente, et une nouvelle explication de l'influence que nous avons attribuée au génie de Corneille.

(29) *Rien n'est plus durable que ces ouvrages substantiels.* Voyez Le Batteux, *Des beaux-arts réduits à un seul principe*, part. 3, sect. 1re., chap. 3. « Ana-
» créon, dit-il, qui étoit savant dans l'art de plaire,
» et qui paroît n'avoir jamais eu d'autre but, n'igno-

» roit pas combien il est important de mêler l'utile à » l'agréable. Il savoit que les plus belles images, » quand elles ne nous apprennent rien, ont une cer- » taine fadeur qui laisse après elle le dégoût. » D'Olivet, dans une ode bachique du même poète, a retrouvé l'énonciation littérale du système des stoïciens sur la nature du monde. Voyez aussi Barthélemy, *Voyage en Grèce*, chap. 27, ent. 2, et le *Disc.* 3, *sur le Beau*, par André.

Le but principal de Quintilien avoit été, dans toutes ses compositions, de ramener les Romains à la lecture et à l'imitation de ces ouvrages substantiels dont il leur fait continuellement l'éloge. Cependant il en est du goût pour les arts comme du goût physique, lorsqu'il a été émoussé par des assaisonnemens trop piquans; il ne peut guères, sans des circonstances extrêmement rares, revenir à sa native délicatesse. Il s'est trouvé néanmoins, dans tous les âges, des esprits d'une trempe assez forte pour résister à la contagion : mais ces vrais et seuls arbitres du bon et du beau ne trouvent pas toujours dans les autres la docilité que Pindare eut pour Corinne, son maître en poésie. Celle-ci recommandoit à son illustre, mais jeune disciple, de semer dans ses poésies les traits de la fable, conseil dont notre Racine a si bien profité. Pindare crut suivre ses leçons en les prodiguant : « Doucement, lui dit-elle, » semons nos grains avec la main, mais ne renversons » pas le sac. »

(30) *Néologisme de pensées, plus fatiguant mille fois que celui des expressions.* Le néologisme des expressions peut enrichir la langue; mais celui des

pensées corrompt le goût, appauvrit l'esprit et glace le lecteur.

Le style est sans doute la première qualité d'un écrivain; mais le choix du sujet, la noblesse des sentimens, la justesse et la beauté des pensées sont bien encore d'une autre importance. Quoique la plupart des rhéteurs s'en soient beaucoup moins occupés, il est tel ouvrage parfaitement écrit et qui même a mérité à son auteur un certain renom dans le monde. Eh bien! un homme honnête aimeroit mieux avoir planté un arbre que de l'avoir fait.

Il faut, comme le dit Grétry de la musique, tout ennoblir ou tout laisser là. La Bruyère nous donne une manière très-sûre, quoique très-générale, de juger les ouvrages de l'esprit. Quel effet ont-ils produit sur notre âme? Si, après avoir fermé le livre, vous vous sentez meilleur, si vous avez conçu une plus noble idée de vous-même, n'en demandez pas davantage, l'ouvrage est d'un bon faiseur, soyez-en sûr. Faudra-t-il qu'un écrivain, qu'un poète sur-tout, aille se consumer, se dessécher pour rectifier chaque tour, pour limer chaque expression; si la monnoie a son poids, si elle est de bonne aloi, ne doit-elle pas être reçue sans tant d'examen? Heureux ceux qui écrivent dans une langue, ou moins fière, ou moins pauvre, et surtout plus hardie que la nôtre.

En fait de style, les uns se permettent tout. C'est un défaut; s'il devenoit général, il nous replongeroit dans la barbarie; d'autres ne se permettent rien, les moindres négligences les offusquent, et ensuite les critiques les plus modérées les offensent. Il me semble qu'un auteur, dont la souveraine ambition est d'être

utile, ne doit point être aussi susceptible. De grands hommes ont eu cette foiblesse, je ne la comprends pas : en cela doivent-ils être imités ? La bonhomie de l'abbé de Saint-Pierre me paroît digne de servir d'exemple.

Pour ceux qui se bornent à rechercher la célébrité, et qui n'ont, pour ainsi dire, que de la coquetterie, on pourroit leur dire, comme à la jeune novice de Voltaire : *(Épît. sur la Calomn.)*

> Consolez-vous, Eglé, d'un tel outrage ;
> Vous pleurerez, hélas ! bien davantage,
> Lorsque de vous on ne parlera plus.

St.-Preux, dans une de ses *Lettres à Héloïse*, n'a pas répété le verbe ; le verbe cependant auroit dû, grammaticalement, être répété, parce qu'il est survenu une négation. Rousseau met en note qu'*on ne gagneroit rien à faire parler un suisse comme un académicien.* C'est dire : une fois pour toutes, je me débarrasse de vos critiques savantes et minutieuses par une épigramme; c'étoit assez sa manière. Ce ton, moitié piquant, moitié dogmatique, Jean-Jacques auroit pu l'appeler son gros canon. Sous les remparts d'une ignorance prétendue, d'une simplicité feinte, comme d'une pauvreté fastueuse, dans les cas extrêmement pressans, il ne manqua jamais de s'en servir. Toujours elle lui a réussi, peut-être au-delà de ses espérances, et quelquefois contre la raison et la vérité. Mais ce ton foudroyant et cavalier ne conviendroit pas à d'autres, et les autres comment feront-ils? La solution d'un tel problême seroit un important service; il leur éviteroit bien des peines, souvent plus qu'inutiles.

L'Académie

L'Académie françoise avoit résolu une lettre à Louis XIV. Cette lettre faite, fut discutée, critiquée, corrigée par l'Académie assemblée ; Racine et Regnier Desmarais, quelques jours après, y trouvèrent et y relevèrent presque autant de fautes qu'elle avoit de lignes. Que d'ouvrages, d'ailleurs, très-bien faits et très-estimables sont restés dans le porte-feuille, à cause de l'ennui des corrections ! On sait, en effet, par les témoignages des grands maîtres, tels que d'Aguesseau, Boileau, Molière, que les plus grands esprits sont ceux-là même qui se contentent le plus difficilement.

L'on dit que Pascal corrigeoit beaucoup ; il refaisoit jusqu'à dix et quinze fois la même lettre. C'est peut-être ce qui abrégea ses jours. Je ne vois rien de plus fatiguant. Puisque l'occasion s'en présente, non point au sujet de Pascal, mais à propos de corrections, je prie le lecteur de supporter une courte digression sur les circonstances particulières qui ont accompagné la composition de cet ouvrage.

Si, dans une solitude absolue, le cercle des besoins physiques se rétrécit chaque jour à un point qui devient presque imperceptible, celui des besoins de l'âme peut, dans certaines circonstances, s'étendre jusques à ne connoître plus aucunes bornes, jusqu'à l'infini.

Pour échapper à de tristes pensées, à des souvenirs amers, j'ai cherché un refuge dans des occupations qui jadis faisoient mes plaisirs. Plus désireux de savoir, qu'ambitieux ou capable d'apprendre, je me suis gardé d'une fatigue que la tournure de mon esprit et mon genre de vie actuel, auroient rendu préjudiciable à moi-même et parfaitement inutile aux autres.

La métaphysique où je m'embarquai d'abord assez

légèrement, faillit à m'être funeste; j'entendis le mugissement de ses gouffres et regagnai la rive. L'histoire, mensonge convenu, disoit Fontenelle, ne m'offroit que des rapprochemens pénibles; la philosophie qu'insuffisance, incertitude; la politique n'est qu'un fait; et si l'on veut qu'elle soit une science, il faut avouer que Pascal l'a entièrement épuisée en quelques lignes. La physique ne résoudra jamais la question morale de la prétendue âme du monde, et peut-être jamais le problême de la poudre à canon ni celui de la neige qui engraisse nos champs en hiver, et de la grêle qui les ravage en été. Malgré tout l'éclat du génie de Newton, qui a *deviné le systême de l'univers, du moins pour quelque temps*, (Duclos, *Considér. sur les mœurs*, chap. 12.) la preuve la plus certaine que le soleil se lèvera demain, sera toujours qu'il s'est levé les jours précédens. Car, ainsi que l'a dit Bâcon, les hommes sont bien les maîtres des questions et des réponses; mais ils ne le sont nullement des choses. *Domini quæstionum sumus, rerum non item*, liv. 5, chap. 3, *in fine*.

La chimie, science triste et conjecturale, pourra bien blanchir nos toiles, teindre nos laines, préparer les cuirs, mais elle ne créera jamais un moucheron, elle ne procurera jamais aux hommes un plaisir aussi pur, aussi général qu'une scène de Corneille. D'ailleurs cette multitude d'engins, cet appareil des laboratoires m'effraya; outre qu'il y faut de la richesse, comment se résoudre à passer sa vie les yeux collés sur la matière?

Os homini sublime dedit . . . . . .

Sensible à l'ensemble des merveilles de la nature,

j'essayai la botanique, les détails en sont admirables, mais infinis; comparé au spectacle de nos montagnes, qu'est-ce qu'un herbier? Les grandeurs de Dieu paroissent bien autrement dans leur ensemble! il semble que l'homme, en touchant à ses parties, leur communique une partie de sa foiblesse. Des noms, des classes, et puis des classes et des noms, source de faux jugemens pour l'homme présomptueux qui se méconnoît.

Ainsi je me sentis rappelé vers les beaux-arts, qui ont un rapport plus direct aux sentimens de l'âme, aux plus sensibles et aux plus nobles plaisirs de l'homme. Mais leurs chefs-d'œuvres n'embellissent point nos rustiques retraites. Le travail, le calme des passions, la réflexion, les plaisirs constans, les jouissances ineffables, et quelquefois les peines et les embarras passagers de la vie privée et domestique, voilà nos orateurs. Le mugissement des orages, l'impétuosité des torrens, les haches des bûcherons, pendant quelques instans les gazouillemens des oiseaux, les éclats prolongés du tonnerre, les chants des cigales, voilà nos concerts.

Nos tableaux sont de la main du grand maître; de dix pas en dix pas, nous les voyons se dérouler à nos regards et toujours sous un aspect différent. Ce spectacle pénètre l'âme, il l'élève. Le temps, qui détruit en silence les ruines de la Grèce, produit en silence, dans nos bois et sur nos hautes montagnes presqu'inhabitées : le solennel et religieux silence des montagnes, est la source des grandes et salutaires réflexions des plus purs et des plus généreux sentimens : il semble que l'homme, s'il s'y rend attentif, soit plus disposé à confondre son bonheur et son existence avec

l'existence et le bonheur de tout l'univers : il ne vit plus de sa vie propre, mais de la vie commune et perpétuelle de tous les êtres.

Ainsi je me trouvai porté à considérer de plus près, que je ne l'avois fait autrefois dans le tumulte de la première jeunesse, et ensuite au milieu des sévères devoirs de ma profession, l'influence de cet art divin, qui m'avoit ému dès le berceau, que la nature seule inspira aux premiers hommes, à des hommes assez semblables à ceux que j'avois sous les yeux, de cet art qui ne sauroit avoir de plus grand maître que la nature, et par lequel, seul, la nature et l'art ont, dans la suite, perfectionné l'espèce humaine.

Sans autre préparation que mes souvenirs, mon goût, l'inspiration du moment, je me mis à tracer ce discours. J'osai, inexplicable témérité, j'osai vouloir fondre d'un seul jet la statue de la poésie. Insensé! pour un tel sujet, il auroit fallu l'âme de Platon et de Fénélon, la profondeur de Bâcon et de Pascal, le génie d'Homère et de Bossuet ; et ce sujet m'est échu en partage! Si je l'eusse traité comme je sens aujourd'hui qu'il pourroit l'être, mais cela étoit bien au-dessus de mes forces, peut-être que ces momens si heureux où je m'en suis occupé, n'auroient pas été entièrement perdus. Cette extravagante illusion a, dans certains momens soutenu ma foiblesse.

Quoi qu'il en soit, me laissant entraîner en aveugle à travers la multitude de pensées, qu'un tel sujet faisoit naître en moi, j'eus bientôt terminé ce discours.

Dans le premier étourdissement où m'avoit laissé la périlleuse rapidité de la course que je venois de faire, l'esprit encore frappé des vérités que j'en avois rap-

portées, j'étois bien loin de croire qu'il dût jamais être rendu public. Je m'attendois au contraire que la première tête pensante à qui je le communiquerois, dût le condamner au feu; je l'y aurois jeté moi-même tout le premier. Il en arriva autrement. A demi rassuré, je me mis à rechercher les livres et à les dévorer : car on ne sauroit être plus absolument que je ne le suis, de l'avis de M. Dacier, qui dit à la fin de sa préface de la vie de Pythagore, que « mille exem-
» ples lui ont confirmé la vérité de cette belle maxime
» d'Hiéroclès, que l'homme est naturellement fécond
» en opinions étranges et erronées, quand il s'aban-
» donne à ses propres lumières, et qu'il ne suit pas
» les notions communes selon la droite raison. » Je fus encore plus étonné de retrouver par-tout les mêmes pensées que j'avois rencontrées moi-même. Dès-lors je commençai à concevoir que cet ouvrage n'étoit pas de ceux qu'on devoit proscrire, et je songeai à le rendre utile et persuasif. Dans cette pensée, après avoir employé plusieurs années à m'assurer des compagnons de voyage sûrs et qu'on ne put, sous aucun prétexte, ni suspecter ni récuser, je me rembarquai de nouveau dans la composition et la rédaction de ces notes. Dans l'intervalle, j'avois donné à la première partie du discours un développement qu'elle n'avoit pas eu d'abord; je n'ai rien changé aux deux autres. La seconde sur-tout est restée absolument telle que je l'avois d'abord écrite.

Enfin je vois ma navigation prête à finir; j'ai rencontré quelques écueils, mais je sens le vent de terre, et dans ces mers heureuses et pacifiques où je m'endors aujourd'hui, sur la foi des *zéphirs* et des *étoiles*, je ne suis plus si pressé d'aborder. L'on a cru devoir entrer dans ces détails. Les circonstances particulières où

l'on est dans la composition, font toujours une partie essentielle d'un ouvrage, quel qu'il soit. Cette observation me tiendra lieu de plusieurs autres raisons que je pourrois ajouter, et j'espère que cette note me dispensera d'une préface.

Si j'avois entrepris de tout développer, ma vie n'auroit pu y suffire. Mais c'est le propre du langage de sentiment, qu'un mot peut quelquefois dispenser de lire, et de faire un volume. Admirable économie pour qui sauroit en user! J'ai du moins voulu y suppléer par des citations et par des renvois, aux sources qui m'ont été connues : car il est un grand nombre de livres que les soins obligeans de mes amis n'ont cependant pu me procurer. En deux mots, je n'ai pu ni voulu tout dire; j'eusse voulu, mais je n'ai pu assez corriger. Heureux s'il ne m'est rien échappé qui puisse nuire à mes semblables, et si j'ai su me diriger par les vives lumières dont j'ai, de toutes parts, cherché à m'éclairer!

..... Quam vellem ignarus haberi,
Dùm bonus officiisque humanis aptus haberer!
FLEURY, epist.

(31) *Peut-être y a-t-il peu de vérités qu'un esprit même ordinaire n'ait entrevues du moins confusément.* C'est la pensée de Boileau, qu'une belle idée n'est point une idée nouvelle, mais une idée mise dans un nouveau jour. Voyez *Préface de ses Œuvres.*

Le plus bel éloge qu'on sache faire aujourd'hui d'un ouvrage qui paroît, consiste principalement à dire qu'il renferme un grand nombre d'idées nouvelles. L'on pourroit souvent regarder un tel éloge comme une critique plus ou moins fondée. Il est impossible

que sur une multitude de sujets, ce qu'on appelle des idées absolument *neuves*, soient parfaitement justes. Une idée parfaitement juste est plutôt le résultat du sens commun que de l'originalité de l'imagination : et une idée qui est loin, je ne dis pas des idées du moment, mais de l'opinion de tous les hommes qui sont venus avant nous, doit nous être, par cela même et par cela seul, très-suspecte de fausseté. Il en est des idées comme des mots, dit Pascal. Tous les hommes ont à-peu-près les mêmes idées sur la plupart des sujets, mais c'est la manière dont ils les emploient qui en fait presque toute la différence et le mérite. Ceux qui, pour rabaisser la gloire d'un auteur mort ou vivant et goûté généralement, diront, comme on l'a prétendu de Fontenelle, qu'il n'a rien ajouté à nos connoissances, qu'il n'a point eu d'idée nouvelle, font d'un tel auteur un éloge très-véritable. Car d'abord il y a des choses qui ne passent pour nouvelles que parce qu'elles sont trop anciennes pour n'avoir pas été oubliées; et ensuite il faut un talent bien rare pour donner à des vérités déjà connues tout l'attrait de la nouveauté. Il faut un génie unique pour présenter un sentiment, pour développer une vérité qui a pu ou dû venir à tous les hommes, d'une manière plus parfaite, plus agréable et plus frappante qu'elle n'avoit pu l'être encore.

« Qu'un ami véritable est une douce chose !

Qui ne diroit cela comme La Fontaine, s'écrie Marmontel ! Eh bien ! ajoute-t-il, personne ne l'avoit dit comme lui. Et en parlant des femmes :

Il en est qui sont belles,
Il en est qui ne le sont pas :
S'il en étoit d'assez fidelles,
Elles auroient assez d'appas.

Quel homme n'a pensé cela mille fois? Il falloit être La Fontaine pour le dire ainsi :

Tout ce qu'on dit sont des sottises,
Venant d'un homme sans éclat;
Ce seroient paroles exquises,
Si c'étoit un grand qui parlât.
(Comédie d'Amphytrion.)

Juvénal avoit dit avant Molière :

.....Plurima sunt quæ
Non audent homines pertusâ dicere lœnâ.

Quelle différence ! mais combien l'ecclésiaste est encore supérieur : *Dives locutus est, et omnes tacuerunt, et verbum illius usque ad nubes perducent : pauper locutus est, et dicunt : quis est hic?* Il n'entroit point dans le plan que je m'étois proposé de parler de la poésie des saintes écritures; je m'en félicite aujourd'hui, qu'on peut lire, à ce sujet, le Discours préliminaire des Psaumes, par La Harpe.

(32) *Frappent moins qu'elles ne pénètrent.* En quelque genre que ce soit, lorsque le vrai vient à paroître dans toute sa pureté, on croiroit qu'il est plus facile de le suivre que de s'en écarter.

Sudet multum frustraque laboret
Ausus idem.

Et Dumarsais, *De la Construct. grammat.*, § 3. « Comme nous saisissons aisément ce qui est simple » et bien ordonné, et que nous apercevons sans peine » les rapports des parties qui font l'ensemble, nous » ne faisons pas assez d'attention que ce qui nous » paroît avoir été fait sans peine, est le fruit de la » réflexion, du travail, de l'expérience et de l'exer- » cice. » On peut croire en effet qu'il n'a pas été au

pouvoir de ces écrivains qui ont répandu tant de pointes, de faux brillans et de gentillesses dans leurs productions, d'être simples et naturels. C'est pour cela qu'ils se sont fait ou qu'ils ont adopté un genre plus nouveau, et qu'ils ont recherché une originalité qui pouvoit du moins les faire remarquer. Mais il est de la nature de ces genres, qui étonnent par la singularité de ne pouvoir être goûtés long-temps. Un objet qui plaît uniquement par la nouveauté, ne sauroit plaire encore lorsque le sentiment de curiosité qu'il inspira d'abord est entièrement épuisé.

Quelqu'un viendra vous dire que dans le moment vous allez voir traverser la place à un homme si singulièrement bâti, qu'il ne sauroit marcher que sur les mains. Il faudra que vous soyez bien pressé par vos affaires pour ne pas attendre un moment, et ne pas considérer sa structure et sa démarche. Le bizarre, même difforme, ne peut manquer de fixer l'attention; mais le bizarre, même sans difformité, même brillant, ne sauroit la captiver long-temps. C'est une épreuve infaillible en poésie. Ce ne sont que les morceaux les plus excellens, ce ne sont que les vers les plus naturels et pour le tour et pour la pensée, qui se retiennent et qui se relisent.

Les fables de Lamotte parurent peu de temps après celles de La Fontaine. La simplicité de l'un et la brillante réputation de l'autre, tinrent quelque temps les esprits en suspens. Certain abbé, grand partisan du dernier, et chargé de l'éducation d'un neveu très-jeune encore, obligeoit son élève à lui réciter celles de Lamotte; celui-ci ne pouvant les faire entrer dans sa mémoire qu'avec beaucoup de travail, laissoit la leçon

pour aller à *La Fontaine*. Je ne sais ce que l'homme de lettre pensa de la soif de l'enfant ; mais je suis bien persuadé qu'un goût semblable sera toujours confirmé par celui de la postérité. « Le moyen constamment » éprouvé d'avoir pour soi la multitude et toute la » postérité, c'est d'être vrai dans ses peintures, d'être » coulant et aisé malgré les règles qu'il faut suivre, » d'être heureux dans le choix d'un sujet naturelle- » ment propre à intéresser tous les esprits, et d'être » en tout inviolablement attaché au bien public. » Pluche, *Mécaniq. des langues*, liv. 2.

A propos de La Fontaine, je veux m'ingérer de parler ici d'une question qui a vivement et long-temps partagé toute la république des lettres, celle sur les anciens et les modernes. Il est certain que la magie des beaux-arts consiste sur-tout à nous rapprocher de la nature. C'est là leur objet et leur fin. C'est à cette fin essentielle que tous leurs principes, que toutes leurs règles doivent aboutir. C'étoit sur-tout l'opinion et la pratique des anciens; et si les modernes leur étoient inférieurs, ce qui ne m'appartient pas de décider, ce seroit en cela, peut-être en cela seul. Pour le démontrer aujourd'hui, il suffira d'observer qu'au sujet de La Fontaine, et même de Molière, l'opinion générale a passé contre les anciens en faveur des modernes.

(33) *Qui ne doive offrir un fruit utile à quelques-uns des êtres vivans ou animés.* Voy. *le Nouveau Poëme sur les Plantes*, par R. R. Castel, *note* 14 *du chant* 1er.

(34) *Apprécier la censure des illustres amis de Mo-*

lière par le tact d'une servante ingénue. Qui ne connoît la tendre et solide amitié qui, jusqu'au dernier moment, unit Boileau et Racine! A chaque production nouvelle, celui-ci ne manquoit jamais de consulter son ami. Souvent, dans ces aimables discussions, ils avoient cherché, l'un et l'autre, à pénétrer le goût du public, sur telle ou telle scène; et plusieurs fois, ainsi que le disoit Boileau, leurs méthodiques jugemens avoient été réformés par le parterre. Cependant, après l'expérience, ils s'étoient toujours condamnés eux-mêmes; ils avoient toujours fini par trouver que le public avoit eu ses raisons. Si bien, ajoute Dubos, que l'un et l'autre, pour prévoir plus certainement l'effet de leurs productions, en étoient venus à une expérience à-peu-près semblable à celle de Molière.

Il faut rendre justice à Voltaire, à l'illustre auteur de la Henriade, qu'il avoit et qu'il a témoigné hautement toute son admiration pour Racine le père, quoiqu'assurément il ait été d'une souveraine injustice envers son fils. Néanmoins, Voltaire et plusieurs autres, ont critiqué amèrement le jugement constant que, suivant le célèbre acteur Lekain, le public ne manque jamais de porter sur ces beaux vers où Mitridate peint sa longue résistance à l'ambition des Romains :

Apprenez que, suivi d'un nom si glorieux,
Par-tout de l'univers j'attacherois les yeux,
Et qu'il n'est point de rois, s'ils sont dignes de l'être,
Qui, sur le trône assis, n'enviassent peut-être
Au-dessus de leur gloire un naufrage élevé,
Que Rome et quarante ans ont à peine achevé.

Acte 2, scène 4.

Que signifie, demande Voltaire, *un naufrage élevé* que Rome et quarante ans *ont à peine achevé?* Et à ce propos, il tance vigoureusement le public, qui applaudit constamment à des images aussi incohérentes.

Il n'est personne qui n'ait le droit de choisir entre l'opinion de Racine et celle de Voltaire, ainsi je ne craindrai point de me ranger tout entier à l'avis de Racine. Je vais laisser à un homme de lettres de ce siècle, à Chabanon, le soin de justifier ce poète illustre et le public. Voici ce que le traducteur des odes de Pindare dit du style de la poésie *(Mém. de l'Académ. des inscript. et bell.-lett.*, vol. 23, pag. 460.) Je rapporterai, autant que je le pourrai, ses propres paroles, mais en abrégeant son discours qui, d'ailleurs, auroit trop d'étendue pour entrer dans cette note.

« Le langage figuré est celui de l'âme émue, et la » passion parle communément aux sens. La règle que » le bon sens prescrit aux images, est qu'elles rendent » distinctement leurs objets, et de plus, que ces objets » soient intéressans. La perfection des images consiste » sans doute dans l'étroite observation de cette règle, » *qui n'est pourtant pas tellement essentielle, qu'en* » *la violant, l'image ne puisse plaire encore :* l'esprit » saisit souvent un point de convenance imperceptible entre deux objets, et quoique différens d'ailleurs, l'un remplace l'autre et lui sert d'emblême.

» Secondement, *dans le trouble de l'imagination,* » *les objets passent si rapidement qu'on les entrevoit* » *plutôt qu'on ne les saisit.* Troisièmement enfin, » dans le langage harmonieux, et par conséquent dans » la poésie sur-tout, *les mots font quelquefois illusion* » *à l'esprit,* ou, si l'on veut, ils séjournent agréable-

» ment dans l'oreille, comme quelques sons tirés d'un
» instrument dont l'organe s'affecte, et auquel l'esprit
» ne prend presque aucune part.

» On dit en poésie : *Le sein de Flore est émaillé de*
» *fleurs, l'aurore aux doigts de roses.* Ces mots ne
» peuvent passer dans nous que comme des sons har-
» monieux, qui n'offrent point à l'esprit des formes
» nettes et distinctes ; mais qui, pour ainsi dire, font
» passer devant lui une vapeur douce et légère, et
» d'une teinte analogue à l'objet dont il s'occupe : c'est
» ainsi que dans l'image indiquée, le coloris de la rose,
» placé comme au hasard, est toujours l'attribut con-
» venable d'une divinité jeune et riante. Ce coloris est
» semblable à celui dont il peint les cieux : nouveau
» rapport que l'imagination saisit confusément et sur
» lequel elle unit ces objets l'un à l'autre. Respectons cet
» emploi des idées, il est un des premiers charmes de la
» poésie..... La ceinture de Vénus est une fiction
» toute belle et toute riante; mais quel œil peut saisir
» les images des désirs qui l'habitent, de l'amour qui
» y repose, des doux entretiens et de la séduction qui
» y résident ?..... De ces observations, quelles consé-
» quences tirer ? Il y en a deux que voici : nous de-
» vons être très-circonspects à censurer un poète pour
» des figures qui ont peine à prendre un corps et à
» devenir sensibles. Secondement, il suffit d'un mot
» pour faire adopter ou rejeter une métaphore, con-
» sidération utile à ceux qui lisent les anciens, et plus
» encore à ceux qui les imitent ou les traduisent. »

Quelle foule de réflexions à faire sur ces idées si justes, si profondes et si délicatement peintes par Chabanon! Elles nous fournissent les plus vives lu-

mières sur ce qu'on appelle ou sur ce qu'on doit véritablement appeler le style poétique. Elles répondent à une foule de critiques aussi injustes que téméraires, qu'on se permet tous les jours contre les plus beaux ouvrages des poètes. Ces critiques rétrécissent leur génie, compriment les mouvemens de leur âme, et font perdre à leurs ouvrages cette native énergie qui, seule et dans tous les temps, les a fait nommer les favoris des dieux. Les hommes, même les plus instruits, seront-ils toujours assez aveugles, assez ennemis de leurs plaisirs, pour vouloir mesurer l'excellence des beautés de la poésie avec la timide équerre et le scrupuleux compas des docteurs de la loi écrite ?

Odi profanum vulgus et arceo,
Favete linguis, carmina non priùs
Audita.....

Par cette strophe, ce n'est pas au peuple que le favori des Muses interdit l'entrée de leur temple. Le peuple, au contraire, est le juge dont il paroît, en mille endroits de ses ouvrages, faire le plus de cas.

Tu quid ego et populus mecum desideret, audi.

C'est au vulgaire, c'est-à-dire, aux âmes et aux critiques vulgaires, parce que, se disposant à chanter sur un monde inconnu, il ne sauroit faire aucune impression sur un troupeau de stupides imitateurs, *imitatores servum pecus* : il ne veut d'autres juges que des âmes dociles aux mouvemens de la nature, à la noblesse, à la générosité des sentimens inspirés par la divine poésie.

. . . . . Musarum sacerdos,
Virginibus puerisque canto.

(35) *Ses efforts n'atteindront jamais à ce vrai essentiel, que la nature est seule capable d'enfanter.*

Sanè difficile reperiatur simulationis artifex aliquis tàm peritus et egregius : aut vultus aliquis ita coactus, et ut ille (Cornel., Tacitus) loquitur jussus. Qui à sermone artificioso et simulatorio possit istas notas se jungere, quin aut sermo sit soluto solutior, aut magis vagus et oberrans aut magis aridus et quasi eluctans. Bâcon, *de Dignitate et augment., scient.*, liv. 8, cap. 2.

« *C'est en lui-même* (dit l'auteur de la *Mécanique* » *des langues,* liv. 2), et dans sa propre fécondité, que » l'esprit humain trouve l'idée du beau qu'il peut » produire, ou la vive ressemblance de ce qu'il imite. » *Pluche.*

La Fable sera, si on le veut, le produit de l'imagination du poète, mais l'espèce de fable qu'il inventera, les mœurs des acteurs et leurs sentimens, ne seront jamais que l'histoire de son âme entière et de ses propres habitudes. Rousseau, qui avoit le goût de la vertu, qui en connoissoit les beautés, qui n'a jamais fait de mal, qu'en se le reprochant, n'a donné à tous ses acteurs que des foiblesses ; il n'en est pas un qui soit dépravé. La belle *Prosopopée* du Dante n'est rien que le récit énergique de ses propres sentimens. Les morceaux les plus frappans des poètes seront toujours ceux où ils parlent d'après eux-mêmes : en les lisant l'on ne peut jamais s'y méprendre.

Il faut, quelque loin qu'un talent puisse atteindre,
Eprouver pour sentir, et sentir pour bien feindre,
(*Métromanie.*)

(36) *De nouvelles forces, une nouvelle vie à notre âme.* L'âme, dit Cicéron, a ses infirmités comme le corps;

elle a aussi, comme lui, son agilité, sa vigueur, sa santé, sa force et sa beauté : *Et ut corporis est, quædam apta figura membrorum cum coloris quâdam suavitate, eaque dicitur pulchritudo : sic in animo, opiniorum judiciorumque æqualitas et constantia, cum firmitate quâdam et stabilitate, virtutem subsequens, aut virtutis vim ipsa continens, pulchritudo vocatur.* Tuscul. liv. 4, sect. 13.

Si l'on demandoit en quels ouvrages l'on pourroit plus évidemment reconnoître les marques ou les signes de la santé parfaite de l'âme de ceux qui les avoient composés, je crois qu'on pourroit nommer le vieil Homère, Shakespeare et Bossuet.

Comme les maladies de l'âme sont épidémiques, de même la santé de l'âme se communique par la conversation, et peut-être d'une manière plus sûre par la lecture. La lecture des grands poètes ne manque guère d'avoir son effet. Leurs ouvrages nourrissent la sensibilité, ils étendent l'imagination, ils fixent nos sentimens, ils éclairent, ils dirigent, ils fortifient notre volonté, et même, à la longue, ils nous apprennent à ne plus distinguer la beauté parfaite, et le plaisir parfait d'avec la parfaite vertu. *Præceptis informat amicis.*

Il seroit très-aisé de démontrer que le goût des arts; et sur-tout le goût dans les arts, n'est qu'une branche de l'arbre des vertus.

Oderunt peccare boni virtutis amore.

Ainsi, par un long et parfait exercice de la poésie, Horace, sans autre guide que le sentiment de son art, que la sorte d'harmonie qui lui est propre, avoit été insensiblement

insensiblement amené à quelque chose de semblable au systême de *l'amour pur de Fénélon.* La raison m'en paroît évidente, et la voici : La poésie a le double avantage d'éclairer l'esprit et de perfectionner la raison, sans éteindre ou même en exaltant le sentiment.

(37) *C'est la pratique constante de toutes les vertus religieuses, civiles et domestiques.*

Scribendi rectè sapere est et principium et fons.

Je suis bien étonné que *Le Batteux* ait traduit ce *sapere* par un *sens droit*, qui comprend, dit-il froidement dans la note, le *bon sens* et le *bon goût.* Je ne saurois m'empêcher de trouver cette version et cette note très-insuffisantes. C'est d'une connoissance profonde et sentie de la vertu qu'il s'agit ici. D'une connoissance profonde, le vers suivant l'indique :

Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ.

Et d'une connoissance sentie et pratique : Qui pourroit en douter après l'énumération exacte qu'Horace se plaît à en faire peu de vers après ?

Qui didicit patriæ quid debeat, et quid amicis,
Quo sit amore parens, quo frater amandus et hospes.
Quod sit conscripti ; quod judicis officium, quæ
Partes in bellum missi ducis ; ille perfectò
Reddere personæ scit convenientia cuique.

Apparemment qu'Horace n'entendoit pas qu'on pût bien savoir tout cela, qu'on pût l'apprendre même des plus grands philosophes, si l'on n'étoit assez maître de soi pour joindre la pratique à la théorie. Voyez, dans

le père André (second discours *sur le Beau dans les mœurs*), un commentaire sur ce précepte d'Horace :

. . . . . *Alterius sic*
Altera poscit opem res et conjurat amicè.

(38) *En peu de jours enfanter des chefs-d'œuvres.*

. . . . . *Undè*
Ingenium par materiæ ? Undè illa priorem
Scribendi quodcunque animo flagrante liberet.
Simplicitas ? (Juv. Satyr. 1.)

Lorsque Racïne avoit tracé le plan d'une tragédie, il disoit : elle est faite. La plupart des écrivains contemporains de Racine travailloient au courant de la plume. Pourquoi cela ? Le scepticisme introduit par la philosophie moderne, s'étend à tout aujourd'hui : pour eux le respect véritable qu'ils avoient pour les anciens leur épargnoit beaucoup de temps, beaucoup de discussions, d'incertitudes; le sentiment étoit leur première règle; ils jugeoient promptement et plus sûrement tout ce qui tenoit au sentiment. On se rappelle les critiques qu'essuya Bérénice. Condé y répondit par ces deux vers, auxquels, dans la bouche du grand Condé, il n'y avoit plus rien à répondre :

Depuis cinq ans entiers, tous les jours je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois.

C'est ainsi que les ouvrages des poètes doivent être loués ou critiqués.

Le génie des anciens auquel ils croyoient, les allumoit, les soutenoit, les fortifioit. C'est en se nourrissant de leurs écrits, c'est en les admirant sincèrement que quelques-uns parvinrent quelquefois à les surpasser. Alors on n'ergotoit pas du moins sur les productions des arts : ce qui plaisoit, ce qui faisoit un

bon effet étoit jugé bon, indépendamment du reste. L'on respectoit jusqu'au sommeil des grands hommes, non pas unanimement, mais généralement. Et puis les esprits se trouvoient frappés tout-à-coup par tant de chefs-d'œuvres, qu'on pourroit croire qu'ils se soutenoient les uns par les autres. Les passions basses ne savoient plus à qui s'en prendre. Il falloit que tous se laissassent entraîner ; même Louis XIV en avoit fait une affaire d'Etat.

Il me semble que si La Fontaine ou Molière, ou Boileau, ou Racine revenoient aujourd'hui, malgré le goût dont tant de gens se parent pour eux, ces fables du Pot de terre et du Pot de fer ; ces bouffonneries de Pourceaugnac et de Sganarelle ; ce grand roi qui doit cesser de vaincre, afin qu'un écrivain ne cesse pas d'écrire ; ce Pyrrhus qui brûloit de plus de feux qu'il n'en avoit allumé, on peut croire que tout cela ne seroit pas bien accueilli, et même pourroit faire grand tort au reste. Le Cid lui-même, implorant à genoux la vengeance et la main de Chimène pour recevoir la mort, et s'écriant : qu'il ne méritoit pas de mourir d'un coup si beau, qu'en penseroit la plupart des raisonneurs à vue courte qui peuplent les loges et même le parterre? A l'aide de leur lorgnette d'opéra, ne trouveroient-ils pas cette attitude un peu gigantesque?

> Ce trait est d'une âme espagnole,
> Mais plus grande encore que folle.

Dans les héroïques passions, dans les événemens inouis, tout est dans la nature, tout est vraisemblable, excepté le style froid et les sentimens précieux. De pareilles fautes, ainsi qu'ils les appellent, ne devroient point empêcher d'admirer, mais du ton de l'admiration, ce qui d'ailleurs est admirable dans ces grands hommes.

« *L'Athaumastie* ou la non admiration, dit Winc-
» kelmann, peut avoir son mérite en morale, mais
» elle ne vaut rien en fait de beaux-arts. » Au temps de Malherbe, l'on avoit poussé l'indulgence jusqu'à souffrir ce qu'on appeloit des *vers de passage.*

Depuis on en a perdu même le nom ; mais la poésie n'a pu se soutenir au même degré. Quelques critiques éclairés forment le goût, et sont utiles même au génie dont ils modèrent les écarts ; mais une certaine habitude, une certaine manie de critique universelle éteint absolument les arts : c'est une servitude. Pour produire quelque chose de grand, dans quelque genre que ce puisse être, il faut qu'un homme ait une grande idée de lui-même, et ensuite des autres ; il faut du moins qu'il espère de pouvoir contenter ses lecteurs. Les critiques des ouvrages, de génie sur-tout, ne devroient jamais se faire entendre que comme les cris de ces soldats ivres qui suivoient à Rome le char des triomphateurs. L'âme d'un auteur s'élève lorsqu'il sent que le public est disposé à l'admiration, comme il arrive quelquefois et à certains intervalles ; mais s'il a l'esprit et les oreilles continuellement assourdis par de froides discussions, il ne fera jamais rien de sublime, rien pour la gloire de sa nation, rien pour le bonheur des hommes. Il auroit le génie d'Homère, qu'il lui faudroit encore la toute-puissance de Jupiter, pour enlever à lui tant de dieux subalternes et révoltés (*a*) ; peut-être est-ce là une des causes ordinaires de la prompte décadence des arts. L'on ne peut juger des autres que par soi-même. La multitude des journaux, même bien écrits, refroidit singulièrement l'imagination. C'est une lanterne

---

(*a*) Voyez l'Illiade, chant 8, fable de la Chaîne d'or.

magique où les objets se succèdent trop rapidement; c'est un concert (si on le veut), mais un concert où les morceaux se suivent sans analogie l'un à l'autre, et détruisent réciproquement une partie de l'effet qu'ils auroient produit étant entendus à plus longs intervalles. Les plus doctes critiques, les théories les plus profondes ne feront jamais que des demi-poètes. *Supervacuum foret, de defectibus ejus sollicitum esse.* Bâcon.

. . . . . *Baccare frontem*
Cingite, ne vati noceat mala lingua futuro.
VIRGIL.

Écoutons le Maréchal de Saxe *(Rêveries des qualités d'un bon général)* : « Si un homme n'est pas né » avec les talens de la guerre, et que ces talens ne » soient pas perfectionnés, il ne sera jamais qu'un gé- » néral médiocre. *Il en est de même de tous les talens.* » Il faut être né avec celui de la peinture pour être un » excellent peintre; avec celui de la musique pour en » composer de bonne; avec celui de la poésie pour » faire de beaux poëmes..... Toutes les choses qui » visent au sublime sont de même..... L'application » rectifie les idées, mais elle ne donne pas l'âme, c'est » l'ouvrage de la nature. » Ce héros avoit raison : les plus savantes discussions ne mènent qu'à discuter encore. Les miracles du génie ne s'opèrent point dans la crainte et le tremblement. Pour enfanter Athalie, la meilleure préparation étoit l'âme de Joad.

Il est certain qu'un homme qui, au moment de la composition, auroit présent à l'esprit, et la multitude des règles, et la diversité des goûts, et l'incertitude des jugemens, ne sauroit rien produire de grand. Que sera-ce, si une multitude de petites passions frivoles, basses, cupides, ridicules, viennent encore assaillir

son âme? C'est ainsi que la solitude est l'école du génie: tour-à-tour attiré et tourmenté par les goûts du moment, le génie se trouveroit bientôt rabaissé au niveau de ces esprits enfans, quoique mieux proportionnés peut-être, au milieu desquels il se croiroit forcé de prendre les modèles et les exemplaires de ses conceptions, tandis qu'il ne doit les choisir que parmi les plus grands hommes, parmi ceux de l'antiquité surtout : *Major è longinquo reverentia.* Les anciens âges impriment à tout, même aux arbres, même aux rochers de nos montagnes, un caractère auguste, respectable, que les choses de la terre n'ont presque jamais dans leur nouveauté, et qui est plus propre que tout le reste à exalter le sentiment et l'imagination.

Une autre raison qui faisoit encore que ces grands hommes produisoient avec une facilité surprenante, c'étoit leurs mœurs privées. Passé les instans de la première jeunesse, où les passions parloient à leurs âmes du *ton dont elles parlent au cœur* d'un homme de vingt ans, vous les retrouvez toujours, les uns livrés au devoirs sublimes de leur ministère, les autres entourés d'une famille qu'ils ont, pour la plupart, immortalisée par leur attachement, comme éclairée par leurs exemples. C'est un mélange touchant de grandeur et d'ingénuité. Leur âme, partagée entre la gloire et le bonheur domestique, trouvoit, dans cette alternative, de ce que la vie peut avoir de plus flatteur et de plus heureux, une disposition continuelle à peindre les plus beaux mouvemens des passions, comme les tableaux les plus naïfs d'une âme aimante et sublime par sa simplicité même. On doit leur savoir gré de n'avoir point trouvé de couleurs assez noires pour peindre le crime, et même la perfidie, sans un certain mélange ou un

certain reste de vertu. La vertu, dans l'âme des plus grands scélérats qu'ils ont fait parler, combattoit encore au moment qu'ils nous les représentent prêts à commettre les forfaits les plus affreux. En cela, sur-tout, comme en tout le reste, ces grands hommes étoient plus grands peintres que quelques-uns de ceux qui leur ont succédé. Ils savoient du moins, et ils nous l'ont appris, que le crime, même dans l'homme le plus profondément perverti, ne va jamais sans foiblesse, et qu'il n'appartient qu'à la vertu parfaite d'être toujours ferme et toujours inébranlable dans ses principes comme dans ses desseins.

Aux raisons que nous venons d'énoncer dans cette note et dans ce discours, il faut ajouter, enfin, la la protection éclatante que Louis XIV a donnée aux beaux-arts. La grande qualité de ce prince fut une parfaite connoissance des hommes; et malgré tout l'orgueil de son âme et toute la fierté de son caractère, il ne négligea pas la moindre des circonstances qui pouvoient concourir à l'illustration que les beaux-arts, dans tous les genres, ont donnée à son règne. Les artistes et les gens de lettres furent peut-être les seuls personnages de son temps avec lesquels il ait su se familiariser.

Lorsque Mansard revînt de Rome, il raconta à Louis XIV certaines marques de familiarité qu'il s'étoit permises avec le Pape. Mansard ayant disparu, un courtisan, qui avoit été présent au récit de cet illustre architecte, dit au roi, qu'apparamment il n'en falloit rien croire.—Et moi je le crois, répondit Louis XIV; car lorsque Mansard ne m'a point vu depuis quelque temps, nous ne manquons jamais de nous embrasser. Voilà ce qu'a pu faire, pour l'illustration de son siècle, le noble orgueil d'un seul homme!

(39) *Dans le ridicule insensé que des esprits sans âme.*

Homines derisores civitatem perdunt, sapientes verò avertunt calamitatem. Voyez *le Commentaire* de Bâcon, sur cette parabole de Salomon. *De augment., Scientiar*, lib. 8, parabole 12.

Finissons par ce trait rapporté, je crois, par Diogène de Laërce. On demandoit à un stoïcien : d'où vient que tant de disciples quittoient les sectes de leur maître pour se jeter dans celle d'Epicure, tandis qu'aucun épicurien n'abandonnoit la sienne pour en embrasser une autre? Il répondit : parce que des hommes on peut bien faire des eunuques ; mais des eunuques, on ne peut en faire des hommes.

Si un tel miracle pouvoit jamais s'opérer, ce seroit encore la poésie qui, seule, en seroit capable.

Nos tamen hoc agimus, tenuique in pulvere sulcos
Ducimus, et litus tenui versamus aratro.
JUV. Satyr. 7.

(40) *Contre l'héroïque et religieuse simplicité des temps antiques.*

Mala enim et impia consuetudo est contra deos disputandi, sive ex animo id fit, sive simulatè, Cicér., *De natura Deor*, lib. 2, § 67.

Voyez note de la prem. part. *le Secret de leur intelligence divine.*

FIN DES NOTES DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

Origiensis

Vers
pour accompagner une corbeille de fruits
de Grenoble à Paris.

au tems de mon adolescence
je prodiguois les fleurs et les vers à l'amour.
je le croyois alors, le dieu de la constance,
celui des vrais plaisirs, celui de l'éloquence.
l'amour, les vers, les fleurs ont passé sans retour.
et je ris, maintenant, de mon extravagance.
dans l'âge de la sapience
la fidelle amitié me sourit à son tour.
" d'un cœur digne de moi, connois la jouissance,
" me dit-elle, qu'importe et la magnificence,
" et l'éclat des cités et la pompe des cours?
" ici, dans la retraite, ici, dans le silence,
" de la douce amitié, sens-tu pas la présence?
" c'est moi qui viens à ton secours.
" tu vas connoître ma ~~présence~~ puissance.
" je veux pour ton ami, pour toi, dans ce beau jour,
" à tes vers, à tes fruits, donner un prix immense,
" un prix, bien au dessus des dons de l'opulence,
" des fleurs du bel esprit, des roses de l'amour,
" je les consacre à la reconnaissance.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due